

John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
ADAMS
154.4
v. 12





LES
ŒUVRES
DE CICERON
DE LA TRADUCTION

de Monsieur DU RYER, &c.

TOME XII.

CONTENANT

- I. *Le Dialogue de la Vieillesse.*
- II. *Le Dialogue de l'Amitié.*
- III. *Des Orateurs illustres.*
- IV. *Le Songe de Scipion.*



A PARIS,
Au Palais, Par la Compagnie des Libraires
Associés au Privilege.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.

Adm.
154.4v-12
A P A R I S,

GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, dans la Sal-
le des Merciers, sous la
Montée de la Cour des
Aydes, à la Justice.

J E A N C O C H A R T,
dans la Galerie des Pri-
sonniers, au S. Esprit.

E S T I E N N E L O Y S O N,
dans la Galerie des Pri-
sonniers, au nom de
Jesus.

Chez

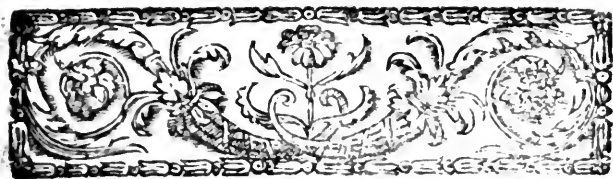
G A B R I E L Q U I N E T,
dans la Galerie des Pri-
sonniers, à l'Ange Ga-
briel.

Au Palais.

C L A U D E B A R B I N,
sur la Montée de la Sain-
te Chapelle, au signe de
la Croix.

E T

R E N E' G U I G N A R D,
au premier pilier de la
grand' Salle, au Sacrifice
d'Abel.



C A T O N

L' A I S N E.

O U

D I A L O G U E

D E L A V I E I L L E S S E.

*Si je puis dissiper les ennuis qui te rongent,
Et chasser la tristesse, où tes chagrins te
plongent,*

*Si je relève enfin ton esprit abbatu,
Quel honneste loier, Tite, me promes-tu ?*



Ncore que les vers d'Ennius, n'aient pas beaucoup de pompe, ils ont beaucoup de fidélité: Et je crois, Atticus, qu'il m'est permis de vous parler de la même façon que ce Poëte parle à Flaminius son ami, quoy que je sçache fort bien que vous n'êtes point comme Flaminius.

Tome XII.

A

agité jour & nuit de fascheuses inquietudes. Car je connois la moderation & l'égalité de vostre esprit, & je n'ignore pas que non seulement vous estes revenu d'Athenes avec un surnom si glorieux, mais encore que vous en avez rapporté la sagesse & la courtoisie, il me semble neantmoins que je vous vois quelquesfois affligé plus vivement que moy des mesmes choses qui m'affligent; Mais parce que la consolation doit estre d'autant plus grande, que la douleur est sensible, il vaut mieux que je remette à une autre fois le soin d'adoucir vostre ennuy, & que maintenant je vous entretienne de la vieillesse: Car c'est un fardeau qui déjà nous accable, ou qui est prest de nous accabler, dont je feray bien aise de diminuer la pesanteur & pour vous & pour moi. Ce n'est pas que je doute que vous ne la supportiez avec autant de sagesse, de modestie, & de courage, que vous avez accoustumé de supporter toutes choses: Mais je n'ay jamais eu la pensée d'écrire de la vieillesse, qu'en mesme temps vous ne vous soiez présenté à mon esprit: Je vous ay considéré comme une personne extrêmement capable de goût.

ter cet ouvrage , & à qui particulièrement je le devois adresser , parce qu'il peut nous estre utile à tous deux , & qu'en vous faisant ce present je ne laisse pas d'en jouir. Certes les heures que j'ay employées à la composition de ce livrem'ont semblé si délicieuses , que non seulement elles ont chassé de mon esprit tous les chagrins qu'apporte la vieillesse, mais qu'elles m'ont fait trouver encore cette mesme vieillesse douce & agreable. On ne peut donc louer assez dignement la Philosophie , puis que ceux qui la suivent , passent leur vie sans tristesse & sans inquietude : Mais c'est chose dont nous avons déjà parlé , & dont nous parlerons encore à l'avenir. Maintenant je vous envoie le traité de la Vieillesse , dans lequel je n'ay pas donné le principal personnage à Tithon , comme a fait Aristochius en un pareil ouvrage , parce qu'appliquant la fable à des pensées si serieuses , elle eust en quelque façon diminué la force de mes raisonnemens ! Mais j'ay voulu représenter ce dernier acte de la vie sous la personne sçavante & venerable de Marc Caton , afin que la reputation de sa haute sagesse &

de sa profonde science donnaſt de la force & de l'autorité à mes paroles. Je feins que Scipion & Lælius ſont en une admiration continuelle de voir la conſtance avec laquelle Caton ſouffre les incommoditez de la vieilleſſe , je feins que Caton leur répond. Que ſi ſes argumens ſont plus étudiez & plus forts , que ne ſont ceux que nous avons accoutumé de voir dans ſes livres , il en eſt redevable aux lettres Grecques, où il a pris plaifir de s'exercer ſur la fin de ſes jours. Mais que me ſerviroit de parler davantage de la Vieilleſſe , il vaut mieux laiſſer parler Caton , il vous découvrira toutes les penſées que j'ay eües ſur ce ſujet.

SCIPION.

Il eſt vray , Caton , que nous admirons continuellement Lælius & moy voſtre rare & parfaite ſageſſe, mais nous ſommes encore plus étonnez de voir , que vous trouvez ſi douces & ſi ſupportables les incommoditez de la vieilleſſe , qui dans l'opinion de la pluſpart des vieillards eſt ſi peſante & ſi odieuſe , qu'ils s'imaginent porter ſur leurs eſpaules un fardeau plus peſant que n'eſt le mont *Æthna*.

CATON.

Ce qu'il semble que vous admirez en moy, Scipion & Lælius, n'est pas si difficile à executer, ny si digne d'admiration : Car tout aage est pesant & fascheux à celuy qui n'a pas fait provision des choses necessaires pour vivre heureusement; mais à quelques disgraces que nous puisse assujettir l'ordre immuable de la nature, elles ne passent point pour maux en la pensée de ceux, qui ne cherchent que dans eux-mesmes la cause de leur félicité. Or c'est un avantage qui se trouve principalement dans la vieillesse, aussi chacun souhaite d'y parvenir : mais les hommes sont si contredisans, si fous, & si legers, qu'ils la blasment & la condamnent dès qu'ils y sont parvenus. Ils se pleignent de la voir arriver plustost qu'ils ne s'estoient imaginez, & ils se pleignent sans sujet: Car qui les oblige de croire vraye une chose fausse, & par quelle raison est-ce que la vieillesse se glisseroit en nous avec plus de precipitation après la jeunesse, que la jeunesse ne s'y glisse après l'enfance? Comment est-ce que la vieillesse seroit moins supportable à ceux qui auroient huit cens ans, qu'à ceux

qui n'en auroient que quatre - vingts ? Certes cét aage, quelque long qu'il püst estre , estant une fois écoulé , ne pourroit adoucir aucunement les inquietudes d'un vieillard dont l'esprit ne seroit pas bien réglé. Partant , si vous avez accoutumé d'admirer ma sagesse , & pleust aux Dieux qu'elle fust digne de vostre admiration , & du surnom glorieux dont vous m'honorez ; je paroïs sage seulement en ce point, que me laissant conduire par la nature , ainsi que par un guide fidelle , je la suis , & luy obeï comme à un Dieu. Et certes il n'y a pas d'apparence que cette mesme nature, dont les enseignemens sont si utiles pour vivre heureux , aiant si sagement ordonné les autres aages de lavie, ait apporté tant de negligence en ce qui regarde celui de la vieillesse ; semblable à un Poëte ignorant, qui auroit heureusement écrit les premiers actes d'une tragedie , & ne pourroit achever le dernier. Toutesfois, parce qu'il est nécessaire que les choses humaines finissent, il a fallu qu'il arrivast à l'homme, ce que nous voions tous les jours aux fruits de la terre, qui après la maturité que la nature leur ordonne , se flettrissent enfin,

& tombent d'eux-mêmes, ce que l'homme sage doit endurer modestement, car de vouloir s'opposer à la nature, n'est-ce pas, comme les grands, faire la guerre aux Dieux ?

LÆLIUS.

Je repond pour Scipion & pour moi, que vous nous obligerez tres-sensiblement, si vous voulez prendre la peine de nous enseigner de bonne heure, comment il faut que nous supportions les incommoditez de la vieillesse, car nous esperons d'y arriver quelque jour, & nous avons mesme la volonté d'y parvenir.

CATON.

Je vous obeïray tres-volontiers, Lælius, & principalement, s'il est vray, comme vous dites, que cét entretien vous doive estre à tous deux si agreable.

SCIPION.

Il le sera indubitablement, car comme c'est une carriere que vous avez déjà presque fournie, & dans laquelle il faut que nous entrions quelque jour, nous voulons sçavoir particulierement quel chemin il faut tenir pour y arriver, si toutesfois la priere que nous vous en faisons ne vous est point importune.

A iij

DIALOGUE
CATON.

Je m'en acquiteray le mieux qu'il me sera possible, & d'autant plus aisément, que plusieurs fois j'ay oüy les plaintes de ceux de mon aage : car selon le proverbe ancien, chacun recherche ordinairement la société de ses semblables. Or ses plaintes sortoient particulièrement de la bouche de C. Salinator, & de Sp. Albinus, personnages consulaires, presque aussi vieux que moy, qui ne trouvoient rien de plus déplorable que la vieillesse, tant parce qu'elle leur ôtoit l'usage des voluptez, sans lesquelles ils ne croient pas que la vie eust rien d'agréable, qu'à cause qu'ils se voient en quelque façon méprisés de ceux mêmes qui avoient accoutumé de les honorer. Mais si la vieillesse a quelques défauts, ce ne sont pas ceux dont ils l'accusoient : car pourquoy les mêmes choses ne m'arriveroient-elles pas ? pourquoy n'affligeroient-elles point tant d'autres vieillards que je connois, qui ne se plaignent aucunement, dont la plupart se réjoüissent de n'estre plus esclaves des passions déréglées, & sont en la même vénération qu'ils estoient auparavant. Certes, la cause de tant de

plaintes est dans les mœurs plutost que dans l'aage , car la vieillesse est supportable , lors que l'esprit est moderé & sociable , mais l'inhumanité est importune & fascheuse en quelque aage qu'elle se rencontre.

L A L I U S .

Ce que vous dites , Caton , est veritable , mais quelqu'un vous répondra , peut-estre que ce sont les grandes richesses , & les hautes charges que vous possédez , qui vous font trouver la vieillesse supportable , & que tout le monde ne peut pas avoir les mêmes avantages.

C A T O N .

Les biens de la fortune y contribuent veritablement quelque chose , mais non pas tout : Et c'est ce que répondit fort à propos Themistocle ; car un homme de neant de l'Isle de Seriphe , aiant reproché à ce grand capitaine Athenien , qu'il n'estoit pas noble , ou du moins qu'il estoit redevable de sa noblesse à la noblesse de sa patrie plutost qu'à l'éclat de ses actions ; Je ne laisserois pas d'estre noble , luy dit Themistocle , quand je serois né comme toy dans l'Isle de Seriphe ; mais tu n'aurois aucune part aux avantages de la noblesse , quand

mesmes tu aurois comme moy la fameuse ville d'Athenes pour ta patrie. On peut raisonner de la mesme façon sur la vieillesse , car il est mal-aisé que les sages mêmes trouvent quelque douceur dans cét aage , lors qu'il est accompagné d'une nécessité extrême , & tout au contraire , il est bien difficile qu'un esprit mal réglé ne le trouve ennuyeux , mesme dans l'opulence de toutes choses. Certes, mes chers amis , l'étude & la pratique de la vertu sont de puissantes armes contre les incommoditez de la vieillesse , & ceux qui ont vécu longuement , recueillent enfin des fruits merveilleux de ces nobles exercices , non seulement à cause que ces vertus ne les abandonnent jamais , mesme à la fin de la vie , bien que ce soit un tres-grand avantage , mais encore parce que le contentement interieur qu'ils ont d'avoir bien vécu, que les témoignages de la conscience qui parlent en leur faveur, & le souvenir de leurs bonnes actions, sont infiniment agreables.

De moy , à peine estois - je sorti de l'enfance, que j'aimai Q. Fabius Maximus , celuy qui reprit Tarente , tout vieillard qu'il estoit , comme s'il eust

esté de mon aage : aussi je remarquois en ce grand personnage une certaine gravité, accompagnée d'une courtoisie extrêmement attraiante, & les chagrins de la vieillesse n'avoient aucunement alteré la douceur de ses mœurs. Ce n'est pas qu'il fût absolument vieux, lors que je commençay de le suivre, mais il estoit fort avancé dans l'aage, car il étoit sorti de son premier Consulat un an devant que je fus né, il exerçoit cette magistrature honorable pour la quatrième fois, quand je fis avec luy le voiage de Capoue, en qualité de jeune soldat: Je le suivist cinq ans après à Tarente, en ce temps-là je fus fait tresorier des guerres, & puis Edile, & quatre ans après Preteur, dont je soutins la charge, Tuditanus & Cethegus estans Consuls. Ce grand Fabius, enfin devenu vieux, fit par ses persuasions éloqu岸tes passer à Rome la loy Cincia, touchant les dons & les presens. Il alloit à la guerre & la faisoit en cet aage, avec une vigueur de jeune homme, & sçavoit si bien par sa patience, & par son adresse, attiedir les bouillantes impetuosittez d'Annibal, que nostre amy Ennius voulant le louer a dit de luy.

*Enfin en différant , & fuyant le combat ;
Maxime a remis Rome en son premier estat ,
Aussi preferoit-il le salut de l'Empire
A ce fameux renom où tout le monde aspire ,
Et c'est par où l'éclat d'un bruit si glorieux ,
Fait si haut retentir ses faits victorieux .*

Mais combien emploia-t'il de vigilance , de soins & de conseils à reprendre Tarente ; aussi Salinator , qui après avoir abandonné la ville, s'estoit sauvé dans la forteresse , aiant eu la hardiesse de luy dire en ma presence , en se glorifiant ; C'est par mon moien Q. Fabius , que vous avez repris Tarente , vous avez raison répondit en souriant Fabius , car si vous ne l'eussiez point perdue , je ne l'eusse jamais reprise.

S'il fut considerable dans les emplois militaires, il ne le fut pas moins dans les fonctions de la robe ; car pendant que Sp. Carvilius son collegue luy laissoit toute charge de la Republique , il eut seul la resolution & le courage de s'opposer, autant qu'on le pouvoit aux desseins de C. Flaminius Tribun du peuple , qui par force , & contre l'autorité du Senat , vouloit distribuer à la populace le territoire de la marque d'Ancone , & des Gaules. Il eut la hardiesse , étant au-

gure , de soutenir que les auspices étoient heureux, quand les choses se faisoient pour le bien de la République, & qu'ils estoient funestes, lors que la République s'y trouvoit interessée. J'ay remarqué des choses merveilleuses en la conduite de ce grand personnage, mais je n'y ay rien trouvé de plus admirable, que la constance avec laquelle il souffrit la perte de son fils, homme Consulaire, & veritablement illustre. Quels raisonnemens de Philosophie ne méprisons nous point, quand nous lisons la harangue funebre que fit alors ce docte vieillard.

Mais ce n'est pas seulement en public que ses vertus ont éclaté, c'est en particulier, c'est dans la maison, c'est dans soy-même qu'il estoit admirable : Peut-on s'imaginer de plus beaux discours que les siens, peut-on oïr de plus doctes enseignemens, & de plus rares maximes que celles qu'il nous a laissées ? Jamais homme fut-il mieux versé que luy dans la connoissance de l'antiquité ; il estoit grand Jurisconsulte, il estoit augure excellent, & sçavant enfin comme sont ordinairement les Romains. Sa memoire estoit rem-

plie de toutes les grandes choses : il ne sçavoit pas seulement les guerres de son pays, il sçavoit encore l'histoire de toutes les guerres estrangeres. Certes je ne me laissois jamais de l'entendre discourir, m'imaginant bien comme il est arrivé, qu'après sa mort je ne trouveroïs plus personne de qui je pusse rien apprendre. Mais pourquoy vous ay-je si long-temps entretenus de Fabius ? c'est parce que vous avoüerez, sans doute, qu'une telle vieillesse ne peut avoir esté malheureuse. Cependant tout le monde ne peut pas estre ou Scipion, ou le grand Fabius, pour se ressouvenir agréablement des villes qu'il a prises, des batailles qu'il a gagnées, sur la mer ou sur la terre, des guerres qu'il a heureusement achevées, & des triomphes dont ses victoires ont esté honorées.

Il est vray toutesfois que ceux qui ont passé leur vie dans la paix, dans le repos, & hors le maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'avoir une vieillesse heureuse, nous en trouvons un exemple en la personne de Platon, qui mourut aagé de quatre vingts un an la plume à la main, & faisant des livres. Nous remarquons ce même exemple

‘dans la vie d’Isocrate, qui composa son Panathenaïque aagé de quatre-vingts quatorze ans, & véquit encore cinq ans après. Nous sçavons que son maître Gorgias Leontin ne mourut qu’à cent sept ans, & qu’il ne cessa de travailler durant tous les momens d’une si longue vie. Aussi lors qu’on luy demanda comment il se pouvoit refoudre à vouloir vivre si longuement; Je n’ay aucun sujet, répondit-il, de trouver ma vieillesse ennuyeuse. Belle réponse, & digne d’un sçavant homme : Car les vicieux rejettent la cause de tous leurs maux sur leur vieillesse, mais c’est une erreur qui n’est jamais tombée en l’esprit d’Ennius, dont j’ay tantost parlé.

*Comparable au cheval qui fut plein de vigueur,
Et qui devenu vieux languit sur la litiere,
Après que mille fois, maître de la carriere,
De la cour, è Olympique il est sorti vainqueur.*
Il compare sa vieillesse à celle d’un cheval vigoureux & victorieux aux jeux Olympiques: Mais vous pouvez vous ressouvenir de son âge, puisque dix neuf ans après sa mort T. Flaminius & M. Acilius furent faits Consuls, & qu’il mourut au même temps, que Cæpion & Philippe furent pour la seconde fois honorés du Consulat.

Ce fut alors qu'on me vid haranguer à haute voix, & de toutes mes forces en faveur de la loy Voconia, quoy que je fusse déjà parvenu jusques à l'aage de soixante & cinq ans. Ennius donc qui en avoit soixante & dix, portoit avec une moderation d'esprit si merveilleuse, les deux fardeaux qu'on croit estre les plus pesans de la vie, la pauvreté & la vieillesse, qu'il sembloit même qu'il goutast quelque sorte de joie & de satisfaction parmy ces incommoditez.

Certes quand je repasse par mon esprit toutes les infirmitéz de la vie, je trouve quatre raisons principales pour lesquelles la vieillesse nous semble malheureuse. Nous la croions malheureuse premierement, parce qu'elle nous rend incapables du maniement des affaires : Secondement parce qu'elle affoiblit le corps, & le fait esclave des maladies: En troisiéme lieu, parce qu'elle nous oste l'usage presque de tous les plaisirs; Et enfin parce qu'elle nous approche de la mort. Mais de grace examinons serieusement toutes ces raisons, & voions avec soin ce qu'elles peuvent avoir de force & d'autorité.

La vieillesse, disons-nous, nous retire
du

du maniement des affaires, mais de quelles affaires ? est-ce de celles qui demandent de la jeunesse & des forces ? Quoy les occupations de la vieillesse sont-elles si peu considerables, & quand le corps est affoibli par l'age, l'esprit qui ne vieillit point, ou qui ne vieillit qu'en se perfectionnant, n'est-il pas capable d'agir ? Ces grands personnages Q. Maximus L. Paulus vostre pere, Scipion, & beau pere de mon fils, & tant d'autres fameux vieillards, comme les Fabrices, les Curies, les Coruncans, languissoient-ils dans l'oïveté, lors que par leurs conseils & par leur autorité ils deffendoient si genereusement la Republique ? Non seulement App. Claudius estoit vieux, il estoit encore aveugle, & cependant comme il eût que toutes les opinions du Senat conduoient à faire la paix & alliance avec Pyrrhus, il eut bien la hardiesse de dire ce qu'Ennius a exprimé dans ces vers.

Qui change en vos esprits ces nobles mouvemens,

Dont ils formoient jadis leurs justes sentimens ?

Il dit encore avec la même gravité bien d'autres choses que je n'allegue

point ici, parce que vous avez veu les vers d'Ennius , & que nous avons la harangue d'Appius entre les mains. Il la prononça dans le Senat dix-sept ans apres qu'il eut esté honoré pour la seconde fois de la pourpre consulaire. Or dix ans s'estoient écouléz entre son premier & son second consulat ; Et il avoit esté fait Censeur, avant d'avoir esté fait pour la premiere fois Consul. D'où nous pouvons conclure, qu'il estoit déjà vieux durant la guerre de Pyrrhus , & cependant, nous aprenons de nos peres , qu'il ne laissoit pas de travailler utilement pour le bien de la Republique.

Ceux-là donc ont des sentimens déraisonnables , qui croient les vieillards incapables de l'administration des affaires ; & leur opinion est semblable à l'extravagance de ceux, qui disent qu'un pilote est inutile dans son vaisseau, parce qu'en conduisant son gouvernail, il demeure à son aise assis sur la poupe, tandis que les autres sont obligez de grimper de cordage en cordage, de courir sur les bancs, & de vuider l'eau dont la sentine est remplie: Il est vrai qu'il ne fait pas les mêmes choses que font les jeunes

gens, mais il en fait de meilleures & de plus importantes.

Ce n'est point la vigueur de l'âge, ce n'est point la force ou l'agilité du corps, qui fait réussir les grandes affaires, c'est la prudence, le conseil, & l'autorité : & bien loin de penser que les vieillards soient privés de ces belles qualitez, il est indubitable, qu'elles s'augmentent & se perfectionnent encore par la vieillesse. Si ce n'est, peut-estre, que je vous semble oisif & inutile, parce que je ne vais plus à la guerre, moy qui jusqu'icy ay employé toute ma vie en tant de diverses occasions, en qualité de soldat, de Tribun, de Lieutenant d'armée, & de Consul. Et toutesfois je ne laisse pas maintenant de prescrire au Senat ce qu'il faut faire pour le salut & l'honneur de Rome ; je luy fais prévoir de bonne heure par quels moyens on pourra s'opposer aux entreprises de Cartage, qui se dispose il y a long-temps à nous faire la guerre, & que je ne cesseray point d'appréhender, jusques à ce que j'apprenne qu'elle soit entièrement rasée.

Plaise aux Dieux immortels, valeureux Scipion, de vous réserver l'honneur d'une si importante victoire, & de

permettre que vostre courage âcheve, ce que vostre ayeul a si heureusement commencé. Il y a déjà trente-trois ans que ce grand personnage est mort, mais la memoire de ses belles actions ne mourra jamais. Cette perte m'est tousiours si sensible, que je ne la puis oublier. Il mourut un an avant que je fusse esleu Censeur, neuf ans apres mon Consulat, & dans la même année qu'il fut pour la seconde fois créé Consul avec moy. Pensez-vous qu'un tel personnage eust trouvé sa vieillesse importune, quand même il eust vécu jusques à l'aage de cent ans ? Non certes. Je sçay bien qu'il n'eust plus esté capable ny de courir, ny de sauter, ny de lancer un javelot, ny de combattre de près l'épée à la main; mais ses conseils eussent tousiours esté excellens, ses raisonnemens admirables, & son jugement merveillex. Que si ces hautes qualitez ne se rencontroient point dans la vieillesse, nos peres n'auroient point donné à leur conseil souverain le nom de Senat. Aussi chez les Lacedemoniens ceux qui exercent les premières magistratures sont appelez vieillards. Mais s'il vous plaist de lire ou d'entendre ce qui s'est passé de re-

marquable parmy les nations estrange-
res, vous trouverez que l'imprudence
des jeunes gens a renversé les plus flo-
rissantes Republiques, & que la sagesse
des vieillards les a restablies. Dites-
moy, je vous prie, comment l'éclat de la
vostre s'est si-tost obscurci? On répond
dans la comedie du Poëte Nevius plu-
sieurs choses à une pareille demande,
mais particulièrement celle-cy.

*Leurs Conseillers d'Estat, estoient des jeunes
fous.*

La temerité est ordinaire à la jeunef-
se, la prudence est le partage des vieil-
lards. Vous me direz que la memoire
des vieilles gens se diminuë, je l'avoüe,
si elle n'est exercée, lors même qu'elle
se rencontre avec un esprit naturelle-
ment pesant. Je ne connois pas seule-
ment ceux qui vivent maintenant avec
nous, je connois même leurs peres, &
leurs ayeuls, & tant que je verray leurs
tombeaux, je ne crains pas de perdre la
memoire de leurs grandes actions, cét
aspect réveille plustost mon souvenir, &
fait que ces illustres morts sont toujors
presens à mon esprit.

Je n'ay jamais oüy dire qu'aucun
vieillard ait oublié l'endroit où il avoit

caché son tresor ; Ils ne perdent jamais la memoire des choses qui concernent leurs interets. Ils se souviennent des temps que leurs debtes se doivent acquiter, ils sçavent le nom de leurs creanciers & de leurs debiteurs. De combien de choses ne se sont point ressouvenus tant de Jurisconsultes, tant de Pontifes, tant d'Augures , tant de Philosophes, quoi qu'il fussent extremement vieux ? L'esprit demeure aux vieilles gens , pourveu qu'ils n'interrompent point ni leurs estudes , ny leurs travaux , & non seulement ce glorieux avantage arrive à ceux qui sont élevez aux grandes dignitez, mais mêmes à ceux qui menent une vie privée. Sophocle tout cassé de vieillesse composoit des tragedies, mais parce que cette occupation sembloit luy faire negliger le soin de ses affaires domestiques, ses enfans le firent appeler devant les Juges , pour le faire interdire, comme un insensé , de l'administration de ses biens , tout ainsi que nos loix prononcent l'interdiction contre les enfans , qui ont dissipé les biens que leurs peres leurs ont amassez. Le vieillard se contenta pour sa deffence de reciter en presence de ses juges la

tragedie d'Ædipe Coloneen qu'il avoit nouvellement composée , & ayant demandé si c'estoit là l'ouvrage d'un insensé, ils trouverent cette piece si belle, qu'ils le renvoyerent absous.

Pensez-vous que la vieillesse ait pû destourner du travail agreable de l'étude ces sçavans personnages Hesiode , Simonides, Stesichore, ou Isocrate , & Gorgias , dont j'ay tantost parlé ? Pensez-vous qu'elle en ait pû divertir Homere , ny les Princes de la Philosophie Pythagore & Democrite, ny Platon, ny Xenocrates, ny en suite Zenon, Cleanthe , ny le Stoïque Diogene , que vous-mêmes vous avez veu dans Rome ? Ne sçavez-vous pas que ces grands hommes ont aussi longuement étudié qu'ils ont vécu ?

Mais c'est assez parler de ces divines qualitez de l'esprit. Je connois parmy les Sabins des païsans qui demeurent pres de ma maison , & qui me voient fort souvent , sans le conseil desquels il ne se fait rien d'important dans le païs. On les consulte pour faire les semences , pour recueillir & ferrer les fruits. Ce n'est pas que le grand soin qu'ils prennent à la recolte des biens de

de la terre m'estonne aucunement ; car il n'y a point d'homme , quelque vieux qu'il soit qui ne pense pouvoir vivre encore un an : Si quelque chose en eux me donne de l'admiration , c'est de les voir travailler à des choses, dont ils sçavent bien qu'ils n'auront pas la jouissance ; Ils plantent des arbres , qui ne doivent servir qu'au siècle suivant , comme dit nostre Statius en ses Synephebes. Aussi, si vous prenez la peine de demander à un ancien laboureur pour qui il sème, il ne manquera pas de vous répondre, je sème pour les Dieux immortels, qui non seulement ont voulu que je recueillisse le fruit qu'avoient semé mes peres, mais que de même j'en fêlasse en faveur de ma posterité. Cécilius toutesfois parlant de ce vieillard, qui a soin de se rendre utile au siècle à venir , luy fait bien dire de meilleures choses.

*Certes quand les vieillards ne seroient point
sujets ,*

A mille infirmités que l'âge leur amène,

C'est assez qu'il leur faut regarder mille objets

Dont le moindre les met en peine ,

Et qu'ils voudroient bien ne voir pas ,

Durant ce long chemin qui conduit au trépas.

Ce

Ce n'est pas qu'il n'arrive aussi souvent aux jeunes gens des choses qu'ils font bien-aïses de voir , & d'autres qu'ils feroient bien-aïses de ne voir point : mais ce que dit en suite le même Cccilius est encore plus honteux pour la vieillesse.

*Pense aussi qu'un vieillard a ce malheur en
luy ,*

*Que son aage le rend fascheux aux yeux
d'autrui.*

Il est vray toutesfois que la vieillesse est plus agreable qu'odieuse : Car comme les sages vieillards se plaisent dans la conversation des jeunes gens bien nez , comme leur vieillesse leur semble plus douce , quand ils se voient chers & honorez de la jeunesse , de mesme les jeunes gens sont ravis d'apprendre des vieillards ces belles maximes qui les excitent à l'amour de la vertu. Ainsi je ne pense pas que ma conversation vous soit moins agreable que la vostre m'est delicieuse : Ainsi vous voiez, mes amis , que non seulement la vieillesse n'est point languissante , qu'elle n'est point paresseuse, qu'elle n'est point inutile, mais plustost qu'elle agit continuellement, & que les occupations des vieil-

lards sont conformes aux inclinations qu'ils avoient avant que d'estre vieux. Mais comment feroient-ils oisifs , puis qu'ils apprenent continuellement, comme nous remarquons en la personne de Solon , qui se glorifie dans ses vers d'estre devenu vieux en apprenant tous les jours quelque chose de nouveau ; comme il est aisé de voir en moy-mesme, qui sur mes vieux jours me suis appliqué à la lecture des livres Grecs, que j'ay, pour ainsi parler , avidement devorez , comme si j'eusse voulu étancher une grande & longue soif , afin de sçavoir pertinemment choisir dans l'histoire Grecque les. exemples dont vous voiez que je me fers maintenant : Car oiant dire que Socrates déjà vieux avoit appris à joüer de la lire , & sçachant que les anciens se plaisoient à ces divertissemens, Je voudrois bien, disois-je, m'y pouvoir exercer aussi bien qu'eux ; mais enfin j'employay mon temps dans les connoissances des lettres.

Quant à l'infirmité qu'on attribüe à la vieillesse, & qui passe pour son second défaut ; Je répond, que je ne desire non plus les forces d'un jeune homme en l'aage où je suis , que je desi-

rois celles d'un Taureau ou d'un Elephant quand j'estois jeune. Nous faisons les choses avec bien-seance , lors que nous les faisons selon les loix de la nature , & c'est estre ridicule que de vouloir aller au delà de ses forces. Vit-on jamais une plus grande extravagance que celle de Milon Crotoniate , qui estant cassé de vieillesse , & considerant les luiteurs , qui s'exerçoient dans le Cirque , jetta les yeux sur ses bras morts , & en pleurant , profera ces paroles , hélas ! mes bras sont morts. Tes bras ne sont point si morts , que tu es mort toy-mesme , ridicule Milon , car jamais tes vertus ne t'ont annobli ; & si tu te peux prevaloir de quelque noblesse , tu la dois toute entiere à la vigueur de tes reins & de tes bras. De semblables paroles ne sont jamais sorties de la bouche de Sextus Æmilius : T. Coruncanus , qui vivoit longtemps devant luy , n'eut jamais de pareils sentimens : Il ne s'en remarqua jamais de si bas dans la vie de P. Crassus ; la haute sagesse de ces grands hommes , qui donnoient des loix à leurs citoiens , s'est toujourns acruë , à mesure que leurs forces se sont di-

minuées, & a regné sur leurs esprits jusqu'à la fin de leur vie.

Vous craignez, dites-vous, qu'estant orateur vostre éloquence ne s'énervé, & ne devienne languissante dans la vieillesse. Veritablement cette occupation demande des poulmions & des forces, aussi bien que de l'esprit, mais toujours malgré les années, la voix conserve, en quelque façon, ce qu'elle avoit de plus agreable dans la jeunesse : je ne l'ai point encore perduë, & cependant vous voiez l'aage que j'ai. Les discours des vieillards ont leurs graces, leurs harangues polies, judicieuses, douces & mesurées, sont bien souvent capables d'attirer & de retenir grand nombre d'auditeurs. Que si leur aage ne leur permet pas de faire les efforts necessaires aux grandes actions, ils peuvent toutesfois les enseigner à Scipion & à Lælius. Or y a-t'il rien au monde de plus charmant qu'une vieillesse environnée de jeunes gens illustres, qui rendent des deferences respectueuses à ses instructions & à ses conseils? Est-il besoin que les vieillards aient de si grandes forces ? pour former la jeunesse dans l'exercice des lettres, ou dans la

science des bonnes mœurs, pour les rendre capables de s'acquitter honorablement des belles charges , & peut-on voir un emploi plus glorieux.

Certes, les deux Scipions, & vos deux ayeuls P. Æmilius & P. Africanus, me sembloient heureux , parce que je les voiois toujours accompagnés d'une jeune & florissante noblesse ; Et je ne m'imagine point qu'aucun de ceux qui se mêlent d'enseigner les arts liberaux soit mal-heureux , pour avoir épuisé toute sa vigueur , & vieilli dans une si pénible occupation : ce manquement de forces est souvent plustost un effet des vices de leur jeunesse , que des incommoditez attachées à leur aage : car ceux qui durant leur jeunesse , se sont abandonnez aux excez de la debauche, trouvent enfin sur leurs vieux jours qu'ils n'ont fait autre chose , qu'affoiblir , & debilter leurs corps. Cette verité se justifie par les dernieres paroies de Cyrus , qui au rapport de Xenophon , dit en mourant , que tout vieux qu'il estoit il n'avoit point remarqué que sa vieillesse eust affoibli ses forces , mais qu'il s'estoit toujours senti aussi vigoureux à cet aage , qu'il avoit esté durant sa plus

grande jeunesse. Il me souvient d'avoir vu L. Metellus lors que j'estois encore enfant, il falloit que ce grand personnage fust vieux, puis qu'il avoit esté créé deux fois Consul, & quatre ans après souverain Pontife, dont il avoit exercé la charge l'espace de vingt deux ans: Il est vray toutesfois que sur la fin de ses jours il estoit encore si sain & si robuste, qu'il ne vouloit pas seulement souhaiter les forces de la jeunesse.

Il n'est pas nécessaire de me loüer, bien que cela soit assez ordinaire aux vieillards, & qu'on l'excuse en ceux de monaage. Ne voiez vous pas comme dans Homere, Nestor parle avantageusement de ses vertus? Il avoit déjà vécu un temps incroyable, & n'apprehendoit pas, loüant en luy des choses vraies d'acquérir la reputation d'un homme vain, & qui aime trop à parler: Car, comme dit Homere, les paroles qui sortoient de sa bouche estoient plus douces que le miel, & il n'avoit pas besoin des forces du corps, pour former la douceur de ce langage. Toutesfois le general de l'armée des Grecs, Agamemnon, ne souhaitoit point de voir son camp fortifié de dix Capitaines semblables à A-

jax, mais bien d'avoir dix vieillards comme Nestor ; & si ce bon-heur luy estoit arrivé, il croioit la destruction de Troie dans peu de temps infaillible.

Laiſſons-là les loüanges de Nestor, pour conſiderer un peu ce qui regarde ma perſonne. J'ay déjà quatre vingts quatre ans & je voudrois bien me glorifier comme Cyrus d'avoir encore toute la vigueur de ma jeuneſſe : mais il eſt vray que je n'ay plus les meſmes forces, que j'avois, quand je portois les armes durant la guerre punique, quand j'étois treſorier des guerres dans la même année, quand je fus en Eſpagne en qualité de Conſul, & lors enfin qu'honoré de la charge de tribun militaire je combatis auprès des Thermopiles quatre ans après, ſous le Conſulat de M. Attilius Glabrio. Cependant, comme vous voiez, la vieilleſſe ne m'a point encore entièrement affoibli, & les forces ne me ſont point neceſſaires, ſoit pour avoir ſeance au Senat, ou audience au barreau, ſoit pour me rendre utile à mes amis, à mes hoſtes, & à tous ceux enfin qui ſe ſont mis ſous ma protection. Je n'eus jamais de complaiſance pour ce proverbe ancien, quoy

qu'il soit assez approuvé; qui nous conseille de devenir de bonne heure vieux, si nous voulons estre long-temps vieux: J'aime mieux n'estre pas si long-temps vieux, que d'estre vieux avant que d'estre vieux. C'est pour cela que personne jusqu'icy ne m'a visité qu'il ne m'ait trouvé occupé. Je sçay bien que je ne suis pas si vigoureux que vous, mais pas un aussi de vous deux n'est si fort que ce Capitaine Romain Tullius Pontius, & pensez-vous pour cela estre moins considerables que luy? Celuy-là est veritablement fort qui sçait moderer ses forces, & dont les entreprises ne vont point au dessus de ce qu'il peut: Ce qu'il a de vigueur luy plaist, & il n'en souhaite pas davantage.

On dit que Milon marcha cent vingt six pas dans le lieu destiné pour les jeux Olympiques, portant un beuf vivant sur ses espauls. Dites moy, de grace, Scipion, quelles forces vous choisiriez si celles du corps de Milon, & celles de l'esprit de Pythagore vous estoient offertes? puisque la vigueur du corps est un bien, servons-nous-en, tandis que nous la possédons, & ne la desirons point lors qu'elle nous manque; comme

s'il falloit que ceux qui sortent de l'enfance souhaitassent d'y retourner. Le cours de l'aage est limité par la nature, qui n'a qu'une voie dans laquelle nous marchons tous également. Chaque partie de nostre vie a quelque chose de particulier & de remarquable en sa saison, comme donc la foiblesse est le partage de l'enfance, l'orgueil celui de la jeunesse, & l'honneste gravité celui de l'aage viril, ainsi nous remarquons dans la vieillesse une certaine maturité de jugement qui lui est naturelle, & dont les vieillards reçoivent le fruit en sa saison.

Il me semble que je vous entend, Scipion, & que vous me demandez ce que fait aujourd'huy vostre hôte Massinissa, aagé de quatre vingts dix ans, luy, qui ne monte jamais à cheval, quand il s'est mis en chemin à pied, & qui durant le chemin ne met point pied à terre, quand il est parti à cheval: luy qu'aucune injure de l'air ne peut obliger à se couvrir la teste; luy, dont le corps est extrêmement sec, & qui chargé de tant d'années ne laisse pas de faire les fonctions & tous les devoirs d'un grand Roi. Ainsi vous voyez que l'exercice & la temperance sont capables de confer-

ver quelque chose de la vigueur de la jeunesse. Les vieillards, dites-vous, n'ont point de forces, aussi n'en desireront-ils pas ; donc les loix dispensent nostre aage de toutes les charges qui demandent des forces pour les exercer ? Donc, non seulement nous ne sommes point obligez de faire ce que nous ne pouvons faire, mais encore on ne nous contraint point d'aller, jusques où peut aller nostre puissance. Ainsi la plupart des vieillards sont si foibles & si languissans, qu'ils ne se peuvent acquiter d'aucune charge, ny des moindres devoirs de la vie civile. Certes, c'est un defaut qui n'est point tant attaché à la vieillesse, qu'il est ordinaire à ceux qui manquent de santé.

A quel point, je vous prie, estoit infirme le fils du grand Scipion l'Africain ? combien la santé de ce fils qui vous adopta estoit-elle imparfaite ; puis qu'il n'en avoit presque jamais ? Si les indispositions continuelles de son corps n'eussent point arresté les nobles mouvemens de son ame, il eust paru comme une autre lumiere éclatante dans Rome : car avec la valeur & le courage de son pere, dont il avoit herité,

son étude & ses veilles luy avoient encore acquis de hautes connoissances dans les lettres. Se faut-il donc estonner de voir quelquefois des vieillards infirmes, puisque c'est une disgrâce que les jeunes gens mesmes ne sçauroient éviter? Il faut resister à la vieillesse, Scipion & Lælius, remedier, s'il se peut par nos soins à ses incommoditez, ou nous recompenser au moins de la perte du corps par l'acquisition des bonnes qualitez de l'esprit. Il faut combattre contre cet aage infirme de mesme que contre une maladie. Il faut considerer ce que nous avons de santé, user, à proportion, d'exercices moderez, & d'une si exacte temperance à nostre boire & à nostre manger; que l'un & l'autre serve à reparer nos forces, non pas à les étoufer.

Non seulement nous devons songer au corps, nous devons encore prendre garde à ne pas negliger l'esprit: Car c'est une lumiere divine, qui s'esteint d'elle-même dans la vieillesse, si nous ne luy fournissons sans cesse un aliment conforme à sa nature; semblable à une lampe, qui cesse d'éclairer, si vous cessez d'y verser de l'huile. Le grand

travail & la lassitude appesantissent le corps, mais l'exercice reveille l'esprit & le delasse; & quand Cecilius le Comique appelle des vieillards insensés, il entend parler de ceux qui sont hebetés, trop credules, & vitieux. Or ce sont là les vices, non pas absolument de la vieillesse, mais d'une vieillesse paresseuse, languissante & qui aime trop l'oisiveté. Comme l'insolence & les débauches sont plus ordinaires aux jeunes gens qu'aux vieillards, & qu'entre ces jeunes gens les méchans seulement y sont sujets, ainsi cette folie de vieillesse, ce que nous appellons communément radoter, est le vice des foibles vieillards, non pas de tous les vieillards. Encore qu'Appius fust vieux & aveugle, il ne laissoit pas de bien conduire sa famille, de gouverner une grande maison, quatre garçons déjà grands & cinq filles; il ne laissoit pas de maintenir hautement tous ceux qui s'estoient mis en sa protection; car il avoit toujours l'esprit tendu comme un arc, & la vieillesse n'avoit point de langueur, qui le pust faire succomber. Non seulement il avoit de l'autorité sur les siens, mais encore un Empire absolu. Ses en-

fans le reveroient, les serviteurs le craignoient, & sa personne leur estoit à tous extremement chere. Enfin toutes les façons de vivre, & tous les enseignemens de son pere se pratiquoient en cette maison : tant il est vray, qu'il n'y a rien de si honorable, que la vieillesse, si elle se sert de protection à soy-même, si elle ne relâche rien des droits & de l'autorité qui luy appartient, si elle ne s'assujettit aux volontez de personne, & si enfin elle conserve, jusqu'au dernier soupir de sa vie, une autorité souveraine sur les siens. Car comme nous honorons un jeune homme, quand nous voions reluire dans ses actions la sagesse & la maturité des vieillards; ainsi nous respectons un vieillard, quand nous remarquons dans sa vie la gayeté & la sincerité des jeunes gens : & celui qui suivra ces maximes, quelque vieux de corps qu'il puisse estre, ne le sera jamais de l'esprit.

Les operations du mien sont si peu troublées par ma vieillesse, que j'en suis maintenant sur le septième livre de l'origine des peuples. Je ramasse dans cet ouvrage tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'antiquité. Je compose ces

harangues des plus illustres causes que j'ay deffenduës dans le Senat & ailleurs. Je parle amplement du droit civil, des augures & des Pontifes. J'y mêle ce que j'ay trouvé de plus beau dans les écrits des Grecs ; & pour exercer ma mémoire, à la façon des disciples de Pythagore, non seulement je fais reflexion le soir sur ce que j'ay dit, ce que j'ay oüy, & ce que j'ay fait, mais je remarque encore à quel jour je l'ay fait, je l'ay oüy, ou je l'ay dit. Voila les occupations de mon esprit, c'est dans ces belles carrieres qu'il s'exerce ; & lors que je m'applique avec passion à toutes ces choses, je ne desire pas beaucoup les forces du corps. Je suis toujours prest à servir mes amis, j'ay l'honneur d'assister souvent au Senat, j'y apporte de moi-même de hautes resolutions, apres que je les ay longuement meditées, & si il arrive qu'elles ne soient pas aprouvées de toute cette auguste compagnie, je les defend non pas avec les forces du corps, mais avec celles de l'esprit : Et quand je ne pourrois executer, ce que j'aurois une fois resolu, toujours aurois-je quelque sorte de satisfaction pensant & rêvant dans mon lit aux choses que mon aage

ne me permettoit pas de faire. Mais j'ai vécu d'une façon qui me fait trouver tout possible : Car enfin, mes amis, j'ay conservé mes forces en agissant continuellement, & m'exerçant, soit dans le travail de l'estude, soit dans l'administration des affaires, soit dans quelques autres occupations honnestes ; & qui sçait vivre de la sorte ennemi de l'oïveté ne s'aperçoit pas qu'il vieillit, quand même il a les cheveux blancs. Ainsi le temps dont la nature a limité la vie de l'homme aproche, sans presque que nous nous en apercevions ; le fil de nos jours ne se rompt pas si-tost, mais il s'use insensiblement.

On dit en troisiéme lieu que la vieillesse est malheureuse, parce qu'elle nous prive de l'usage des voluptez. O glorieux employ de l'aage ! puisqu'il purge en nous ce que nous avons de plus vicieux durant nos premières années. Ecoutez, illustre jeunesse, une vieille harangue d'Archita Tarentin, homme rare, & des premiers de son siècle, qui me fut donnée à Tarente, lors qu'estant de vostre aage, j'y fus avec Q. Maximus. Ce fameux Archita disoit, que la nature n'a point donné de peste aux hommes

plus dangereuse & plus mortelle que les plaisirs du corps : Que les alechemens de la concupiscence nous portent aveuglement dans l'excez de toutes sortes de voluptez : Que de là naissent les trahisons contre la patrie, les destructions des Republicques, & les secretes intelligences avec les ennemis: qu'il n'y a point de crime, qu'il n'y a point d'attentat, qu'il n'y a point de sacrilege, que cette infame volupté ne nous fasse exécuter : Qu'elle est la source des violens, des adulteres, des incestes, & de tout ce qui se commet de lasche & de honteux dans le monde : Qu'elle est enfin l'ennemie la plus capitale de l'entendement, soit que ce soit un Dieu; soit que ce soit la nature, qui ait fait à l'homme ce divin present de l'esprit, qui est la plus noble partie de luy même, estant impossible que la temperance trouve place où la concupiscence preside, ny que la vertu puisse demeurer dans le Royaume de la volupté.

Or afin de nous faire mieux comprendre cette verité, ce grand personnage vouloit qu'on se figurast un homme, autant charmé par la volupté qu'on le peut estre: Il ne doutoit point qu'on ne
creust,

creust, que les operations de l'esprit, de la raison, & du jugement de ce voluptueux ne fussent absolument interdites, tant que son corps se plairoit à ces rejoyssances illegitimes. Et partant, il ne croioit pas qu'il y ait rien de plus detestable, ny de plus contagieux que la volupté; puisqu'enfin elle esteint les divines lumieres de l'entendement. Je trouve ces belles paroles d'autant plus veritables qu'un nommé Nearchus, bourgeois de Tarente, nostre hôte, & qui demeura constamment dans l'alliance du peuple Romain, dit avoir appris des plus aagez, que non seulement Archita les prononça en la presence de Q. Pontius Sannite, son Pere, homme docte & si vaillant, qu'il deffit à Caudene P. Posthumus & T. Veturius Consuls Romains; mais qu'il eut encore pour auditeur Platon Athenien, qui sous le Consulat de Lucius Æmilius, & d'Appius Claudius, au raport de l'histoire vint à Tarente.

Pourquoy est-ce que je vous allegue toutes ces choses, sinon afin que vous apreniez; que si par les connoissances que nous donnent la prudence & la raison, nous ne pouvons avoir en honneur la volupté, qu'au moins nous avons des

obligations tres-estroites à la vieillesse, qui fait en nous que rien ne nous plaist que ce qu'il est nécessaire que nous fassions : Car cette passion des-honneste, cette ennemie irreconciliable de la raison, est cause, que nous ne pouvons nous donner à nous mêmes des conseils salutaires; Elle éblouit, pour ainsi parler, les yeux de nostre entendement, & n'a aucun commercé avec la vertu.

Ce fut contrema volonté, que je chassay du Senat L. Flaminius, sept ans apres son Consulat ; car il estoit frere de ce vaillant personnage T. Flaminius , mais je creu qu'il falloit, par cét exemple extraordinaire, faire voir à toute la terre l'excez & l'horreur de sa lubricité.

Cét homme voluptueux, estant Consul, & commandant aux Gaules, s'oublia jusqu'au point , que de tuer d'une cognée un des prisonniers condamnez à mort, à cause seulement qu'une femme impudique l'en avoit prié dans la débauche d'un festin. Il est vray que la faveur de son frere Titus pour lors Censeur, & à qui j'avois succédé en cette charge , le sauva , mais nous ne pûmes approuver Flaccus & moy une si abominable lubricité , qui de la honte d'un

particulier faisoit le deshonneur de tout l'Empire.

J'ay souvent oüy dire à des vieillards, qui, estans jeunes, l'avoient appris des plus vieux de leur temps, que C. Fabricius avoit accoutumé de s'estonner, de ce que, pendant son ambassade auprès du Roy Pyrrhus, un nommé Thessalus Cyneas luy avoit dit, qu'il y avoit à Athenes un excellent Philosophe, qui soustenoit, que le souverain bien de la vie consiste dans la volupté, & qu'elle doit estre le but de toutes nos actions; & l'on remarque que M. Curius & T. Coruncanus ayant oüy ces paroles, souhaitoient avec passion qu'on pust persuader aux Samnites, & à Pyrrhus même cette dangereuse doctrine, parce qu'il seroit aisé de les vaincre, s'ils se laissoient surprendre aux charmes de la volupté.

Ce M. Curius, cinq ans avant qu'être créé Consul, voyoit familièrement P. Decius, qui, honoré pour la quatrième fois de la pourpre Consulaire, s'immola genereusement soy-même pour le salut de sa patrie: Fabricius estoit des amis de cet illustre Citoyen, Coruncanus le connoissoit

aussi particulièrement , & ſçavoit bien juger , tant par les circonſtances de ſes propres actions , que par celles de ce Conſul amoureux de ſa patrie, qu'il y a quelque choſe dans le monde de glorieux & d'illuſtre , à quoy noſtre inclination naturelle nous porte , & que les honneſtes gens recherchent au mépris même de la volupté.

Qu'eſt-il donc neceſſaire de parler ſi long-temps au deſavantage de la volupté, pour vous montrer, que non ſeulement ce n'eſt point une honte aux vieilles gens de le pas ſouhaiter , mais que plutoſt ils en ſont dignes de loüanges. Comme ils ſont gloire d'eſtre ſobres, la tempérance exacte qu'ils obſervent en leur boire & en leur manger les garantit de ces faſcheuſes indigeſtions, & Jamais les fumées du vin ne forment durant la nuit de viſions importunes dans leur imagination. Neantmoins , parce qu'il eſt difficile de reſiſter abſolument aux douceurs attrayantes de la volupté, que le divin Platon appelle l'amorce des méchans , à cauſe que les hommes ſ'y laiſſent ſurprendre comme les poiſſons à l'ameçon, il ſemble qu'il ſoit neceſſaire que nous accordions quelque choſe aux

plaisirs des sens : Mais je réponds à cela, que si les vieillards sont obligez de renoncer à ces festins immoderez, ils ne laissent point de trouver leurs petits repas délicieux. Il me souvient qu'estant encore jeune je voiois souvent le vieillard Caius Duillius, fils de Marcus, revenant de souper de chez ses amis, accompagné de flambeaux, & suivi de flutes, dont l'harmonie estoit un de ses plus agreables divertissemens. C'estoit veritablement un honneur, dont jusques-là aucun homme privé ne s'estoit prevalu, mais Duillius tiroit ce privilege du bruit de ses actions heroïques, & du glorieux avantage d'avoir esté le premier qui deffit sur la mer les Africains.

Mais qu'est-il besoin que je cherche dans les exemples estrangers à quoy se sont ordinairement divertis les anciens vieillards. Je reviens aux particularitez de ma vie. Premièrement j'ay toujours eu des compagnons dans mes réjouissances, & de fait, je n'exerçois encore que la charge de Tresorier, quand les societez de jeunes gens furent establies à Rome. Ce fut au même temps que les Romains receurent l'auguste maniere

de faire des sacrifices à la grande mère des Dieux. Je me réjoüissois donc dans de petits festins avec mes compagnons, mais nous mêlions toujourns dans nos actions cette ardeur de jeunesse, qui s'alentissant à mesure que nous avançons dans l'aage, rend nos joies plus modestes & plus tempérées : quoy que dès ce temps-là je considérassé seulement le plaisir de nos petites débauches, par celuy que je goustois dans la compagnie & dans la conversation de mes amis. Et c'est pourquoy nos anciens, qui ont donné les noms aux choses, ont sagement appellé cette compagnie d'amis assis à table & mangeans les uns avec les autres, un convive, comme s'ils eussent voulu dire, qu'ils sont assis ensemble, pour vivre ensemble, & pour entretenir la société. Tout au contraire des Grecs, qui appellent cette même assemblée, une comotation, ou commenducation, & qui par ces termes grossiers semblent loüer seulement en ces compagnies ceux qui boivent ou mangent le mieux; comme s'il n'estoit pas plus raisonnable de tirer l'étimologie d'une chose, de ce qu'elle a de noble & de relevé, que

non pas de ce qu'elle a de bas & de terrestre.

De moy , j'aime à boire & à manger quelquefois avec mes amis , parce que j'aime leur conversation, & je goute ces joies non seulement avec mes égaux, qui me restent à present en fort petit nombre, mais aussi avec ceux de vostre aage, & principalement avec vous ; car j'ay cette obligation à la vieillesse, que diminuant en moy cette avidité que j'avois, estant jeune, de boire & de manger, elle m'a augmenté celle d'entendre discourir agreablement comme vous faites. Ce n'est pas que parmy les vieillards il ne s'en trouve quelques-uns, qui se plaisent encore dans ces festins, car enfin la vieillesse n'est point privée des sentimens naturels ; & je n'ay garde de declarer absolument la guerre à tous les plaisirs des sens, puisque je sçai qu'il y en a que nous pouvons modérément gouter , & qui ne sont point condamnables. Quant à moy , je prens plaisir à voir les charges & les dignitez instituées dans les festins par nos ancestres : J'écoute avec joie les discours du maître de la table, quand il parle le verre à la main, conformément à son insti-

tution : je gousté une certaine volupté, lors que je boy à longs traits, dans de petits verres, ou dans de grands qui sont à demy plains, comme Xenophon nous enseigne dans son simposé. J'aime à boire frais en esté, le feu & le Soleil me réjouissent durant l'hyver. Je continué cette façon de vivre, mêmes lors que je suis parmy les Sabins dans mon village. Je mange tous les jours avec mes voisins, & nous nous entretenons si agreablement à table sur toutes sortes de sujets, que nos conversations sont souvent durer le repas jusques bien avant dans la nuit.

Les vieilles gens, me direz-vous, ne goutent pas les plaisirs du corps jusques au point d'en estre chatoüillez, je le croy, mais il est vray aussi qu'ils ne les desirent pas avec ardeur, & afin d'en estre chatoüillez : Car ils n'ont garde de souhaiter ce qui de soy est importun, fâcheux, & des-honneste. Aussi Sophocles répondit à mon gré fort à propos & sagement sur ce sujet, lors qu'un vieillard luy ayant demandé s'il estoit encore amoureux. Plaise aux Dieux, luy dit-il, de me donner de meilleurs & de plus salutaires desirs, car
je

je me suis éloigné de ceux-là , comme je m'éloignerois d'un maître barbare & furieux, qui l'épée à la main se voudroit jeter dessus moy. Ce n'est pas qu'il ne soit peut-estre quelquefois ennuyeux & honteux même à la jeunesse, d'estre privée de ces choses , lors qu'elle souhaite avec passion d'en jouir, mais je trouve qu'il est bien plus agreable d'en estre privé après s'en estre rassasié que d'en avoir encore la jouissance. Neantmoins parce que ce n'est pas en estre privé , que de ne les pas desirer, je conclu qu'il y a plus de plaisir à ne les pas souhaiter , qu'il n'y en a à en jouir. Or s'il arrive que les jeunes gens s'arrêtent à ces douceurs , avec plus de soin & de passion que les vieillards , je crois comme nous avons déjà dit, que la possession des choses de peu d'importance premierement les amuse , & qu'enfin ils s'abandonnent à ces divertissemens , dont la vieillesse n'est pas encore tout à fait privée, bien qu'elle n'en jouisse pas abondamment; car comme ceux qui sont les plus proches du theatre de Rome , ont les places les plus avantageuses pour voir le farceur Turpio Ambivius , dont toutesfois les bouffonneries sont de telle

nature, qu'elles ne laissent pas de donner beaucoup de plaisir aux spectateurs les plus éloignez: Ainsi les jeunes gens qui regardent de près la volupté, y trouvent, peut-estre, plus de satisfaction que les vieillards, mais ces mêmes vieillards, qui la considerent de loin, & aussi long-temps qu'il est necessaire de la considerer, ne laissent pas d'y prendre leur plaisir.

Que si vous me demandez en quoy consiste ce plaisir des vieilles gens, & s'il est veritablement considerable; Je vous répondray Scipion & Lælius, qu'il consiste à se voir guéri des fausses & dangereuses opinions du monde, à n'estre plus esclaves de l'ambition, de la vanité, de l'amour, & de la haine, & à secoüer enfin le joug rigoureux des passions illegitimes, comme par le privilege de ceux que l'aage dispense d'aller à la guerre. Je vous répondray qu'il consiste à n'avoir plus d'inquietude, à vivre bien dans soy-mesme, & avec soy-mesme, comme détaché de son corps, & de toutes les choses qui peuvent troubler la tranquillité de l'esprit. Or y a-t'il rien au monde de plus delicieux qu'une vieillese oisive, pour-

veu que toujours quelque étude serve de nourriture & de divertissement à l'esprit. Combien de fois avons-nous vu le vieillard C. Gallus ami de vostre pere, Scipion , si agreablement attaché aux dimensions du Ciel & de la terre, qu'il sembloit qu'il deust rendre l'ame dans ses profondes speculations ? combien de fois le jour l'a-t'il surpris sur un ouvrage , qu'il avoit commencé dès le soir ? combien de fois s'est-il mis à l'étude au point du jour, sans se souvenir, que durant ce travail le Soleil avoit achevé sa carriere, si la nature ne l'en eût averti, en déroband la lumiere à ses yeux. N'avoit-il pas des joies extraordinaires quand il nous annonçoit les éclipses du Soleil & de la Lune , long-temps avant qu'elles deussent arriver ? comment se plaisoit-il en des études , même de legere importance , parce qu'elles étoient subtiles ? A quel point Nevius étoit-il satisfait en écrivant la guerre des Romains contre Cartage : Comment Plaute passoit-il agreablement le temps en travaillant à ses deux comedies, l'une intitulée Truculentus , & l'autre Pseudolus. Le vieillard Livius que j'ay vu, & qui sortit de la vie, quand j'en-

tray dans mon adolescence , Tuditanus & Cethegus estant Consuls , ne prit-il pas plaisir l'espace de sept ans, avant que je fusse né de lire publiquement une comedie qu'il avoit composée? Que dirai-je du plaisir que prenoit P. Luinius Crassus à s'exercer dans la Jurisprudence? Que dirai-je des occupations de P. Scipion , qui ces jours passez fut honoré de la dignité de grand Pontife ? Tous ceux que je viens de nommer, n'ont pas laissé, pour estre vieux , de se divertir avec joie dans toutes ces sortes d'études. S'il faut parler de M. Cethegus, qui au sentiment d'Ennius , estoit le plus persuasif de tous les hommes de son temps, avec quel soin & quelle allegresse, tout vieux qu'il estoit , s'attachoit-il continuellement à la pratique de l'éloquence ? y a-t'il parmy les festins , y a-t'il parmy les jeux , y a-t'il parmy les femmes débauchées des plaisirs comparables à l'allegresse interieure de ces venerables vieillards ? Ce sont-là certes les plus beaux fruits de l'étude , & les plus parfaits contentemens de la vie, qui dans les ames bien nées croissent insensiblement avec l'aage. C'est ce que Solon nous a fait entendre de bonne grace.

par ces paroles, que j'ai déjà remarquées qu'il prenoit plaisir à devenir vieux, parce que de jour en jour il apprenoit quelque chose de nouveau; il n'y a point aussi de ravissement au monde qui puisse égaler cette satisfaction de l'esprit.

Considérons maintenant les plaisirs que prennent les laboureurs à cultiver la terre; car c'est une occupation qui me plaist infiniment, & je la trouve à ce point délicieuse, tant parce que la vieillesse ne nous empêche point d'en goûter le contentement, qu'à cause qu'elle me semble avoir beaucoup de rapport avec la façon de vivre des Philosophes, Premièrement n'est-il pas véritable, que ce n'est pas sans avoir bien raisonné, qu'on donne tant de façons à la terre, qui ne refuse jamais le joug qu'on luy impose, & qui rend toujours avec usure, tantost plus grande, tantost moindre ce qu'une fois elle a reçu. Ce n'est pas que les fruits admirables qu'on en recueille soient le sujet de toutes mes réjouissances, je considère encore avec une certaine allegresse la nature & la propriété de cette terre, qui ayant reçu dans son sein déjà amoli & labouré, le grain qu'on y a répandu, l'enferme

premierement dans elle-mesme, ce que nous appellons communément herfer, le couve, pour ainsi parler, & l'échaufe; & puis venant à l'humecter de ses tiedes vapeurs, s'enfle, & en fait sortir un germe, qui verdissant & s'élevant sur des filets de racines aussi déliez que des cheveux, croist peu à peu, & enfin devenu grand, s'appuie sur un tuyau plein de nœuds, & s'enferme en haut dans des fourreaux, d'où il fait sortir son fruit arrangé proprement en épi par petites mailles, entourées & comme armées de petits traits, pour empêcher les oiseaux de le bequeter.

Il ne seroit point nécessaire que je vous dise, comme on plante la vigne, comme elle bourgeonne, comme elle croist; mais je ne me puis lasser de vous conter mes joies, afin que vous reconnoissiez combien j'aurois tort de trouver ma vieillesse ennuyeuse. Et veritablement quand nous ne considererions point avec étonnement les proprietéz admirables de tant de choses engendrées de la terre, qui d'un petit pepin de figue, qui d'un petit pepin de raisin, qui des plus petites graines des fruits, qui des moindres filets des racines,

produit enfin des troncs & des brâches d'une grosseur prodigieuse; N'est-il pas vrai que nous ne sçaurions voir sans admiration, & sans plaisir, ces larmes qui distillent de la vigne, ce bois qu'elle jette, ce sarment qu'on en coupe, & des provins qui la renouvellent?

Voiez comme la vigne, qui est foible de soy, & qui naturellement rampe à terre, si elle n'est souûtenüe, se sert de ses tendrons, ainsi que de mains pour embrasser tout cequ'elle rencontre, afin de s'élever? voiez, je vous prie, jusques où elle s'étendrait en serpentant & s'alongeant de toutes parts, & comme enfin elle feroit une forest de bois & de fucilles, si l'art du vigneron n'emploioit le fer pour en retrancher les superfluites: de sorte qu'au commencement du Printemps on voit paroistre le bourgeon sur les neuds du sarment qui reste, & de ce bourgeon sort la grappe, qui recevant peu à peu sa nourriture & son accroissement de l'humidité de la terre & de la chaleur du Soleil; est premierement aspre au goust, puis s'adoucit en meurissant, à labry, & sous la fraischeur d'une infinité de fueilles qui la defendent contre les injures de l'air &

contre les ardeurs du Soleil trop violentes. Peut-on rien voir de plus beau, ny de plus agreable que ce fruit? Certes non seulement je le regarde avec joie, à cause des commoditez qui m'en reviennent, comme j'ay déjà dit, mais je prens encore plaisir à considerer ses proprietes, & à cultiver le plan qui me le donne. Je considere avec allegresse cét arrangement d'eschalas d'une égale hauteur fichez par ordre dans la terre, comme on y lie la vigne, comme on la provigne comme on la taille en sa saison & comme ce sarment coupé sert à la replanter.

Que dirai-je de la maniere d'arrouser la terre, d'y faire des mares, des fosses, des rigoles? que dirai-je de toutes les façons qu'on luy donne pour la rendre plus fertile & plus abondante? que dirai-je enfin du profit qui se trouve à l'amander? J'en ay déjà amplement discouru dans le livre que j'ay fait de l'agriculture, bien que le docte Hesiode, qui a écrit de cette mesme agriculture, n'en ait aucunement parlé. Et cependant Homere, qui, selon mon opinion, vivoit plusieurs siecles avant luy, introduit le Roi Laërtes, prenant plaisir à voir son fils labourer & fumer la terre.

Non seulement ces riches moissons, non seulement ces belles & vastes prairies, non seulement les vignes & les arbres qu'elles embrassent si étroitement, rendent la campagne agreable ; elle est encore delicieuse par l'abondance des paturages qui servent à nourrir le bestial, par le plaisir & le profit que donnent les mouches à miel, par ces plants d'arbres fruitiers, par ces espaliers admirables, & enfin par l'aimable varieté de fleurs, qui embelissent les jardins. Elle est encore delicieuse, par les divertissemens qui se prennent à planter des arbres, & à les enter, en quoy consiste l'occupation des champs la plus ingenieuse.

Je pourrois m'étendre davantage sur les divertissemens que la campagne produit, mais je sens bien que j'en ay déjà discouru trop longuement. Je crois neantmoins que vous me pardonnez, car j'ay une affection tres-particuliere pour tout ce qui regarde l'agriculture ; & afin que vous ne pensiez pas, que je croie la vieillesse exempte de toutes fortes d'imperfections, je vous dis que c'est un vice naturel aux vieillards que d'estre grands parleurs. C'est dans ces

occupations champestres que M. Curius passa les restes de sa vie après avoir triomphé des Samnites, des Sabins, & de Pyrrhus. Et certes quand je jette les yeux sur la maison des champs de cet illustre Capitaine, car elle n'est pas fort éloignée de la mienne, je ne puis assez admirer la temperance d'un si grand personnage, ny sa façon de vivre accommodée à chaque temps. J'admire Curius, qui, assis auprès de son feu, refuse de grandes sommes d'or que luy presentent les Samnites : J'admire Curius, qui leur répond, qu'il luy semble, que ce n'est point une chose glorieuse de posséder de l'or, mais bien de commander à ceux qui possèdent de l'or. Pensez-vous qu'un esprit si grand & si généreux pust trouver sa vieillesse ennuyeuse ?

Mais je reviens aux laboureurs, pour ne me point éloigner de moy-mesme. Il y avoit alors des Sénateurs à la campagne, je veux dire, des vieillards, puis que L. Quintus Cincinnatus, menant la charuë dans ses terres, fut averti qu'il avoit esté créé Dictateur à Rome; & vous sçavez, que par le commandement de ce Dictateur, C. Servilius Hala

maître de la Cavalerie tua Sp. Melius, qui se vouloit élever sur le trosne des Rois. On faisoit venir du village M. Curius, & les autres vieillards pour leur donner place au Senat, & ceux que Rome deputoit pour les aller querir, s'appelloient de-là voyageurs. Estimez-vous donc miserable la vieilleŒ de ceux qui se sont ainsi divertis dans les occupations champestres. Pour moy, je ne pense pas qu'il y ait une façon de vivre plus heureuse que celle-là, non seulement à cause que l'agriculture est utile à tout le genre humain, mais encore parce que l'homme en son particulier, comme j'ay dit, prend plaisir à s'y exercer, & que ses divertissemens mêmes luy fournissent une abondance de toutes choses nécessaires, tant pour ce qui regarde la conservation de sa vie, que pour ce qui concerne le culte des Dieux. C'est pourquoy l'on ne doit pas si absolument condamner la vieilleŒ, puis que parmi les vieilles gens il y en a quelques-uns qui jouissent de divertissemens si agreables.

N'est-il pas vray qu'un laboureur assidu à cultiver ses terres, a ses caves toujours pleines de vin excellent; qu'il

a en tout temps sa provision de bonne huile , & ses greniers remplis de toutes sortes de grains ? N'est-il pas vray que sa maison est toujours riche, que sa basse cour n'est jamais degarnie de porcs, de troupeaux de moutons, de chevaux & de volailles ? N'est-il pas vray que jamais le lait, le miel, & le fromage ne luy manquent ? les laboureurs appellent maintenant les commoditez qu'ils attirent de leurs jardins , une autre provision , à quoy le profit, qui revient du divertissement de la chasse , sert encore d'un delicieux assaisonnement. Que diray-je du contentement que donne l'aspect de ce riche émail des prairies , de ces belles allées d'oliviers plantez à la ligne , & de plusieurs autres arbres de differentes especes ? Je finis après vous avoir dit , qu'il n'y a rien au monde de plus excellent qu'une terre bien cultivée , soit que vous consideriez les necessitez de la vie, soit que vous regardiez ses divertissemens ; & que bien loin d'estre privez de ces douceurs par la vieillesse, elle nous invite plutôt, & nous excite à les goûter, car où est-ce que le feu & le Soleil peuvent plus commodement rechauffer les vieillards qu'à la

campagne? où est-ce que l'ambre & les eaux les peuvent rafraichir plus agreablement? Que les jeunes gens donc mettent toutes leurs joyes dans la possession de leurs armes & de leurs chevaux, qu'ils aiment sur toutes choses leurs lances & leurs javelots, qu'ils se plaisent particulièrement à nager & à courir, pourveu que de tous les jeux ils nous laissent à nous autres vieillards celui des dez & des échecs, qu'ils fassent toutesfois ce qu'il leur plaira, car la vieillesse pour estre heureuse, n'a pas besoin de ces divertissemens.

- Il y a plusieurs choses extremement utiles sur ce sujet dans les livres de Xenophon, que vous devez lire attentivement, comme déjà vous avez commencé. Quelles loüanges ne donne-t'il pas à l'agriculture, au livre qu'il a fait de l'œconomie: & afin que vous compreniez les sentimens de ce Philosophe, il ne croit pas qu'il y ait au monde un exercice plus royal que celui de cultiver la terre. Socrates s'entretient dans ce livre avec Critobulus, & parlant de Cyrus Roy des Perses, homme d'un grand esprit, & dont toutes les qualitez estoient roiales raconte qu'un personnage illustre

de Lacedemone nommé Lifandre , l'étant venu saluer à Sardes , & luy aiant offert de riches presens de la part des Lacedemoniens , Cyrus le receut fort civilement, & pour le divertir, lui montra les belles & longues routes de son parc: Que Lifandre ravi de voir des arbres si hauts , si droits, & plantez avec un si bel ordre, en échiquier ; Qu'admirant cette terre de toutes parts avec soin labourée, nettoyée, & émaillée de fleurs, dont l'odeur delicieuse parfumoit l'air d'alentour , il ne se put empêcher de dire, qu'il ne pouvoit assez admirer, non seulement le soin & la peine , mais encore l'esprit & l'industrie de celuy, qui avoit compassé & ordonné si agreablement toutes ces choses. A quoy Cyrus répondit, c'est moi qui les ay ainsi compassées & ordonnées, jusques-là même, que la pluspart des arbres que vous voiez ont esté plantez de ma main. Qu'alors Lifandre considerant avec attention la pourpre roiale de Cyrus , la majesté de son visage , la propreté & la richesse de ses habits à la Persienne , couverts d'or & de pierreries; Certes, Cyrus, luy dit-il , on a raison de croire que vous estes heureux , puisque

la fortune s'est jointe à vostre vertu.

C'est donc de cette felicité qu'il est permis aux vieillards de jouir ; l'aage n'empêche point que jusques au dernier soupir de nostre vieillesse, nous ne nous divertissions à mille choses, & principalement à ce qui concerne l'agriculture. Nous sçavons que M. Valerius Corvinus employa les derniers momens de sa vie à cultiver la terre, lui qui vécut cent ans, dont quarante-sept s'écoulerent entre son premier & son sixième Consulat. Ainsi l'on peut dire qu'il marcha dans la carrière de l'honneur jusques à l'aage, que nos anciens ont marqué pour le commencement de la vieillesse ; mais qu'il fut plus heureux durant la sienne, que durant sa jeunesse, puisqu'estant vieux il eut moins de peine & plus d'autorité.

Certes l'autorité est le plus haut degré où puissent aspirer les vieilles gens. Combien fut-elle considerable en L. Cæcilius Metellus, combien en Attilius Calatinus, qui seul par le consentement de plusieurs nations eut l'honneur d'estre qualifié par excellence le premier du peuple : éloge qu'on voit encore gravé sur son sepulchre. Il falloit

bien que ce sage vieillard eust des qualitez extraordinaires, puisque la reputation de tous les Romains se soumet à la sienne, & consent qu'on luy donne de si hautes loüanges. Quel homme estoit P. Crassus, nagueres souverain Pontife? Quel homme estoit M. Lepidus, honoré apres luy de la même dignité Pontificale? Que diray-je de Paul, ou de Scipion l'Africain? que diray-je du grand Scipion, dont j'ay déjà parlé? non seulement on defferoit beaucoup à leurs avis, mais ce qu'ils sembloient même approuver par le moindre geste estoit approuvé de tout le monde; tant leur autorité estoit respectée. Certes cette autorité reluit avec tant d'éclat dans une vieillesse vertueuse, qu'on en fait plus de cas que de toutes les voluptez des jeunes gens.

Mais souvenez-vous, je vous supplie, que dans tous mes discours je louë seulement les vieillards, qui dès leur jeunesse ont basti les fondemens de leur vertu. De là vient ce que j'ay dit autrefois avec l'aprobation de tout le monde, que la vieillesse est malheureuse, qui veut élever sa reputation sur de simples paroles, & qui n'a point fait de bonnes actions

actions qui lui puissent servir de fondement. Ce ne sont point les cheveux blancs, ce ne sont point les rides, qui donnent du credit aux vieillards; cette autorité qui les rend venerables, est un fruit qui commence à croistre dès les premieres années de leur vie, qui meurit enfin & se recueille dans leur vieillesse.

Ces honneurs que nous rendons aux vieilles gens, comme de les saluer, d'aimer leur conversation, de leur ceder la premiere place, d'aller au devant d'eux, & de les reconduire, de nous tenir debout & découverts devant eux & enfin de leur demander conseil dans nos plus grandes affaires, pour estre en aparence legers & communs, ne laissent pas d'être les plus considerables; & nonseulement ils s'observent religieusement parmy nous, mais encore dans les Republiques les mieux policées. On raporte à ce propos de Lisandre Lacedemonien, dont j'ay tantost parlé, qu'il avoit accoutumé de dire, que la ville de Lacedemone étoit le sejour du monde le plus honorable pour les vieilles gens, parce que c'estoit le lieu où la vieillesse estoit le plus honorée: & de fait, l'histoire nous apprend qu'un vieillard Athenien s'étant pre-

senté sur le theatre, aux jeux qu'on celebroit dans la ville d'Athenes, pas un de ses compatriotes ne luy offrit de place, mais que s'estant aproché des Ambassadeurs Lacedemoniens, qui avoient seance en un certain lieu du theatre, ils se leverent tous, pour rendre honneur au vieillard, & le firent asseoir aupres d'eux : Que le peuple, à qui cette action sembla ridicule, s'estant mis à battre des mains, un des Ambassadeurs dit hautement, que les Atheniens sçavoient bien ce qui estoit raisonnable, mais qu'ils se soucioient peu de l'observer. Il se fait plusieurs choses remarquables dans nôtre compagnie, & conformes aux actions des Lacedemoniens : mais celle-cy, dont nous parlons, s'y observe particulièrement : Car chacun de nous y opine, selon le rang que son aage luy donne : Les vieillards sont placez au dessus de ceux qui possèdent les premieres Magistratures, & les augures qui sont plus aagez, au dessus mesme de ceux qui ont quelque commandement.

Y a-t'il donc des voluptez corporelles, qu'on puisse comparer aux avantages, que nous tirons de cette autorité.

Certes ceux qui l'ont possédée avec honneur, ont, selon mon opinion, heureusement achevé le cours de leur vie, & ne ressembleront pas à ces mauvais Comédiens, qui manquent au dernier Acte de leur Comédie, & ne la sçauroient achever. Je sçay bien qu'il y a des vieillards inquiets, chagrins, sujets à se mettre en colere, & enfin de facheuse humeur ; Et si nous passons plus avant, je diray même qu'il s'en trouve d'avares : mais toutes ces imperfections sont des vices des mœurs & non pas de la vieillesse. Si toutesfois ce chagrin, & ces autres défauts, dont je viens de parler, ne sont absolument justes, ils ont au moins quelque apparence de raison, qui les rend excusables : Car les vieillards pensent qu'on les méprise, & qu'on se moque d'eux. Ajoutons à cela, que la moindre injure blesse un esprit, qui loge dans un corps infirme.

Cependant il n'y a pas une de ces imperfections, que l'étude & les bonnes mœurs ne puissent corriger, il n'y a pas une de ces amertumes qu'elles ne puissent adoucir. Et cela se remarque, non seulement dans le cours de la vie, mais dans la représentation même du cours de

la vie, en ces deux freres, que Terence introduit dans sa Comedie des Adelphes : combien l'un montre-t'il de rudesse & de mauvaise humeur en toutes ses actions, combien les civilitez de l'autre sont-elles agreables. Ainsi se gouverne le monde, car comme tous les vins ne s'aigrissent pas pour estre vieux, le grand nombre d'années ne rend pas tous les hommes chagrins. J'approuve fort la severité dans la vieillesse, mais je veux que, comme les autres choses, elle soit modérée & sans aigreur. Quant à l'avarice des vieillards, je ne comprend pas sur quelles raisons elle est fondée : Car je ne trouve rien de plus impertinent dans le monde, que de renouveler les ardeurs d'amasser des richesses, d'autant plus qu'il reste moins à vivre, & par consequent qu'on en a moins affaire.

Enfin l'on attribué à la vieillesse un quatrième défaut, qui semble la devoir épouvanter, ce sont les aproches de la mort, dont veritablement elle ne peut estre éloignée. O miserable vieillard, qui dans la suite de tant d'années n'a pû reconnoître combien la mort est digne de mépris. Elle est absolument indifferente, si nostre ame est par elle absolu-

ment esteinte, mais elle est desirable, si elle conduit nostre ame en quelque lieu, où elle soit éternellement bien-heureuse, car je ne pense pas qu'il y ait de milieu entre ces deux choses. Que craindray-je donc, s'il n'y a point de misere pour moy, apres la mort, ou s'il y a une felicité perpetuelle? Quel homme assez depourveu de jugement, fust-il même en la fleur de son aage, se peut vanter d'être asseuré de vivre depuis le matin jusqu'au soir? Certes cét aage est bien plus souvent que le nostre en danger de tomber dans les embusches de la mort. Les jeunes gens sont plus sujets à estre malades que nous, leurs maladies sont plus violentes, leur guerison couste plus de soins & plus de larmes que la nostre. De là vient que peu de personnes arrivent jusqu'à la vieillesse. Or si la jeunesse imitoit la façon de vivre des vieillards, elle vivroit bien plus heureusement & plus sagement; Car l'esprit, le jugement, & la conduite se remarquent particulièrement dans la vieillesse, & il est vrai que jamais nous n'eussions veu de si florissantes Republicues, si elles n'eussent esté establies & gouvernées par des vieillards.

Mais je reviens aux considerations de cette mort prochaine, qui n'est pas seulement un vice de la vieillesse, puisque vous voiez même que la jeunesse y est sujette. J'ai experimenté moi-même que la mort frappe indifferemment toutes fortes d'âges, tant en la perte de mon fils, qu'en celle de vos freres, Scipion, que leurs merites extraordinaires destinoient aux premieres charges de la Republique. Mais un jeune homme, me direz vous, espere de vivre longuement, & un vieillard ne peut raisonnablement se flater de cette esperance. J'avoüe qu'un jeune homme l'espere, mais il l'espere follement : Car qu'y a-t'il de plus extravagant au monde que de prendre l'incertain pour le certain, & le faux pour le vray. Il est vray qu'un vieillard ne sçait plus qu'esperer, mais en cela même sa condition est meilleure que celle du jeune homme, car il possède les choses qu'il avoit esperées. Le jeune veut vivre longuement, le vieux a déjà longuement vécu. Et toute fois, bons Dieux, quelle longue durée peut-on trouver dans la vie de l'homme, quand même nous considererions celle d'Argantonius, Roy des Tartessiens qui selon que

l'apprend l'histoire regna quatre vingts ans vers les extremitez d'Espagne, & en vécut six vingts.

Tout ce qui finit ne me peut sembler long, car enfin ce terme estant arrivé, tout ce qui s'est passé de temps s'est évannoui, & s'il reste quelque chose à l'homme, c'est seulement le fruit de ses bonnes actions. Les heures, les jours, les mois, & les années passent insensiblement & nous échapent, pour ne jamais revenir, & nous ne sçavons pas ce qui les suivra. Ainsi chacun se doit contenter du temps qui luy est ordonné pour vivre. Le Poëte n'est point obligé d'achever sa Comedie, pour plaire au comédien, c'est assez qu'il ait réussi aux actes qu'il en a faits, & jusqu'où le sujet a conduit ses pensées. Le sage n'est point obligé de vivre jusqu'à ce que les années l'acablent, peu de jours sont assez longs pour bien vivre, & avec honneur. Si les vostres sont ainsi limitez, vous devés en cela regler vos ressentimens, à l'exemple des laboureurs, qui ne regrettent point la perte des douceurs du Printems, quand ils joiüssent des beaux jours de l'Esté, ou des richesses de l'Automne. L'adolescence est particulièrement re-

présentée par le Printemps , parce que durant cette saison, les fleurs nous montrent les fruits que nous pouvons espérer. Les autres aages de la vie ont du rapport avec les saisons de l'année , durant lesquelles on moissonne & on cueille les fruits. Ceux de la vieillesse, comme je vous ay déjà souvent dit , consistent au souvenir des biens qu'on a acquis , & en l'abondance de ceux qu'on possède. J'appelle biens toutes les choses qui se font selon les loix de la nature. Or quia-t'il de plus naturel aux vieillards que de mourir , puisque cette même mort arrive aux jeunes gens malgré même la nature. C'est pourquoy il me semble que les jeunes cessent de vivre , de la même façon que la flamme cesse d'éclairer quand on a jetté beaucoup d'eau dessus, & que la chaleur naturelle, qui fait la vie , s'éteint d'elle même dans les vieillards , ainsi que le feu s'éteint de luy-même , quand il a consumé le bois qu'on luy avoit donné : de sorte que si les uns, en mourant ressemblent aux pommes qu'on abat de l'arbre, lors qu'elles sont encore vertes, les autres ressemblent à ces mêmes pommes, qui tombent d'elle-mêmes, quand elles sont meures.

meures. La violence oste la vie aux jeunes , la maturité de l'aage l'oste aux vieux.

Certes cette maturité me semble si délicieuse, que mes joyes s'augmentent dans mon ame , à mesure que j'aproche de l'heure de ma mort, comme si apres une longue & perilleuse navigation , je commençois à voir la terre. Chaque aage a des limites que luy donne la nature , mais elle n'en a point donné à la vieillesse. Ainsi le vieillard vit avec honneur, & selon les maximes de la raison, pourveu qu'il fasse son devoir dans l'exercice de sa charge, qu'il maintienne son autorité , & qu'il méprise la mort. De là vient que la vieillesse est quelquefois plus vigoureuse & plus resoluë que la jeunesse. Et c'est ce que Solon répondit si à propos à Pisistratus, car ce tiran luy aiant demandé , de quelles forces, enfin, ou de quelles esperances il estoit apuyé, pour s'oposer avec tant d'audace à ses roiales intentions. Je n'ay, luy dit-il , d'autre apuy que ma vieillesse. La meilleure & la plus heureuse fin de la vie arrive à l'homme, quand ses sens & son jugement n'estans point encore alterez, la nature elle même rompt l'ou-

vrage qu'elle avoit si merveilleusement formé. Car comme le même artisan qui a basti une maison, ou construit un navire, les peut facilement deffaire, ou demolir; ainsi la même nature, qui avoit si estroitement uni les parties de l'homme, les peut dissoudre. Mais ces parties se desunissent avec douleur, quand leur union est toute nouvelle, & se détachent facilement, lors que cette union est vieille. D'où vient qu'il ne faut pas que les vieillards souhaitent avec trop d'avidité la possession de ce reste de vie, ny qu'ils s'en privent, si quelque raison importante ne les y oblige. Pythagore defend de sortir de la vie sans le commandement expres de celuy qui commande, c'est à dire de Dieu: Et nous lisons dans l'éloge du sage Solon, qu'il voulut que sa mort fust accompagnée des larmes de ses amis. Il voulut, je m'assure, que les siens s'affligeassent de sa perte & la pleurassent. Mais je ne sçay si les souhaits d'Ennius ont esté plus raisonnables, quand il dit.

Que personne à ma mort ne répande de larmes.

Ennius ne croit pas qu'on doive pleurer une mort, qui sert de passage à

l'immortalité. Or si nous avons en mourant quelque douleur, ou quelque apprehension de cette mort, elles ne peuvent estre de longue durée principalement aux vieillards. Cependant nous devons souhaiter apres la mort quelque sentiment, ou nous devons croire qu'il n'y en a point. C'est sur quoy nous devrions faire reflexion dès nostre basage, afin de mépriser la mort, puisque, sans cette meditation, il n'y a personne au monde qui puisse posséder aucune tranquillité d'esprit. Certes il faut mourir, & le temps de cette mort est si certain, que nous ne sçavons pas si c'est aujourd'hui même qu'elle doit arriver. Le moien donc que l'homme vive sans inquietude, s'il craint à tous les momens du jour que cette mort ne le surprenne.

Il n'est pas necessaire que j'employe beaucoup de discours pour prouver cette verité, puisque je me souviens de L. Brutus, qui fut tué en delivrant sa patrie de l'opression de ses ennemis; puisque je me souviens des deux Decies, qu'un même desir d'obliger leur patrie precipita volontairement dans le tombeau; puisque je me souviens de M. Regulus, qui s'en alla genereuse-

ment au suplice, pour ne point violer la foy qu'il avoit donnée à son ennemy, puisque je me souviens des deux Scipions, qui exposerent si courageusement leur vie, pour s'opposer au passage des Africains ennemis de Rome, puisque je me souviens de L. Paulus, vostre ayeul, Scipion, qui pour reparer honorablement la faute insigne que fit son Collegue en la journée de Cannes, ne craignit point de se jeter soy-même dans les embuches de la mort; Puisqu'enfin je me souviens de M. Marcellus, dont les plus grands ennemis mêmes n'ont pas voulu, qu'il fust privé de l'honneur de la sepulture. Mais j'ay déjà remarqué dans mon livre de genealogies, que les legions Romaines, la teste levée, & avec une gaieté genereuse, sont souvent allées en des lieux, d'où elles croioient bien ne revenir jamais.

Seroit-il donc raisonnable que les vieillards craignissent, ce que méprisent les jeunes gens, non seulement ceux qui n'ont qu'une legere teinture des sciences, mais les plus rustiques mêmes. Certes je crois qu'on se rassasie de la vie, en se rassasiant de toutes les choses necessaires à la vie. L'enfan-

ce a de certains divertissemens qui luy plaisent, pourquoy cessent-ils de nous estre agreables quand nous sommes parvenus jusqu'à la jeunesse? Pourquoy dans l'aage viril méprisons-nous des plaisirs, qui nous sembloient si delicieux dans le commencement de cette jeunesse? Et si même cét aage viril a des joies, qui ne nous touchent aucunement dans la vieillesse, ne pouvons-nous pas dire par un semblable raisonnement, que le vieillard a des contentemens & des douceurs, qui enfin s'évanouissent. Comme donc les plaisirs des autres aages finissent, ainsi finissent ceux de la vieillesse, & c'est alors que le degoust que nous avons de la vie nous fait connoître que la mort est proche de nous, & que son temps est venu.

A n'en point mentir, je ne sçay pas pourquoy je n'ose vous dire les sentimens que j'ay de la mort, veu que je suis d'autant plus capable qu'un autre de la connoître, que je suis plus pres d'elle que beaucoup d'autres. Je m'imagina déjà, Scipion, & Lælius, voir vos peres, ces hommes illustres, & mes plus chers amis, jouïssans d'une vie, qui seule doit estre appellée vie: Car tan-

dis que nos ames sont renfermées dans ces prisons corporelles , il est vray que les loix de la nature nous obligent à des fonctions fascheuses, & bien penibles ; Or est-il que nostre ame est toute celeste, qu'elle est sortie de cette maison des Dieux , & comme tombée sur la terre, qui est une demeure entierement repugnante à sa divinité & à son immortalité.

Mais je crois que les Dieux immortels ont répandu les ames dans les corps , afin qu'entr'elles il s'en trouvast quelques-unes, qui protegeassent la terre, & qui considerant d'icy bas cét ordre admirable & ce mouvement réglé des Cieux , prissent plaisir de les imiter par une façon de vivre réglée & vertueuse. Voila les sentimens que j'ay de la mort, qu'ont imprimez dans mon esprit & la raison, & nos conferances ordinaires, & l'autorité puissante des plus sçavans Philosophes. J'écoutois lire la doctrine de Pythagore , & celle de ses Sectateurs , qui jadis furent apellez les Philosophes d'Italie; & j'aprenois qu'ils ont tousiours creu que nos ames ont été tirées de l'entendement de Dieu. Je lisois ces raisonnemens admirables sur

l'immortalité de l'ame, que nous laissa Socrates en mourant, luy que l'Oracle même d'Apollon a jugé le plus sage des hommes.

Qu'est-il besoin de vous en dire davantage? Ainsi j'ay cru, ainsi je croy, que l'ame est immortelle, ne pouvant pas m'imaginer qu'un esprit mortel soit capable d'une si grande agilité, d'une memoire des choses passées si presente, d'une providence pour l'avenir si judicieuse, de tant d'arts, de tant de sciences, de tant d'inventions. Ainsi je crois que l'ame est immortelle, parce qu'elle agit continuellement, sans toutefois qu'elle ait aucun principe de mouvement, puisqu'elle se meut de soy-même; parce que ce mouvement ne doit jamais finir, n'y ayant pas apparence qu'elle se veuille elle même abandonner. Ainsi je croy que l'ame est immortelle, parce que sa substance est toute simple, parce qu'elle n'admet en elle aucun mélange, ny aucune chose contraire ou dissemblable à sa nature; ce qui la rend indivisible, & par consequent independante de la mort. Ouy veritablement il est aisé de voir qu'elle n'y est point sujette, quand on

vient à confiderer que les hommes ſça-
vent tant de choſes meſmes avant que
d'eſtre nez. Ce que je puis facilement
juſtifier par l'exemple des enfans , de
qui l'eſprit devore , pour ainſi parler, ſi
promptement les arts qu'on leur enſei-
gne , quoy que tres-difficiles , qu'ils
ſemblent les avoir appris autresfois , &
s'en reſſouvenir , plutot que les ap-
prendre. Ce ſont-là preſque les penſées
de Platon , mais le grand Cyrus ,
en mourant parle de la forte chez Xe-
nophon. Ne penſez pas , dit-il , mes
chers enfans , quand je ſeray ſeparé de
vous, que je ſois abſolument reduit au
neant, ou que je n'aie aucune exiſtance.
Comme lors que je converſois parmy
vous , il vous eſtoit impoſſible de voir
mon ame , mais que mes actions ſeule-
ment vous faiſoient juger qu'elle eſtoit
enfermée dans ce corps : ainſi devez-
vous croire , quand meſme vous ne me
verrez plus, qu'elle reſide encore quel-
que part dans l'eſtre des choſes. Certes
les actions illuſtres des grands hommes
ne recevroient point de ſi hautes loüan-
ges après leur mort , ſi leurs ames glo-
rieuſes qui ne meurent point avec eux,
ne nous obligeoient d'en conſerver la

mémoire. De moy, je n'ay jamais pû croire que les ames vivent tant qu'elles sont enfermées dans les corps mortels, & qu'elles meurent dès qu'elles en sont forties. Je n'ay jamais pû croire, que l'ame devint insensée, pour avoir logé dans un corps insensé, mais je me suis toujours persuadé que s'estant une fois détachée de ces liens terrestres, elle étoit pure, elle estoit nette, elle estoit sage, & telle enfin qu'elle avoit commencé d'estre avant qu'elle informast ce corps. Il est aisé de voir ce que devient chacune de ces choses, lors que la mort en a rompu la naturelle union:Elles s'en retournent toutes au lieu de leur origine, mais l'ame seule ne se voit point, soit qu'elle anime encore cette masse corporelle, soit qu'elle s'en retire. Vous reconnoissez maintenant qu'il n'y a rien au monde qui ressemble mieux à la mort que le sommeil : Mais ceux qui dorment ne font-ils pas remarquer que leurs ames sont divines puisqu'elles voient si loin dans l'avenir pendant le peu de liberté que l'assoupissement du corps leur laisse prendre dans leur prison. C'est de-là que vous pouvez conclure à quel point elles seront clair-

voyantes & lumineuses, quand elles auront tout-à-fait secoué le joug de cette honteuse & pesante servitude. Et partant si ces choses sont veritables, vous devez, mes chers enfans, m'honorer comme un Dieu; si au contraire l'ame meurt avec le corps, toujours estes vous obligez de cherir ma memoire, d'une affection pieuse & inviolable, vous qui reverez les Dieux, dont les bontés & les soins adorables protegent & gouvernent l'Univers. Voila ce que dit Cyrus en mourant.

Voyons maintenant, s'il vous plaist, quels sont nos sentimens sur ce sujet. Jamais, Scipion, personne ne me persuadera que Paul, vostre pere, que vos deux ayeuls Paul & Scipion l'Africain, que le frere de cét Africain, que vostre Oncle, & enfin que tant d'autres personages illustres, qu'il n'est point icy besoin de nommer, eussent entrepris de si grandes & de si penibles choses, pour l'honneur de leur posterité, s'ils n'eussent sceu veritablement, qu'ils pouvoient prendre part à cét honneur. Et afin qu'à l'exemple des vieillards, je me glorifie un peu moy-même, vous imaginez-vous que j'aurois effuyé tant de

travaux, pensez-vous que j'aurois pris tant de peine, & les jours & les nuits, dans la paix, & durant la guerre, si j'avois creu que la fin de ma vie deust estre celle de ma gloire. Ne m'eust-il pas esté plus doux & plus délicieux de passer cette vie dans une oisiveté tranquile, sans peine & sans inquietude. Mais mon ame s'élevoit tousiours je ne sçai comment dans moy-même, pour regarder l'avenir, comme le précieux objet de ses desirs, & comme si elle eust esté assurée de vivre, apres estre sortie de cette vie. Or pourquoi est-ce que les ames des honnestes gens aspirent ainsi à l'immortelle gloire, & travaillent incessamment pour l'acquérir, sinon parce qu'il est vray que nos ames sont immortelles? D'où vient que le sage reçoit la mort avec un visage égal & satisfait, & que l'insensé ne la considere qu'avec un esprit inquiet, & rempli d'apprehensions, sinon à cause que le sage, qui prévoit de loin, aperçoit la beauté de la demeure destinée pour son ame, & que cét avantage ne peut arriver au méchant, que l'ignorance & l'horreur de ses crimes aveuglent pour les felicitéz éternelles.

Certes j'ay une passion extraordinaire de voir vos illustres ayeuls que j'ay tant honorez & cheries, & je n'ay pas seulement cette passion pour ceux que j'ay connus & frequentez, je l'ay encore pour ceux dont j'ay oüï parler, pour ceux de qui j'ai leu l'histoire, & de qui mesme je l'ay écrite, & quand je considere que je suis prest d'arriver en ce lieu bien-heureux, il seroit bien difficile de m'obliger à rebrousser chemin & de faire de mes jours comme d'une bale qu'on renvoie au lieu d'où elle est partie. Car quand mesme il plairoit à Dieu de m'accorder la faveur de renaître & de retourner de l'aage où je suis dans le berceau, je refuserois autant qu'il me seroit possible, de recommencer une course que j'ay presque achevée, & de r'entrer dans une carrière que j'ay déjà fournie. Aussi quelles douceurs goutons-nous dans la vie, ou plustost quelles inquietudes n'y rencontrons-nous pas, mais je veux qu'elle soit pleine de delices, ou enfin nous nous en rassasions, ou le terme de cette vie arrive, & nous empêche d'en jouïr. Certes j'aurois mauvaise grace de me plaindre de la vie, bien que plusieurs

ſçavans perſonnages ſ'en ſoient plaints
autresfois allez ſouvent. Je ne me re-
pens point d'avoir vécu , puis que ç'a
eſté de ſorte que ma vie n'a pas eſté inu-
tile à tout le monde ; & je ſors de ce
monde ainſi que d'une Hoſtellerie, non
pas comme de ma maiſon, quand je con-
ſidere que la nature nous a preſté ce lo-
gis pour y ſejourner quelque temps, non
pas pour y faire une demeure éternelle.

O que le jour ſera beau & favorable,
qui me permettra de m'aller joindre à
cette auguſte aſſemblée des eſprits bien
heureux , & de ſortir pour jamais d'une
foule de peuple ſi baſſe, ſi méchante , &
ſi importune. Non ſeulement alors j'i-
ray voir ces grands perſonnages , dont
j'ay tantotſt parlé, j'auray meſme le plai-
ſir d'embraffer mon fils cét homme illu-
ſtre , dont la bonté & la pitié ont eſté
ſans exemple. Je reverray cét aimable
Caton, dont j'ay moy-même brulé le
corps , bien que ſelon l'ordre de la na-
ture, il devoit bruler le mien. Auſſi l'ame
de Caton ne m'a point abandonné, mais
me regardant ſans ceſſe, & ne me per-
dant point de veüë, elle eſt allée pren-
dre poſſeſſion d'un lieu où elle jugeoit
bien que je devois aller après ma mort.

Quoy que l'égalité de mon esprit parût inébranlable , quand je fis cette perte, je ne laiffay pas d'en recevoir de tres-sensibles atteintes de douleur ; & si je m'en fuis en quelque facon consolé , ç'a esté seulement parce que j'ay creu qu'il s'écouleroit peu de temps entre le départ de mon fils & le mien.

Ce font-là les aimables reflexions d'esprit qui me font trouver la vieillesse agreable , & c'est ce que vous dites que vous admirez en moy l'un & l'autre, Scipion & Lælius. Que s'il est vrai que je me trompe dans l'opinion que j'ay que les ames sont immortelles, c'est volontiers que je me trompe , & je serois bien marri que durant ma vie on me guerist de cét erreur , qui fait une partie de mes joies. Car s'il ne me reste aucun sentiment après la mort ainsi que taschent de le persuader certains petits Philosophes , au moins n'appréhenderay-je pas que ces Philosophes se moquent de mon erreur quand ils seront morts : Et supposé même que nos ames ne deussent point estre immortelles , toujours est-il desirable à l'homme de mourir, lors que le temps destiné à la vie est expiré ; puis que la vie de l'hom-

mē à ses bornes & ses limites aussi bien que les autres choses créées. Or est-il que la vieillesse est la fin & l'accomplissement de cette vie, dont en ce temps-là nous sommes déjà rassasiés, & qui à l'exemple d'une comédie, doit finir avec le dernier acte, puis qu'autrement elle nous seroit ennuyeuse.

Voilà ce que j'avois à vous dire de la vieillesse; & plaise aux Dieux que vous arriviez jusqu'à cet aage, afin que vous adjoutiez plus de créance aux choses que vous venez d'oïr, après que vous en aurez fait l'expérience.





LÆLIUS, OU DIALOGUE DE L'AMITIE'.

Traduit du Latin de Ciceron.



. Mutius Scævola, Augure ;
avoit accoutumé de reci-
ter avec beaucoup de gra-
ce plusieurs choses , qu'il
avoit apprises de C. Læ-
lius son beau-pere ; & ne faisoit aucune
difficulté en toutes sortes de rencon-
tres , de l'honorer du nom de sage.
Pour moy j'eus, dès ma jeunesse, par la
recommandation de mon pere , un ac-
cez si facile auprès de Scævola , que je
me rendis inseparable d'un vieillard si
sçavant , tant que j'eus le pouvoir &
la permission de jouir de sa compagnie.

Ainsi

Ainsi je prenois plaisir de repasser dans ma memoire les belles maximes que j'avois remarquées dans ses disputes de Jurisprudence , & plusieurs sentences aussi considerables que je luy avois oüy dire élegamment & à propos. Ainsi je n'avois point de passion plus grande que de pouvoir devenir par ses sages instructions plus habile homme que je n'étois. La mort m'ayant ravi ce fameux personnage , j'eus recours au Pontife Scævola, à qui j'ose donner cette loüange , qu'entre nos citoiens , il ne s'en trouve aucun , qu'il ne surpasse en équité , en force & en adresse d'esprit. Mais nous pourrons parler une autre fois du Pontife , revenant maintenant à l'Augure. Il me souvient que s'entretenant un jour dans sa maison de différentes choses avec un petit nombre de ses plus chers amis , où j'eus l'honneur d'être receu , il tomba insensiblement sur un discours que presque tout le monde avoit alors à la bouche. Vous n'avez pas oublié , je m'assure , Atticus, combien estoient communs en ce temps-là les étonnemens , combien grandes estoient les plaintes de Rome, voyant la haine mortelle , & les dissen-

sions survenuës entre P. Sulpitius Tribun du peuple , & Q. Pompeius pour lors Consul, veu qu'ils vivoient auparavant dans une tres-parfaite intelligence; & vous devez d'autant plus en avoir conservé la memoire que vous estiez plus que nul autre aux bonnes graces de Sulpitius. Scævola donc étant tombé à propos sur cette histoire , nous fit le recit d'une conference touchant l'Amitié que Lælius avoit eüe avec luy , & avec son autre gendre C. Fannius fils de Marcus , peu de temps après la mort de Scipion l'Affricain. J'en ay retenu ce qu'il y avoit de plus remarquable , que j'ay déduit à ma mode en ce Traité , où j'ay representé ces grands hommes comme parlans , de peur d'estre obligé de repeter trop souvent ces mots importuns *dis-je, dit il*, & afin que ce discours se fist comme entre des personnes qui sont presentes , & qui se peuvent répondre les unes aux autres. Et veritablement lors que vous me pressiez d'écrire de l'amitié , cette occupation me sembloit digne non seulement de la connoissance de tout le monde , mais encore de nostre conversation particuliere & vostre priere en cela me trouva

disposé de moy-même à travailler utilement pour beaucoup de personnes. Mais comme dans le Traité de la vieillesse que j'ay intitulé le Grand Caton, & que je vous ay adressé, j'ay introduit ce vieillard disputant parce qu'il n'y avoit point d'homme qui me semblast plus propre à représenter ce personnage, que celui qui avoit esté long-temps vieux, & à qui principalement la vieillesse avoit esté glorieuse: Ainsi aiant appris de nos peres combien l'amitié reciproque de C. Lælius & de P. Scipion estoit excellente, & combien elle est digne de memoire, j'ay creu que ce mesme Lælius estoit seul capable d'en discourir, & de nous en faire voir les beautez, que ses disputes avoient apprises à Scævola mon maistre. Certes ces manieres de raisonner qui sont formées sur celles des personnages anciens & illustres, semblent estre en quelque façon graves & pleines de majesté. C'est pourquoy je me laisse quelquesfois tellement transporter en lisant mon ouvrage, que je m'imagine que c'est Caton qui parle & non pas moy. Comme alors un vieillard entretenoit un autre vieillard de la vieillesse, ainsi dans ce discours, un amy

entretient son amy de l'amitié. Caton le plus sage & le plus vieux de tous les hommes de son temps , parloit alors de la vieillesse ; maintenant Lælius le plus capable de tous ceux qui sçavent aimer, raisonne sur l'Amitié. Détournez donc un peu je vous prie, Atticus, vostre pensée de dessus moy , & croiez entendre discourir Lælius. Imaginez-vous que Q. Fannius & Q. Mutius Scævola viennent chez leur beau-pere après la mort de Scipion l'Africain, que c'est par eux que ce discours se commence, Lælius répond & sa dispute est touchant l'Amitié, comme la suite de cét entretien vous le fera connoistre , si vous prenez la peine de le lire. FANNIUS.

Ce que vous dites est veritable , Lælius, il ne s'est point veu jusqu'icy de personnage ny plus illustre ny plus honneste homme que Scipion l'Africain , mais considerez je vous prie , que tout le monde vous contemple , que tout le monde vous appelle sage , que tout le monde croit que c'est à vous seulement qu'appartient un nom si glorieux. Je sçay bien qu'on a fait autresfois ce même honneur à M. Caton , je sçay bien que nos Peres en ont jugé digne Q. A-

Acilius, mais je sçay bien aussi que ny l'un ny l'autre ne l'a mérité ny reçu comme vous. Acilius fut nommé sage, parce qu'il avoit la réputation d'estre parfaitement versé dans la Jurisprudence: L'expérience qu'avoit Caton d'une infinité de choses, celles que ce grand personnage avoit ou sagement préveuës ou genereusement executées, soit dans le Senat ou en public; ses subtiles & adroites réponses avoient élevé son mérite à ce haut rang de gloire, & ce grand nom de Sage estoit comme un surnom dont l'on prenoit plaisir d'honorer sa vieillesse. Mais quant à vous, Lælius, c'est d'une autre façon que cet éclat de gloire vous environne, non seulement vostre bonne naissance, non seulement vos mœurs publient que vous êtes sage, mais vostre rare sçavoir, mais tant de veilles qui vous ont consumé dans l'étude, l'annoncent encore par toute la terre. Ce ne sont point les applaudissemens d'une multitude ignorante, qui parlent de vous de la sorte, c'est par les voix des sçavans hommes que ces loüanges raisonnent en vostre faveur; C'est par leurs sentimens qu'il ne se trouve point de Sage en toute la

Grece qui vous égale car les sept Sages mêmes qu'elle a produits n'en meritent ny le nom ny le rang, en l'opinion de ceux qui subtilisent sur la sagesse. Il est vray que la ville d'Athenes se peut vanter d'avoir porté un homme, qui par le jugement de l'Oracle d'Apollon fut estimé tres-sage : Mais on croit vostre sagesse si excellente, qu'elle nous persuade que toutes choses dépendent de vous, & que vous les possédez dans vous-même, parce que les plus grands biens de la vie sont les biens de l'ame, ainsi l'on croit que vostre vertu vous élève au dessus de tous les accidens de la fortune. C'est pour cela sans doute que chacun me demande, & Scævola particulièrement de quelle sorte vous a touché la mort de Scipion l'Affricain, & leur curiosité est d'autant plus grande, que ces jours passez vous manquastes de vous trouver aux jardins de D. Brutus, où nous nous assemblâmes à l'ordinaire, & où vous vous rendiez tousjours des premiers pour y conferer avec nous.

SCÆVOL A.

Il est vray que plusieurs s'en informent, Lælius, comme a dit Fannius, je leur répond, que vous souffrez avec

assez de constance l'affliction que vous cause la mort d'un si aimable & si grand personnage , mais qu'il estoit difficile que vous n'en fussiez vivement touché, vostre naturel estant si excellent. Quant à ce qu'ils m'alleguent que nostre assemblée ne fut point honorée dernièrement de vostre presence , je leur dis , que c'est à vostre indisposition , plutost qu'à vostre tristesse que la cause en doit estre imputée.

LÆLIUS.

Vous répondez avec beaucoup de jugement & de verité, Scævola, car aucun autre empéchement n'a deu estre capable de me faire manquer à ce devoir, dont je me suis toûjours acquité le mieux qu'il m'a esté possible , tant que j'ai eu de la santé, ne pouvant pas m'imaginer qu'un homme genereux par aucun accident de la fortune puïssedifferer quelquefois ce qu'il est obligé de faire. Pour vous, Fannius, qui vous persuadez que l'on se presse à me donner des éloges à mesure que je n'en demande point & que je n'en pense pas meriter , vous me traitez bien en amy, mais, si je ne me trompe , vous ne jugez pas favorablemēt de Caton: car il fut sage durant sa vie

ou bien jamais il ne se vit de sage ; ce que je crois plus volontiers. Donc, sans nous arrester à tant de choses qu'il a faites, quels sentimens, je vous prie, fit-il paroître à la mort de son fils ? Je me fouviens encore de Paulus , Caius est encore dans ma memoire, mais ces gens-là que j'ay veus , ne sont point comparables au grand Caton , cét homme illustre. Donnez-vous donc de garde, Fannius, de vous imaginer que celuy-là mesme , qui au jugement d'Apollon : comme vous dites , possède la suprême sagesse , doive pretendre quelque avantage par dessus le merite de Caton. On donne des loüanges aux choses que Socrates a dites , mais on honore hautement ce qu'a fait Caton. Quant à moy pour vous en parler nettement, c'est icy ma pensée. Que les sages en jugent à leur fainctaise, je mentiray, si je dis que je n'ay point esté touché de la perte de Scipion. Oüy veritablement la douleur me faist, quand je me vois privé de la compagnie d'un homme , qui dans mon sentiment n'aura jamais son semblable. & qui n'en peut avoir eu jusqu'icy selon que je le puis justifier. Cependant je n'ay besoin d'aucun remede, parce qu'il

que je me console moy-mesme , & ma consolation est d'autant plus grande que je ne suis point capable de cette erreur, qui rend d'ordinaire incurable le déplaisir que cause la perte des amis. Ainsi je n'ay garde de croire qu'il soit rien arrivé de sinistre à Scipion , s'il y a eu quelque disgrâce , c'est sur moy seulement qu'elle est tombée : Or s'affliger de ses propres douleurs , c'est un effet de l'amitié qu'on se porte à soy-même, non pas de celle qu'on a pour son amy. Qui peut n'avoir pas que tout a succédé heureusement à Scipion , si parmy les honneurs qu'il est permis aux hommes de souhaiter , il ne s'en trouve aucun qui ne luy ait esté conféré, si vous en exceptez l'immortalité seulement, à laquelle il ne pensoit pas que l'on deust aspirer, parce que ce desir luy sembloit contraire à l'ordre établi dans le monde par les Dieux & par la nature. Quoi n'a-t'il pas dès le commencement de sa jeunesse , par une incroyable vertu surpassé de bien loin les hautes esperances que tous les citoyens avoient conceuës de luy, lors qu'il estoit encore enfant ? Demanda-t'il jamais le Consulat , & cependant il fut deux fois Consul , une

fois devant le temps ordonné par les loix, une autre fois en une saison, qui véritablement luy pouvoit estre favorable, mais presque trop tard pour la Republique. Quoy, n'a-t'il pas éteint le feu des guerres presentes, n'a-t'il pas étouffé les semences des guerres futures en ruinant deux villes qui s'estoient déclarées ennemies de l'Empire? Que diray-je de la douceur de ses mœurs, de sa pieté envers sa mere, de sa liberalité envers ses sœurs, de sa bonté envers les siens, de sa justice envers tout le monde. Toutes ces choses vous sont connües, mais vous pouvez apprendre de la tristesse que tout le monde fit paroistre à ses funeraillles, combien il estoit cher à la ville de Rome. A quoy donc luy auroit servi d'avoir encore vécu quelques années? Car bien que la vieillesse ne soit point ennuieuse, ainsi qu'il me souvient de l'avoir oüi dire à Caton, qui nous le soutenoit à Scipion & à moy, un an devant que de mourir, elle amortit neantmoins cette vigueur qu'avoit encore alors Scipion. Ainsi sa vie, sa fortune, & sa gloire furent si éclatantes, que pour les rendre plus illustres on n'y sçauroit rien adjouter. Pour

Le regard de sa mort, le coup en fut si prompt qu'il n'en sentit pas la douleur. Certes il est bien difficile de dire quel fut le genre de cette mort, & vous voyez quels sont là-dessus les sentimens de tout le monde. Il est pourtant permis d'asseurer une chose, c'est qu'entre les plus beaux jours de Scipion il y en eut un principalement qui luy fut glorieux, quand le Senat estant levé, les Senateurs, le peuple Romain, & les allies de Rome, le conduisirent sur le soir dans sa maison la veille de sa mort, parce qu'il semble que de ce haut faiste l'honneur il ait esté plutost élevé dans les cieux que precipité dans le tombeau.

Aussi je ne suis pas de l'opinion de ceux qui commencerent de soutenir ces jours passez, que les ames meurent avec les corps, & que tout s'éteint par la mort. Je me soumets avec plus de raison à l'autorité des anciens, ou bien à celle de nos ancestres, qui n'auroient pas establi de si pieux privileges en faveur des morts, s'ils n'avoient sceu qu'ils ne leur sont pas inutiles. Je sçay les sentimens de ceux qui ont vécu dans ce païs & qui par leurs beaux preceptes, & par leurs belles ordonnances, ont rendu flo-

rissante cette grande Grece, qui est aujourd'huy si ruinée, qu'on peut à peine la trouver dans elle-mesme. Je suy les sentimens de celuy qui par l'oracle d'Apollon fut estimé le plus sage des hommes, qui ne s'arrestoît pas tantost à une opinion, & tantost à une autre, comme il avoit accoutumé de faire en ses autres disputes, mais qui soutenoit continuellement que les ames des hommes sont divines, & qu'estant séparées des corps, elles rencontrent un chemin favorable aux justes qui les remene dans les Cieux. C'estoit-là si bien le sentiment de Scipion, qu'il semble l'avoir eu un peu devant que de mourir : car vous sçavez que s'estant assemblé chez moy avec vous, Scævola, avec Philus, Manilius & plusieurs autres, il discourut de la Republique durant trois jours, & que la fin de son discours fut presque employée à parler de l'immortalité de l'ame, & à nous en raconter des choses qu'il disoit avoir apprises en songe de Scipion l'Africain.

S'il est donc veritable, que par la mort l'ame des gens de bien s'envole du corps, comme de la prison & de liens qui la tenoient captive, & s'en va

droit au Ciel, à qui pensons-nous que ce chemin celeste ait esté plus facile à tenir, qu'à Scipion. Ainsi je crains, si je m'afflige de sa mort, d'acquérir plutôt la qualité d'envieux que celle d'amy. D'ailleurs s'il est vray que l'ame & le corps aient un destin semblable, & qu'il ne reste ny à l'un ny à l'autre aucun sentiment après leur separation, comme il n'y aura rien de bon en la mort il n'y aura rien aussi de mauvais. Or est-il que celuy qui a perdu le sentiment est en pareil estat que si jamais il n'avoit esté né; & cependant non seulement la naissance de Scipion est le sujet de nos réjoissances; mais, tant que Rome sera Rome, elle en témoignera de l'allégresse. C'est pourquoy, comme j'ay déjà dit, toutes choses luy ont heureusement succédé, & mal-heureusement à moy, qui devois avec quelque sorte de justice sortir le premier de la vie, puis que j'y estois entré le premier: Et toutesfois le souvenir de nostre amitié, m'entretient si agreablement, qu'il me semble que j'ay vécu bien-heureux, parce que j'ay vécu avec Scipion, parce que nous avons manié conjointement les affaires particulieres & publiques,

parce que nos emplois ont esté communs, soit dans la paix, ou dans la guerre, dans la ville ou dans la campagne, & parce qu'il s'est toujours trouvé entre nous deux un mutuel accord de volontez, de sentimens & de desirs en quoy consiste sur toutes choses la force de l'amitié; aussi la reputation que donne cette fausse sagesse dont parloit tantost Fannius, ne me réjoüit pas tant que l'esperance que j'ay, que la memoire de nôtre amitié sera éternelle. Et ma joie est d'autant plus grande, que ne s'estant trouvé jusqu'icy dans tous les siècles que trois ou quatre exemples d'amis parfaits, je puis, ce semble, me promettre, que l'amitié reciproque de Scipion & de Lælius augmentera ce nombre aux siècles suivans.

FANNIUS.

Les choses arriveront indubitablement comme vous l'esperez, Lælius, mais puisque nous jouissons d'un loisir assez tranquille, & que vous estes tombé si à propos sur le discours de l'amitié, vous me ferez une faveur tres-particuliere, & à Scævola, pareillement, comme je crois si vous prenez la peine de nous expliquer ce que c'est que cette amitié, quelles qualitez sont necessaires pour s'en

rendre digne , comment & de quelle maniere on la peut cultiver ; Enfin , si vous nous voulez dire quel est vostre sentiment sur ce sujet , de la même façon que vous avez accoutumé de traiter les autres matieres.

S C A V O L A.

Vous m'obligerez aussi tres-sensiblement , Lælius ; & Fannius m'a prevenu dans le dessein que j'avois de vous faire la même supplication : ainsi vous ne pouvez douter que cet entretien ne nous soit à l'un & à l'autre extrêmement agreable.

LÆLIUS.

Il ne me le seroit pas moins qu'à vous deux ; si je me connois assez en moy-mesme : Car le sujet de l'amitié est à mon gré le plus beau sujet qui soit dans la nature , & comme a dit Fannius , nous avons maintenant assez de loisir. Mais considerez , je vous prie , qui je suis , & ce que mon esprit est capable de produire. C'est la coutume des hommes sçavans , & particulièrement des Grecs , de faire paroître sur le champ leur éloquence , en discourant des premieres choses qui leur sont proposées , & cette haute entreprise demande un hom-

me qui soit continuellement en exercice. Je suis donc d'avis que vous demandiez à ceux qui font une profession particuliere de disputer sur toutes sortes de sujets, tout ce qui se peut dire de l'amitié, & moy je vous exhorteray seulement autant qu'il m'est possible, de la preferer à tout ce que le monde a de plus precieux.

Certes je ne crois pas que la nature nous püst rien donner de meilleur que l'amitié, ny qui s'accordast mieux avec la bonne & la mauvaise fortune ; mais j'en ay premierement cette opinion, que c'est parmi les gens de bien seulement qu'elle se peut rencontrer. Ce n'est pas que je la vueille restreindre dans les bornes d'une definition rigoureuse comme font ceux qui en discourent trop subtilement, puisque leurs subtilitez, pour estre en quelque façon veritables ne sont utiles en quoy que ce soit au commerce de la vie. Si l'on en croit leurs sentimens, il ne se peut trouver aucun homme de bien que le sage, je veux que cela soit, mais certainement ils entendent parler de cette haute sagesse, à laquelle jusqu'icy pas un mortel n'a pû atteindre. Quant à nous,

nous devons espérer les choses que l'usage commun a introduites dans la vie, non pas celles qui sont imaginaires, & qu'on souhaite seulement, parce qu'on seroit bien-aïse de les posséder, si elles le pouvoient acquérir. Si je parle de C. Fabritius, de M. Curius & de T. Cuncanus, que nos Ancestres ont estimé sages, je ne diray jamais qu'ils l'ont esté à la façon de ceux qui subtilisent ainsi sur l'amitié. Qu'ils prennent donc pour eux ce nom de sage, à qui tout le monde porte envie, & qui pourtant est sans exemple; pourveu qu'ils m'accordent au moins que ces gens-là ont esté gens de bien; mais certes ils ne me l'accorderont pas, puisqu'ils croient que celui-là seul qui est sage, peut être homme de bien.

Donc pour en parler nettement, & avec moins de subtilité, disons, que ceux-là sont véritablement gens de bien (aussi ont-ils esté tenus pour tels) qui se gouvernent de sorte qu'ils sont estimez fideles, équitables, sinceres, & liberaux, en l'opinion de tout le monde. Disons que ceux-là véritablement sont gens de bien, de qui les ames ne sont point agitées d'aucuns desirs dére-

glez, en qui ne se rencontre point cette temerité aveugle & criminelle, qui porte les esprits à l'exécution des choses injustes, mais qui toujours fermes & genereux, soit dans leurs sentimens, ou dans leurs actions, obeïssent aux mouvemens de la nature, entant qu'elle est la regle des bonnes mœurs, & que les hommes s'y doivent & s'y peuvent assujettir pour bien vivre : comme ont fait ces grands personages que je viens de nommer.

Il me semble, à n'en point mentir, que nous ne sommes tous venus au monde, qu'afin seulement qu'il y eust entre nous quelque espee de société : mais cette société est d'autant plus grande que nous sommes plus étroitement liez les uns aux autres. Ainsi nos compatriotes nous sont plus chers que les estrangers, & nous aimons davantage nos parens que ceux qui ne le sont pas. Il est vray que la nature elle-mesme engendre l'amitié entre les parens ; mais c'est une amitié qui n'est pas assez ferme, si bien que l'amitié est plus excellente que la parenté, parce que la parenté peut subsister sans la bien-veillance, & que l'amitié ne le peut faire. Car suppo-

sé que cette bien-veillance soit entièrement bannie, le nom d'amitié perit nécessairement avec elle, & cependant la parenté demeure. Or quant à la force de cette amitié, je la trouve d'autant plus rare & d'autant plus merveilleuse, que dans un nombre infini d'hommes, entre lesquels la nature elle-même a établi la société, il s'en trouve à peine deux, ou du moins fort peu, que cette bien-veillance mutuelle unisse parfaitement. Aussi l'amitié n'est autre chose qu'un accord mutuel de tout ce qu'il y a de divin, avec tout ce qu'il y a d'humain dans le monde, qu'unit ensemble parfaitement l'affection : Et cet accord est si admirable que je ne pense pas, si nous exceptons la sagesse, que les Dieux immortels aient rien donné de meilleur aux hommes. Il s'en trouve cependant qui font plus de cas des richesses, d'autres estiment davantage une parfaite santé, beaucoup recherchent avec plus de passion ou la puissance ou les honneurs. La volupté en touche d'autres plus sensiblement, en quoy ils sont aussi bestes que les bestes brutes. Car toutes ces choses sont incertaines, caduques & perissables, & ne dépendent

pas tant de nos conseils , que de l'indiscretion d'une aveugle & d'une inconstante fortune.

Ceux-là, sans doute ont les sentimens justes & nobles qui mettent leur souveraine felicité dans la possession de la vertu : mais cette mesme vertu produit & contient en soy l'amitié , & l'amitié pareillement ne sçauroit subsister sans vertu. Nous la considerons icy selon nostre façon de vivre & de parler , & n'en mesurons pas la grandeur à la façon de certains ignorans, avec une magnificence de paroles empoulées. Nous recevons au nombre des gens de bien : ceux qui ont passé dans le monde pour gens de bien, comme les Pauls , les Catons, les Caies , les Scipions & les Philles ; puis que leur maniere de vivre leur a fait meriter cét honneur; Et nous passons sous silence ceux qui jusqu'icy nous ont esté inconnus, & qui ne se trouvent nulle part.

Certes l'amitié qui naist entre ces excellentes personnes , leur fournit des commoditez si considerables , qu'il m'est presque impossible d'en exprimer la grandeur. Car premierement qui est celuy , à qui, comme dit Ennius , il est

permis de jouir de la vie , qui n'ait une
joye extraordinaire, qui n'ait un repos
& une satisfaction d'esprit toute par-
faite de pouvoir confier en seureté ses
pensées à la bien-vieillance mutuelle
d'un amy ? Y a-t'il rien au monde de
plus delicieux que la possession d'une
personne, à qui l'on puisse parler & dire
toutes choses aussi hardiment qu'à soy-
même ! Trouverions-nous si agreables
& si charmans les biens que la prospe-
rité nous donne , si nous n'avions quel-
qu'un qui prist part à nos interests , &
qui s'en réjouïst également avec nous ?
Pourrions-nous supporter avec constan-
ce les assauts rigoureux que nous livre
quelquefois la mauvaise fortune, si nous
n'avions un ami que nos afflictions tou-
chassent plus sensiblement , que nous
n'en serions touchés nous-mêmes ? Il
est vray que toutes les autres choses
que nous désirons nous aportent quel-
que sorte de commodité, & que chacu-
ne d'elles en son particulier, nous peut
estre utile à quelque usage. Nous sou-
haitons les richesses , pour nous en ser-
vir, & pour nous rendre en les distribuant
considerables dans le monde. Nous
souhaitons les honneurs, pour en rece-

voir des louanges. Nous souhaitons des plaisirs , pour estre tousiours gais. Enfin nous souhaitons la santé , pour faire facilement & réglément toutes les fonctions naturelles , & pour nous garantir ainsi des atteintes de la douleur. Mais l'amitié toute seule nous est utile en mille sortes , de quelque costé que nous puissions nous tourner elle se presente, afin que nous l'emploions. On ne la bannit d'aucune compagnie , aussi se trouve-t'elle par tout, à propos, sans que jamais elle y soit importune , de sorte que nous ne nous servons pas en tant d'endroits de l'eau, ni du feu, ni de l'air, que nous faisons de l'amitié.

Ce n'est pas neantmoins de l'amitié vulgaire ou de la mediocre que je pretens parler maintenant , bien qu'elle ait ses douceurs , bien qu'elle ait ses utilitez. Je parle icy de la vraie, je parle icy de la parfaite, je parle icy de celle dont si peu de personnes ont esté capables. C'est celle-là qui rend les prosperitez plus éclatantes , c'est celle-là qui rend les adversitez plus suportables , en les partageant avec les amis. Mais bien qu'elle soit infiniment estimable , par le nombre & par la grandeur des commo-

litez qui nous en reviennent, elle a ce-
y d'excellent encor par dessus toutes
es autres choses, qu'elle imprime dans
nos ames de certains raions d'esperan-
ces, qui nous font avec joie souhaiter
l'avenir. Elle empêche que nos esprits ne
s'amolissent & ne succombent, & fait
que lors que nous considérons un amy,
nous le considérons comme un autre
nous-mêmes. Par cette aimable refle-
xion d'esprit nous avons près de nous,
ceux qui sont absens de nous: nous con-
siderons dans l'opulence, ceux qui sont
dans la pauvreté; nous voions la vi-
gueur dans la foiblesse; & ce qui est
encore plus estrange, & plus difficile à
croire, nous regardons comme des
personnes vivantes, ceux qui sont effec-
tivement dans le tombeau: tant l'a-
mitié rend profitables & cét honneur
que leurs amis leur rendent, & le desir
extrême qu'ils ont de les revoir, & le
plaisir qu'ils prennent à s'en ressouve-
nir. De là vient; que la mort de ceux-
là semble heureuse, & la vie de ceux-cy
digne de loüange. Que si vous ostez
du monde cét aimable bien de l'affec-
tion, pensez-vous qu'une seule famille,
pensez-vous même que le labourage

des champs puisse jamais subsister. Et si ces considérations ne vous font pas assez connoître l'importance & la force de l'amitié & de la concorde, remarquez-les, de grace, en leur oposant les desordres qui naissent ordinairement des dissensions. Où trouverez-vous une maison assez riche & assez bien réglée, où trouverez-vous une ville assez bien policée & assez bien munie de toutes choses, qui ne puisse estre renversée de fonds en comble par les inimitiez & les mauvaises intelligences? Jugez de là quels biens possède l'amitié.

On dit qu'un sçavant personnage, nommé Agrigentinus, a écrit dans des vers Grecs, que tout ce qui se meut dans la nature, & qui est compris dans le monde, se forme & s'entretient par l'amitié, & que tout se ruine & se dissipe par la discorde. C'est ce que tous les hommes sçavent assez, quoy qu'ils semblent ne vouloir pas l'avouer. Car si quelqu'un rend à son ami des témoignages de son amitié, soit en s'exposant pour luy dans le peril, ou en partageant avec luy les dangers, qui est-ce qui n'honorera pas cette action d'une infinité de loüanges? Quels aplau disse-
mens

nous n'entendîmes-nous pas ces jours
passés à la représentation de la nou-
velle tragédie de M. Pacuvius mon hô-
te & mon ami, quand le Roi ne sça-
chant pas lequel des deux Acteurs estoit
Oreste, Pilade soutenoit hautement que
c'estoit luy, pour mourir en la place de
son amy Oreste, qui de l'autre costé
maintenoit qu'il estoit seul le vray
Oreste non point Pilade. Si tous les
spectateurs battoient des mains pour
une fable, que pensez-vous qu'ils au-
roient fait pour une chose vraie. La
nature manifestoit alors assez claire-
ment sa puissance, puisque les hommes
prouvoient en autrui ce qu'ils ne pou-
voient faire eux-mêmes.

Je vous ay jusqu'icy, ce me semble,
deduit assez au long tout ce que je pen-
sois de l'amitié, s'il reste quelque chose
à dire, comme sans doute il en reste
beaucoup, je suis d'avis que vous le
demandiez à ceux, qui en disputent or-
dinairement.

FANNIUS.

C'est de vous principalement que
nous esperons cette grace, bien que
souvent je leur aye demandée, & que
j'aye autrefois allés volontiers ouï leurs

sentimens sur ce sujet : mais nous attendons de vous une façon de discourir & de s'exprimer bien différente de la leur.

SCÆVOLA.

Je vous verrois encore plus confirmé dans cette opinion que vous n'êtes , si vous eussiez esté présent ces jours passez dans les jardins de Scipion, lorsqu'on y disputa de la Republique, avec quelle éloquence, bons Dieux, Lælius se montra-t'il le défenseur de la justice, contre la harangue étudiée de Philus.

FANNIUS.

Il estoit bien aisé de defendre la justice à celuy qui est extremement juste.

SCÆVOLA.

Donc quant à l'amitié, ne sera-t'il pas facile pareillement d'en discourir à celuy, qui pour l'avoir conservée avec beaucoup de fidelité, beaucoup de confiance, & beaucoup de justice en a receu beaucoup de gloire.

LÆLIUS.

Cela s'appelle proprement violenter un homme. Mais que vous importe par quelles raisons vous me contraigniez d'en parler. Vous m'y contraignez, certes, puis qu'il est d'autant plus difficile

de résister aux desirs généreux de ses amis, en des choses qui d'elles-mêmes sont bonnes, qu'il semble qu'il y ait quelque sorte d'injustice en cette résistance. Je vous dirai donc, qu'après avoir longtemps médité sur l'amitié, j'ai creu que l'on devoit considérer sur toutes choses, si elle est désirable à cause de nostre foiblesse & de nostre indigence, afin qu'en recevant & rendant les bien-faits, nostre credit & nostre bien puissent s'accroître par le secours de nos amis, à qui réciproquement & dans l'occasion nous puissions faire la même grace. Il est disje important de sçavoir, si cette maniere de procéder a quelque rapport avec l'excellence de l'amitié, ou si la nature elle-même ne nous en fournit pas quelque autre cause & plus belle, & plus ancienne. Car c'est l'amour, d'où se derive le nom d'amitié, qui forme premièrement le lien de la bienveillance, puisque souvent nous recevons de l'utilité de ceux-là mêmes pour qui nous avons seulement une affection feinte, & à qui nous ne faisons bonne mine, qu'à cause que la nécessité du temps nous peut réduire en état d'avoir affaire d'eux. Mais quant à la parfaite amitié, la feinte & la dissimula-

tion en font entierement bannies , tout y est vray & volontaire.

C'est pourquoy je suis plustost d'avis d'en attribuer l'origine à la nature même , qu'à nostre foiblesse ; & plustost encore à une certaine application d'esprit accompagnée de l'inclination qui nous porte à aimer , qu'à la pensée que nous aurions de prévoir, combien cette bien-veillance reciproque nous pourroit estre utile. Et cette opinion me semble d'autant plus raisonnable, que même elle se trouve confirmée par certains animaux, qui aiment tellement leurs petits pendant quelque temps, & qui sont tellement aimez d'eux, qu'il est aisé de reconnoître en leur union un sentiment d'amitié, qui se remarque toujours davantage parmy les hommes ; premierement à cause de l'affection par qui sont si estroitement unis les peres & les enfans, qu'il leur est impossible de rompre ce lien à moins que de commettre un crime detestable ; & secondement , à cause de l'inclination particuliere que nous avons pour celuy , de qui les mœurs & le naturel se trouvent conformes aux nostres ; parce qu'en même-temps nous nous imaginons voir

en luy comme de certaines lumieres de probité & de vertu. Aussi n'y a-t'il rien de plus aimable que la vertu, ny rien qui porte davantage les hommes à s'enr'aimer, puisque nous cherissons mêmes ceux que jamais nous n'avons veus, quand nous sçavons qu'ils sont vertueux, & gens de bien. Qui est-ce qui n'honore pas avec une particuliere affection la memoire de C. Fabritius, & de M. Curius, bien que ses yeux n'aient jamais esté honorez de leur presence ? Qui est-ce qui n'a point de haine pour Tarquin le superbe, pour Sp. Cassius, pour Sp. Melius ? Quoi que Rome ait combattu dans l'Italie contre Pyrrhus, & contre Annibal, qui lui vouloient envahir son empire, elle n'a point d'aversion pour Pyrrhus, parce qu'il eut toujours de la probité ; mais les cruantez d'Annibal sont cause, qu'elle ne pourra s'empêcher de le hair éternellement.

Si donc la probité a tant de force, que nous l'aimions non seulement en ceux que nous n'avons jamais veus, mais même en nos plus grands ennemis, se faut-il estonner si nous en sommes touchés, quand nous la remarquons en ceux, avec lesquels nous pouvons.

estre unis par le commerce de la vie, & par la conformité de nos mœurs? Je veux que la bienveillance mutuelle s'augmente, & qu'elle se fortifie par les bienfaits receus, par les témoignages d'amitié que l'on nous rend, & par la conversation ordinaire de nos amis: Mais si à ces puissantes confiderations nous ajoutons ce premier mouvement d'esprit qui fait aimer, nous sentirons alors notre ame toute brulante de l'ardeur d'une veritable affection. Or de penser que cette affection naisse de nostre foiblesse, ou de l'espoir d'aquerir par elle les choses que nous n'avons pas, c'est assigner à l'amitié une mere bien vile & bien abjecte, & pour ainsi parler, qui n'est guerres genereuse, puisque c'est la faire passer pour fille de la pauvreté. Par ce moien celuy qui s'estimerait le plus pauvre & le plus infirme, ferait le plus propre à contracter amitié.

Certes il en va bien autrement, car plus un homme a de confiance en soy-même, plus il a de vertu & de sagesse, plus il est au dessus de toutes les choses necessaires à la vie, plus il croit qu'elles dependent de luy-même, & qu'elles sont en luy-même, & que partant il

n'a besoin de personne, c'est lors qu'il est plus en estat de souhaitter cette union d'esprits, c'est lors qu'il est plus capable de la cultiver. En quoi pouvois-je estre utile à Scipion l'Africain, en rien, certes, aussi ne m'estoit-il nullement nécessaire: Et cependant l'estime que je faisois de son admirable & charnante vertu, & quelque bonne opinion peut-estre qu'il avoit conceüe de mes mœurs, firent naistre insensiblement entre nous une mutuelle bienveillance, qui s'accrut & se fortifia par nos frequentes conversations. Mais bien qu'elle ait produit de grandes & d'importantes commoditez, ce n'est pas neantmoins à l'esperance de les aquerir, que la cause de cette union doit estre attribuée comme nous sommes bien-faisans & liberaux, non pas afin d'en exiger quelque reconnoissance, car ce seroit prester nos bien-faits à usure, mais parce que naturellement nous sommes portez à la liberalité: Ainsi nous estimons l'amitié desirable non pas à cause du profit qui souvent en revient, mais parce que toutes ses douceurs sont renfermées dans elle-même. En quoy nous sommes bien éloignez de l'opinion de ceux,

qui à l'imitation des animaux mettent leur souverain bien dans la volupté. Cette erreur neantmoins ne m'étonne pas, car que peuvent avoir de grand, de magnifique, & de divin, les pensées des hommes, dont les esprits se sont ravalez jusques à une chose si basse, si abjecte, & si méprisable.

Partant bannissons ces gens-là de cette conversation, & nous contentons de sçavoir, que l'inclination qui fait aimer, que la bien-veillance même s'engendre & se forme en nous par la nature, & par la connoissance, que nous avons de la probité d'autrui; car nous la faisons passer jusques dans nous mêmes, en nous y appliquant, apres l'avoir désirée, pour jouir plus parfaitement des mœurs & de la compagnie de celui, que nous commençons d'aimer. De là vient que nous devenons ses pareils & ses égaux en affection, & que nous nous montrons tousiours plus prêts à l'obliger, qu'à souhaiter de luy aucune reconnoissance, par une honneste émulation qui naist entre les amis. C'est de cette façon que l'amitié produira de grandes commoditez, & son origine que l'on rapportera plutoist à la nature qu'à nostre infir-

infirmité , en fera plus noble & plus vraie. Car si l'utilité seule serroit de lien aux affections , elles serroient entièrement des-unies , pour peu qu'elle vint à se perdre: mais les vraies amitez sont éternelles, parce que la nature est immuable. Vous voiez qu'elle est l'origine de l'amitié, je ne sçay pas si vous desirez en entendre encore quelque chose.

SCÆVOLA.

Continuez, je vous supplie, Lælius , car je répond pour Fannius, qui est plus jeune que moy , que tout ce que vous direz luy plaira grandement.

FANNIUS.

J'approuve ce que vous dites, Scævola, soions donc attentifs.

LÆLIUS.

Ecoutez, mes amis, les mêmes choses que nous avons souvent dites de l'amitié Scipion & moy. Il soutenoit qu'il n'y a rien de plus difficile au monde, que de conserver l'amitié jusqu'à la mort, tant parce qu'il arrive quelques-fois, qu'il n'est pas nécessaire pour le bien, ny de l'un, ny de l'autre des amis, qu'elle continuë davantage qu'à cause qu'on n'est pas toujours d'une même opinion en ce qui regarde les interests

de la République. Il adjoutoit à ces raisons le changement des mœurs, que causent si souvent aux hommes ou les disgraces de la fortune, ou les incommoditez de la vieillesse; & confirmoit son discours par l'exemple des enfans, qui se dépoüillent souvent avec l'enfance des choses mêmes qu'ils ont aimées avec plus de passion. Que s'il arrive que cette amitié dure jusqu'à l'adolescence, il est mal-aisé, disoit-il, qu'elle ne se rompe, ou par les querelles qui peuvent survenir, ou par la concurrence en la recherche des plaisirs illicites, ou par la difference des conditions, ou par la considération de quelque faveur que l'un & l'autre brigue, & qui ne peut échoir qu'à l'un d'eux seulement. Supposé toutesfois que quelques-uns aient plus long-temps aimé, si l'on en croit son opinion, leurs ames cesseront d'être unies, si-tost qu'un même honneur fera l'objet de leurs pretensions. Car il n'y a point de peste qui tuë plus facilement l'amitié dans la plus part des esprits, que le desir insatiable d'acquiescer des richesses, il n'y en a point de plus dangereuse parmi les gens de bien, que ces combats d'honneur & de gloire.

Et de-là vient, que souvent aux plus grandes affections succedent les plus grandes inimitiez. De-là naissent, disoit Scipion, des dissensions assez souvent raisonnables, lors que nous exigeons de nos amis des choses injustes, comme de vouloir qu'ils soient les ministres de nos passions dereglées, & les complices de nos méchancetez: car bien que leur refus soit legitime & honneste nous avons cependant quelque raison de leur reprocher qu'ils ont violé les droits de l'amitié, puisque par la demande que nous leur faisons, & pour laquelle ils n'ont point eu de complaisance, nous leur faisons en même temps une declaration solennelle, qu'il n'y a rien dans le monde que nous ne voulussions executer pour leur service. Ainsi, disoit-il, nos plaintes souvent réitérées éteignent insensiblement cette ardeur de la bien-veillance, & produisent enfin en sa place des haines immortelles. Ainsi, par une certaine fatalité tant de choses troublent les affections, qu'il ne faut pas seulement de la prudence, mais encore beaucoup de bon-heur pour éviter ces mal-heurs.

Considerons donc premierement, s'il

vous plaist, de quelle sorte l'amour se doit gouverner dans l'amitié, & supposé que Coriolanus ait eu des amis; voions s'ils ont deu s'armer avec luy contre leur patrie, voions si les amis de Becillinus ont deu l'affister, lors qu'il aspireroit à la Roiauté: voions si ceux de Sp. Melius ont deu l'aider. N'avons-nous pas veu Tyb. Gracchus abandonné par Q. Tubero, & par ses amis de qui la qualité estoit égale à la sienne, parce qu'il estoit ennemi de la Republique? Aussi quand C. Blossius Cumanus l'hoste de vostre famille, Scævola, me vint supplier au Conseil, Lenarus & Rutilius, pour lors Consuls, estans presens, de faire en sorte qu'on luy pardonnast cette faute: il ne pût alleguer d'autres raisons pour s'excuser, sinon qu'il aimoit Tyb. Gracchus jusqu'à ce point, qued'avoir crû estre obligé de faire tout ce que cet ami avoit désiré de luy. Mais si luy, dis-je, il vous eust prié de mettre le feu au Capitole, jamais, dit il, il ne m'eust fait cette priere, s'il vous l'eust faite, luy repartis-je, j'y aurois obeï comme à un commandement, répondit-il. Voiez, de grace, combien cette voix est abominable. Certes il a fait ce qu'il

lit, & plus encore qu'il ne dit: car il n'obéit pas seulement à la temerité de Gracchus, il la prévint, il ne fut pas seulement le compagnon de son ami dans ses fureurs, il voulut estre son Capitaine. Aussi épouvanté des nouvelles poursuites qu'on faisoit contre luy, il s'enfuit en Asie, il se rangea parmi les ennemis, & receut enfin la juste punition que sa folie avoit meritée, & que demandoit la Republique. Tant il est vray qu'il n'y a point d'excuse pour un crime, quand mesme ce crime auroit esté commis en faveur d'un ami. Car comme l'opinion que nous avons conceüe de sa vertu, a servi de lien à nostre amitié, il est bien mal-aisé que l'amitié subsiste, si cét ami s'éloigne du chemin de la vertu. Et si nous voulons qu'il soit juste & raisonnable d'accorder à nos amis tout cequ'ils nous demandent, & d'obtenir pareillement d'eux tout ceque nous desirons, il faut que nous aions une haute sagesse pour nous y gouverner de sorte, qu'il n'y ait rien de vicieux dans nos souhaits.

Mais nous parlons de ces amis que nous voions, ou de qui nous nous souvenons, ou qui par tout se sont fait connoistre. Parmy ce nombre, il nous faut

tirer des exemples particulièrement de ceux qui ont approché le plus près de la perfection de la sagesse. Nous avons appris de nos peres, que P. Æmilius & C. Lucinius ont esté grands amis, qu'il ont esté deux fois Consuls ensemble & deux fois Censeurs. On nous laissé par écrit qu'ils furent parfaitement aimez de M. Curius & de T. Cornucanus, qui ne laissoient pas entr'eux deux de faire profession d'une étroite amitié. Et cependant nous ne pouvons soupçonner qu'aucun d'eux ait rien désiré de son ami qui fust ny contre leur foy, ny contre leur ferment, ny desavantageux à la Republique. Mais qu'est il nécessaire de faire cette remarque de ces grands hommes ? quand quelqu'un d'eux l'auroit voulu, il ne l'auroit jamais obtenu, parce qu'ils ont tous esté gens de bien, & que c'est un aussi grand crime d'exécuter ces choses, lors qu'on en est supplié, que de supplier qu'on le exécute. Quant à T. Gracchus, il est vraiqu'alors il fut suivi de C. Carbo, & de C. Caton, mais il ne le fut pas de Caius son frere, qui maintenant est son plus grand ennemi.

Que premierement donc on observe

dans l'amitié comme une chose prescrite par une loy, qu'il ne faut jamais demander à nos amis des choses des-honestes, ny leur en accorder lors qu'ils nous en demandent. Car d'avoir, qu'en leur consideration on a fait une faute, lors principalement que la Republique y est interessée, c'est une excuse honteuse & qui n'est point recevable. Et quant à nous, Fannius, & Scævola, nous sommes élevez en un lieu, d'où necessairement il faut que nous prevoions de loin tout ce qui peut arriver de sinistre à la Republique. Déjà la coutume de nos ancestres s'est en quelque façon écartée de son cours ordinaire: T. Gracchus s'est efforcé de parvenir à la Roiauté, ou plustost l'on peut dire qu'il a regné l'espace de quelques mois. Jamais Rome avoit-elle rien oüi de semblable, jamais avoit-elle rien veu de pareil? Ses parens & ses amis le suivirent encore après sa mort, mais je ne puis vous dire qu'avec des larmes, de quelle façon ils traitèrent P. Scipion Nasica. Pour le regard de Carbo, nous l'avons deffendu le mieux qu'il nous a esté possible, à cause de la punition de T. Gracchus encore toute recente. Mais

quant au Tribunat de C. Gracchus je ne veux pas dire ce que j'en attens, car les choses mêmes les plus lentes marchent enfin d'un pas précipité, lors qu'elles sont une fois arrivées sur le penchant de leur ruïne. Vous pouvez remarquer à l'inspection de la table quelle corruption est survenue en la distribution des suffrages, premierement par la loy de Gabinus, & deux ans après par celle de Cassius. Il me semble déjà que je vois le peuple séparé du Sénat, & le manie-ment des grandes affaires remis à la discrétion d'une multitude ignorante, force gens s'informeront d'où viennent ces desordres, mais peu demanderont comment il les faut éviter : pourquoy cela, sinon parce qu'il n'y a personne qui veuille entreprendre de semblables choses sans compagnons.

S'il arrive donc que les gens de bien par mal-heur ou par ignorance contractent de pareilles amitié, il les faut avertir de ne croire point estre unis si étroitement, qu'ils ne se doivent separer de l'affection de leurs amis, quand ils leur verront faire des desseins contre le bien ou l'honneur de la Republique. Quant aux méchans, il leur faut ordon-

er des peines , & chastier aussi rigou-
eusement ceux qui n'ont esté que les
complices , que ceux qui ont esté les au-
teurs. Qui est celuy qui a esté parmy
les Grecs plus illustre que Themistocle ?
Qui est celuy qui a esté plus puissant ? Il
peut bien , estant General de l'armée
contre les Perses, delivrer sa patrie d'u-
ne honteuse servitude , mais il ne put
souffrir , comme il devoit l'ingratitude
de sa patrie , qui par envie quelque temps
après l'exila. Il fit la même chose qui
vingt ans auparavant avoit esté faite
chez nous par Coriolanus : pas un d'eux
ne trouva personne qui le voulust servir
contre la patrie , & tous deux se donne-
rent la mort. Ainsi cette union de vo-
lontez , qui se rencontrent parmy les
méchants , non seulement ne se doit
point excuser en la couvrant du nom
d'amitié : mais plustost elle doit estre pu-
nie par toutes sortes de suplices , afin
qu'à l'avenir personne ne s'imagine qu'il
luy soit permis de suivre un ami qui fait
la guerre à sa patrie. Je ne sçay pas tou-
tesfois si les choses réüssiront un jour si
heureusement , veu le cours qu'elles ont
commencé de prendre. Pour moy , je
considere toujourns avec autant de soin

ce que deviendra la Republique après ma mort, que j'en aporte à prendre garde en quel estat elle est maintenant.

Que cette loy donc soit premièrement établie dans l'amitié, que nous demandions à nos amis des choses honnestes, & que nous les fassions en leur consideration. Que nous leur témoignions un zele continuel à les obliger, & jamais de remises ny de retardement en ce qui leur peut estre utile. Que nous prenions plaisir à les conseiller franchement & avec liberté. Que l'autorité de leurs salutaires persuasions soit sur nous absoluë. Que nous soions bien aises de la voir employée, non seulement à nous donner ouvertement avis de ce que nous devons faire, mais mesmes à nous remontrer avec severité, quand ils le jugeront à propos. Je sçay bien que plusieurs maximes sur ce sujet ont plû merueilleusement à certains esprits, qui ont passé pour sages dans la Grece; mais je sçay bien aussi qu'il n'y en a pas une, dont ils ne se soient efforcez de renverser la verité, par les subtilitez de leurs disputes. Si l'on en croit leurs sentimens, il nous faut bien donner de garde de contracter beaucoup d'amitiez,

de peur qu'une seule personne ne soit obligée de s'inquieter pour le succès des affaires de plusieurs. Le soin des siennes propres doit suffire & plus que suffire à chacun, & c'est une chose importune que de s'embarasser pour celles d'autrui. Il n'y a rien de plus commode que de tenir les rênes extrêmement lâches dans l'amitié, pour les pouvoir, ou alonger, ou accourcir, quand il nous plaît: car le secret le plus excellent pour vivre heureux, n'est autre chose que la tranquillité, dont il est impossible qu'un homme puisse jouir, quand il est nécessaire qu'il ait tout seul l'inquietude & le soin de beaucoup de monde. Les opinions des autres sont encore plus inhumaines, & j'en ay déjà discouru succinctement: car ils soutiennent, que les amitiés ne sont desirables qu'à cause de l'appui & de l'utilité que nous y rencontrons, non pas à cause de ce lien d'affection & de bien-veillance, qui unit les esprits. Que c'est un secours où l'homme doit d'autant plus aspirer qu'il se voit sans vigueur, sans biens, & sans protection: Et que delà vient qu'il est plus recherché par les femmes que par les hommes, plus par les pauvres que par les

riches, & plus par les misérables ; que par ceux que nous estimons heureux.

O la belle, ô l'admirable sagesse ! N'est-ce pas proprement vouloir ôter du monde le Soleil, que d'en vouloir bannir l'amitié ? puisque les Dieux immortels ne nous ont rien donné de meilleur ny rien de plus agreable. Quelle est, je vous prie, cette tranquillité d'esprit, si elle est douce en apparence, elle est digne en effet d'estre chassée de beaucoup de lieux. Car il n'est pas raisonnable de ne vouloir pas entreprendre une action honneste, ny de l'abandonner après l'avoir entreprise, de peur d'avoir un peu de soin seulement. Si nous fuions le soin nous devons fuir la vertu, qui necessairement est obligée d'en avoir ou pour combattre, ou pour haïr, ou pour mépriser les choses qui luy sont contraires. Ainsi la bonté ne peut sans quelque soin combattre la malice, ainsi la temperance ne peut sans quelque inquietude haïr la volupté : Ainsi la valeur ne peut sans quelque peine mépriser la poltronnerie. Ainsi les hommes justes ne peuvent sans quelque déplaisir souffrir les injustices, ainsi les foibleesses d'esprit déplaisent aux genereux, ainsi les actions

les réglées ne ſçauroient agréer aux perſonnes modeſtes. Or c'eſt une marque qu'on a l'eſprit bien-fait , quand on ſe réjouit des bonnes choſes, & qu'on ſ'arriſte des mauvaiſes. Et partant , ſi les ſentimens de la douleur ont quelque priſe ſur l'eſprit du ſage, comme , ſans doute , ils y en ont, ſi nous n'en arrachons abſolument ceux de l'humanité : Pourquoi bannirons-nous entierement l'amitié du commerce de la vie, de peur d'eſtre obligez de ſouffrir quelque peine & quelque inquietude à ſon occaſion ? Car ſuppoſé qu'on oſte à l'ame ce mouvement qui fait la joie & la triſteſſe , quelle difference y aura-t'il , je ne diſ pas entre un homme & une pierre, mais entre un homme & un tronc d'arbre, ou quelque autre choſe de pareille nature ? C'eſt pourquoi je ne penſe pas que nous devions nous arreſter à l'opinion de ceux , qui diſent , que la vertu eſt faite d'une matiere preſque auſſi dure que le fer : elle eſt tendre , elle eſt maniable , non ſeulement en pluſieurs choſes, mais principalement dans l'amitié; puisqu'elle ſe dilate dans les joies des amis , & qu'elle ſe reſſerre dans leurs douleurs. Ainſi l'affliction, que nous cauſe ſouvent

L'affliction de nostre ami, ne nous doit point obliger à bannir de la vie cette mutuelle bien-veillance, non plus que les peines, qui sont inseparables de la possession de la vertu, ne doivent point estre cause que nous y renoncions.

Donc, puisque la vertu sert de lien à l'amitié, comme j'ay déjà dit par tout où se rencontrera quelque lumiere de cette vertu, à laquelle un esprit vertueux se puisse unir par cet attrait de conformité, là necessairement aussi-tost naistra l'affection reciproque. Y a-t'il rien au monde de plus impertinent, que de se réjoüir de mille choses inutiles & vaines comme de l'honneur, de la gloire, d'un batiment, d'un habit, ou de quelques autres ornemens du corps, & de ne témoigner aucune allegresse pour l'acquisition d'un amy vertueux, d'un ami qui sçait aimer & recompenser l'amitié de la mesme amitié qu'on luy porte? Y a-t'il rien de plus delicieux, que cette amoureuse recompense, & ces témoignages reciproques d'affection que l'on se rend en s'obligeant l'un l'autre? Que si nous ajoutons encore ce qui se peut raisonnablement ajouter, qu'il ne se trouve rien qui attire plus puissamment

ne chose à soy, que la ressemblance attire à l'amitié, il faut de nécessité qu'on m'accorde que les gens de bien aiment les gens de bien, & qu'ils attachent les uns aux autres par cet attrait de ressemblance, comme par les liens du sang & de la nature : car la nature desire sur toutes choses ce qui lui ressemble avec des ardeurs & des passions extraordinaires. C'est pourquoi mes amis il est indubitable, comme je croy, qu'il se rencontre toujours entre les gens de bien une bienveillance presque nécessaire qui est la source & l'origine que la nature a donnée à l'amitié. Mais cette même probité s'étend aussi généralement sur le peuple, car la vertu n'est point inhumaine, elle n'est point superbe, elle est associée dans le commerce des affaires du monde, elle a de coutume de protéger les nations entières, & de pourvoir à toutes leurs nécessitez, ce que sans doute elle ne feroit pas, si elle dédaignoit l'affection des petits.

Les hommes, selon mon sentiment, rompent le plus aimable nœud de l'amitié, lors que le seul espoir du gain leur en fait contracter de feintes. Car

tout le bien , que nous pouvons avoir acquis par la faveur de nostre amy , ne sçauroit tant nous réjouir , que l'affection même de nostre amy : & il arrive que ces utilités ne nous sont agreables qu'entant qu'elles sont accompagnées de cette bienveillance, & produites par elle-même. Tant s'en faut que les amitiés s'entretiennent par l'indigence que les plus liberaux & les plus prompts à faire plaisir , sont ceux-là mêmes qui n'ont affaire de personne , sont ceux-là mêmes qui sont comblez de biens , & principalement de vertus, en qui consiste le plus grand & le plus ferme appui de la vie. Mais je ne sçay pas s'il est absolument nécessaire dans l'amitié que les amis ne manquent jamais d'aucune chose: Car où est-ce que mon affection, que mes conseils, que mes soins, auroient paru, si jamais Scipion n'en avoit eu besoin, ny dans la paix, ny dans la guerre. L'amitié n'a donc pas suivi l'utilité, mais l'utilité a suivi l'amitié.

Il ne faut donc point prendre la peine d'écouter ces esprits plongez dans les delices , s'il leur arrive de discourir de l'amitié, puisqu'ils ne la connoissent, ni par usage , ny par raisonnement. C

ui est celuy-là, je vous prie, qui vou-
roit vivre dans la splendeur & dans
opulence de toutes choses, à condition
eulement qu'il n'aimeroit personne, &
u'il ne seroit aimé de personne? N'est-
e pas proprement une vie de Tyran,
ans laquelle il ne se faut imaginer ny
oy, ny charité, ny bien-veillance, ny
eureté pour qui que ce soit; où toutes
hofes sont suspectes, pleines de crain-
es, & d'inquietudes, où enfin l'amitié
e se trouve jamais? Comment, de gra-
e, aimerions-nous celuy, que nous crai-
nons, ou de qui nous pensons estre
rains? On l'honore toutefois d'une
mitié dissimulée pendant quelque
emps, mais s'il vient à tomber du faî-
e de sa grandeur dans la disgrâce,
omme assez souvent il arrive, on re-
onnoist alors qu'il n'estoit pas fort ri-
he en amis. Et c'est ce que remarqua
ans son exil Tarquin le superbe, quand
dit, qu'il commençoit bien à juger
uels avoient esté ses vrais & ses faux
amis, mais que c'estoit alors qu'il ne
ouvoit dignement remercier ny les
ns ny les autres, quoy que j'aye assez
e peine à croire, que dans l'excez de
on orgueil insupportable il ait pû aquerir

un seul amy. Mais tout ainſi que ſes mœurs inſolentes n'en purent jamais faire de vrais, ainſi le plus ſouvent les richesses ſervent d'obſtacles à l'acquiſition des fidelles amitez. Car non ſeulement la fortune eſt aveugle, mais elle rend encore aveugles ceux qu'elle comble de ſes faveurs: on les voit auſſi-toſt enfler d'orgueil, tout le monde eſt l'objet de leurs mépris, parce qu'il n'y a rien au monde de plus inſupportable, qu'un eſprit dereglé que la fortune careſſe.

Cela ſe juſtifie par l'exemple de ceux, qui dans l'autorité, dans le credit, & dans l'affluence de toutes choſes, où la faveur vient de les élever, changent la douceur de leurs mœurs en des façons de vivre imperieuſes, & dédaignent leurs amitez anciennes, pour en faire de nouvelles. Or qu'y a-t'il au monde de plus ſemblable à la folie, que de ſonger dans nos plus grandes proſperitez, à nous enrichir ſeulement des choſes qui nous peuvent donner de l'argent, des chevaux des valets, des beaux habits, des vaſes d'un prix inſtimable, & de n'avoir point la penſée de faire proviſion d'amis, qui ſont pour ainſi parler, les plus beaux & les plus précieux meubles de la vie.

Car nous ne sçavons pas pour qui nous acquerons les autres choses que nous acquerons , ny pour qui nous prenons tant de peine, & il arrive enfin qu'elles deviennent la proie & le butin de ceux qui se sont rendus les plus forts. Mais la possession des amis est toujours paisible & assurée , & quand nous serions aussi absolus possesseurs des autres biens, qui sont comme des dons de la fortune, toujours ne sçaurions-nous goûter de parfaites douceurs dans la vie, si elles ne sont accompagnées de celles de l'amitié. Que cela soit dit jusqu'icy.

Il est à propos maintenant de prescrire des bornes à l'amitié. Considerons donc, s'il vous plaist, quelles sont celles que nous luy choisissons. Je voy sur ce sujet trois opinions différentes dont je n'approuve pas une. Quelques-uns disent qu'il se faut gouverner envers ses amis, avec autant de bien-veillance & de circonspection qu'envers soi-même. D'autres soutiennent qu'il se doit recontrer une certaine égalité & correspondance entre l'affection des uns & l'affection des autres. Et les derniers enfin veulent que nos amis fassent autant d'estime de nous, que nous en faisons de nous mêmes. Je

ne suis dis-je de l'avis de pas un d'eux.

Premierement il n'est pas vray , que les interets de nos amis nous touchent avec les mêmes sentimens de bien-veillance & de circonspection que nous avons pour ce qui nous regarde : Car combien faisons-nous de choses en la consideration d'un amy que nous ne voudrions jamais entreprendre pour la nostre particuliere , comme de mandier avec suplication tres-humble la faveur de ceux qui sont au dessous de nous , comme de nous mettre en de violentes coleres , comme de poursuivre quelqu'un avec toute sorte de rigueur. Certes ces transports qui seroient malseans dans nos propres affaires , ont neantmoins bonne grace pour celles de nos amis. Combien se trouve-t'il de rencontres , où les honnestes gens retranchent & permettent qu'on retranche de ce qui leur apartient legitimement , qu'ils se dérobent à eux-mêmes , pour en enrichir leurs amis.

La seconde opinion , qui veut dans l'amitié une correspondance égale de devoirs & de volonte , ne me plaist pas davantage. Car c'est prendre les choses trop à la rigueur , & vouloir en

quelque façon, tenir compte de celles qui sont données, & de celles qui sont reçues dans l'amitié, afin qu'il se trouve entre-elles une plus juste & plus exacte proportion. Or la vraie amitié ne semble bien plus genereuse & plus pulente, elle ne regarde point de si près si elle a plus donné qu'elle n'a reçu; & véritablement il ne faut pas craindre ny qu'il s'en perde, ny qu'il en tombe à terre, ny que l'un d'eux ait mis, plus qu'il ne faut, dans ce commerce de l'amitié.

Je trouve encore plus condamnable la troisième opinion, qui veut, que l'estime, que nos amis font de nous réponde entièrement à celle que nous faisons de nous-mêmes: Car combien s'en voit-il dont le courage est bas & rampant, & qui se défient d'eux-mêmes jusqu'à n'oser espérer aucune part dans les bonnes grâces de la fortune? Le devoir de celui qui sçait aimer, n'est pas d'estimer ses amis au point que ses amis s'estiment, mais c'est de faire tous ses efforts pour en relever le courage, lors qu'il est abattu, pour le porter à de plus hautes espérances, & à des meditations plus élevées. Il faut donc établir une autre

fin à la vraie amitié, mais je serai bien aise de remarquer auparavant ce que Scipion avoit accoutumé d'y reprendre

Il soutenoit, qu'il ne se trouve rien au monde qui soit plus ennemi de l'amitié que le discours de celui, qui disoit, qu'il faut aimer; comme si nous devions haïr quelque jour. Il ne pouvoit s'imaginer que ces paroles fussent sorties de la bouche de Bias, l'un des sept sages de la Grece, comme pense la plus-part du monde, mais que c'estoit plustost l'opinion de quelque esprit avare, ambitieux & tyrannique, qui met son souverain bien dans sa souveraine puissance, car le moien que nous puissions estre les amis de ceux, de qui nous croions pouvoir estre un jour les ennemis? Ne seroit-il pas nécessaire, en ce cas, que nous souhaitassions qu'ils fissent continuellement des fautes, afin qu'ils nous donnassent continuellement de nouveaux sujets de les reprendre? Ne serions-nous pas contraincts, & de nous affliger lors qu'ils feroient de bonnes actions, & de porter envie à leurs prosperitez? Ainsi ce beau precepte, de que que bouche qu'il sorte, ne peut servir qu'à ruiner l'amitié. Si l'on avoit que

que instruction à nous donner sur ce sujet, ce devoit estre principalement celle-cy, que nous aportions tant de prevoiance & de soins à choisir nos amis, que nous ne commencions jamais d'aimer celui, que nous pouvons haïr quelque jour; & supposé que nostre choix n'ait pas esté heureux, si nous en croions Scipion, nous en devons plustost souffrir toutes les incommoditez, qu'avoir une seule pensée pour cette haine future.

Il faut donc que les bornes de l'amitié soient telles, qu'il se trouve entre les amis une parfaite correspondance de conseils & de volonte, & que leurs biens soient communs sans aucune reserve, quand leurs mœurs seront corrigées au point que nous avons dit qu'elles doivent l'estre: Et si par hasard il arrive en suite quelque disgrâce à ceux que nous aimons, comme si, par exemple il s'agissoit ou de leur vie, ou de leur honneur, il faut que nous les y servions, même injustement, si ce n'est, que pour les tirer de peine, nous soions obligez de nous jeter nous-mêmes dans l'infamie. On nous pardonne beaucoup de fautes, quand la consideration de l'amitié nous les a fait faire, mais nous ne devons jamais

negliger ce qui regarde nostre reputation, ni penser que ce soit un petit moyen pour executer les grandes choses, que la bien-veillance des citoyens, quoy qu'il nous soit honteux de l'acquiescer par des complaisances & par des flateries. La vertu n'est point à rejeter, lors même qu'elle est inseparable de l'affection, & ce même Scipion que j'allegue toujours, & dont tous les discours parlent de l'amitié, se plaignoit souvent de voir les hommes les plus curieux en toutes choses, & les plus affectionnez à leurs interests, capables veritablement de dire combien ils ont de bestes en chacun de leurs troupeaux, mais incapables de dire combien ils ont d'amis : soigneux à la verité de s'enrichir de celles-là, mais paresseux au dernier point à faire election de ceux-cy, mais ignorans jusqu'à ne pouvoir reconnoître par aucune marque ceux qui sont dignes d'estre aimés. Certes il faut qu'ils soient constans fermes, & genereux : mais je croy que le nombre en est petit, & qu'il est difficile de les connoître parfaitement, à moins que de les avoir parfaitement éprouvez. Cependant cette épreuve ne se peut faire que dans l'amitié même ; Ainsi
l'amitié

L'amitié précède le jugement que l'on doit faire d'un amy, ainsi l'amitié même nous ôte le moyen d'éprouver ceux que nous aimons.

Il est donc du devoir d'un homme sage, que comme il retient l'impétuosité de sa course, sur des chevaux qu'il n'a pas encore tout à fait ny domptez, ny dressés, que de même il retienne en quelque sorte cette puissante inclination qu'il a pour des amis, qu'il n'a pas prouvez entièrement : car les uns font souvent connoître la foiblesse de leur esprit dès la première occasion qu'il s'offre d'augmenter un peu leur fortune : Les autres qu'un peu de bien n'a pu tenter jusqu'à le faire paroître, découvrent enfin cette même foiblesse quand il s'agit de quelque intérêt plus notable. Et si l'on en voit quelques-uns, qui croient que préférer l'argent à l'amitié soit une chose honteuse & sordide, où l'en trouve-t'il pas un qui sans comparaison, ne fasse plus d'état des honneurs, des dignitez, de la gloire de commander absolument, & des richesses mêmes, que de cette même amitié ? S'en trouvera-t'il pas un qui n'embrasse plus ardemment les grandeurs, que les dou-

ceurs de l'amitié, si les unes & les autres luy sont également offertes? Certes nous sommes bien foibles, lors qu'il est question de renoncer à l'autorité, puisque ceux mesmes qui l'ont acquise au mépris de l'amitié se croient excusables, & pretendent n'avoir fait ce mépris que pour de tres-puissantes considerations. Aussi les vraies amitez se remarquent difficilement parmi les hommes, ou qui sont élevez dans les hautes charges, ou qui gouvernent la Republique; Car de grace, où s'en rencontrera-t'il un, à qui l'honneur de son ami soit plus cher que le sien propre. Je passe sous silence combien il est importun & ennuyeux à la pluspart d'être obligez de s'attrister de l'affliction de leurs amis, & combien il est mal-aisé de trouver des esprits qui veüillent s'abaisser jusques dans la société de mal-heureux, quoy qu'Ennius ait dit tres-à propos.

On voit les vrais amis dans les adversitez

Et cependant soit que nous méprisions nos amis dans leur bonne fortune, ou que nous les abandonnions dans leur disgrâce, touûjours ces deux choses nous convainquent-elles d'inconstance d'infirmité.

Celuy-là donc doit estre reputé parmi les hommes , homme tres-rare , & presque divin , qui dans l'une & dans l'autre fortune s'est montré ferme & constant à cherir ses amis. Or le fondement de cette constance que nous désirons dans l'amitié , n'est autre chose que la foy : car où la foy ne regne point , là ne se trouve rien de permanent ny d'assuré : & d'ailleurs il est nécessaire que l'amy , dont nous faisons élection , soit franc, qu'il soit sociable, qu'il ait les mêmes opinions & les mêmes sentimens que nous. C'est en cela , ce me semble , que consiste la fidelité ; parce qu'un esprit double & dissimulé ne peut estre fidelle, parce qu'il ne peut estre ferme & constant dans l'amitié qu'il a pour nous, quand il ne peut estre également touché des choses qui nous touchent , & que ses opinions sont naturellement différentes des nostres. Joint qu'il ne faut pas que nous prenions plaisir à faire aucune injure à nostre ami , ny que par une croiance desavantageuse à sa reputation nous aprouvions le dessein de ceux qui le persecutent. Toutes ces circonspectations appartiennent à la constance , dont nous avons déjà parlé si amplement.

De-là se justifie ce que j'ay dit dès le commencement de ce discours , que l'amitié ne se peut rencontrer qu'entre les gens de bien; car c'est le devoir d'un homme de bien, & par consequent d'un homme sage, d'observer religieusement dans sa bien-veillance, qu'il ne s'y trouve ny feinte ny dissimulation: parce que l'esprit mesme qui haït ouvertement est plus franc & plus noble que celuy qui sous un front d'ami cache & déguise sa haine. Le sage ne doit pas seulement rejeter les accusations qu'on peut avoir formées contre son ami , mais il ne doit pas encore le soubçonner seulement d'avoir commis aucune chose contraire aux loix de la bien-veillance. Il doit plustost dans toutes ses procédures montrer cette douceur des mœurs & de la conversation , qui est le plus agreable assaisonnement de l'amitié. Il en faut bannir la tristesse , & cette exacte severité en toutes choses : Ce n'est pas que veritablement elle n'ait je ne sçay quoy de grave & de majestueux ; mais l'amitié doit estre plus libre , plus aisée , plus douce , plus franche , plus guie, & plus familiere.

Il se presente en cet endroit une que

tion un peu difficile, ſçavoir ſi de nouveaux amis dignes véritablement de quelque amitié, ſont preferables aux anciens: comme nous avons accoutumé de faire plus d'état des jeunes chevaux que des vieux. Certes ce doute eſt indigne d'un homme, car on ne doit pas ſe raſſaſier de l'amitié, comme des autres choſes; la plus ancienne doit toujours eſtre la plus conſiderable, à l'exemple des vins, qui deviennent meilleurs en vieilliffant: Et ce que dit le proverbe eſt véritable, qu'il faut avoir mangé pluſieurs muis de ſel avec ſon amy, avant que d'en eſtre entièrement ſſeuré. Ce n'eſt pas que les nouvelles amitez ſoient à rejeter, lors principalement qu'elles nous donnent de bonnes eſperances, & que ſemblables aux arbres qui ſont bien reprimés, & qui déjà ont pouſſé beaucoup de bois, & de brins, elles ſont preſtes à produire du fruit. Mais il faut toujours conſerver la place aux affections anciennes; car la vieilleſſe & l'accoutumance ont en ce rencontre une merveilleuſe vertu; & quant à ce cheval, dont nous avons tantôt parlé, pourveu qu'il n'y ſurvienne point d'obſtacle, il ne ſe trouvera per-

sonne , qui ne soit plus aise de monter celuy dont il se sert ordinairement, que ce jeune qui n'est pas encore dressé. Or cette accoutumance n'a pas seulement de la force en ce qui regarde les animaux , elle en a même en ce qui concerne les choses inanimées ; puisque le séjour même des bois & des montagnes : tout rude & sauvage qu'il est, nous semble agreable , quand nous avons accoutumé d'y demeurer.

Ce que jepenise toutesfois de plus important dans l'amitié , c'est que le plus grand se rende par elle égal au plus petit : car il se rencontre quelquefois parmi les amis des qualitez extraordinairement relevées, comme estoient celles de Scipion dans nostre troupeau (si j'ose ainsi parler) & cependant jamais il ne se voulut mettre au dessus de Philus , jamais au dessus de Rutilius , jamais au dessus de Mumius, jamais au dessus même de ceux, dont la condition estoit au dessous de la sienne. Il ne voulut jamais aller du pair avec Q. son frere , parce qu'il estoit plus jeune que luy , mais l'honoroit comme son superieur. Enfin il souhaitoit de voir par son moien, toutes ses amis dans une splendeur plus éclatante.

ante mesme que la sienne. Et c'est ce que nous devons tous faire à son imitation, afin que si nous sommes plus heureusement avancez que les autres dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit, & dans les bonnes graces de la fortune, nous en fassions participans ceux qui nous touchent de plus près, afin que si nous sommes nez de parens de basse condition, pauvres d'esprit & necessiteux, nous relevions leur pauvreté par la profusion de nos richesses, & que le réjaillement de nostre gloire sur eux les fasse considerer dans le monde. Soions en cela semblables à ceux, qui pour ne sçavoir pas quelle est ny leur naissance ny leur condition, sont contrains de servir des bergers dans la fable, mais qui enfin aiant esté reconnus pour fils de Dieux ou de Roix, ne laissent pas de conserver une veritable affection à l'endroit de ces mêmes bergers dont ils ont crû l'espace de plusieurs années estre les veritables enfans. Mais ne sommes-nous pas plus obligez d'en user de la sorte envers nos veritables peres : oïïi, certes, car si nous recueillons quelque fruit de l'excellence de nostre vertu, des lumieres de nostre

esprit, & du bonheur de nostre sage conduite, c'est lors principalement que nous en faisons part à nos plus proches. Tout ainsi donc que ceux qui sont les plus relevés en qualité, soit parmy leurs parens, ou parmy leurs amis, doivent s'égaliser à leurs inférieurs par l'affection; de même les inférieurs ne doivent point estre fâchez de se voir surmonter par eux, soit en esprit, soit en dignitez, soit en fortune. Cependant outre qu'ils en ont de la douleur, la plus-part ont encore des plaintes & des reproches à faire, & principalement s'ils pensent pouvoir dire, que leur affection, leur peine, & leur soin ont esté avantageux à leur ami.

Les hommes ne sont-ils pas bien odieux, quand ils reprochent ainsi leurs bien-faits; & n'est-ce pas à celui qui les a reçus, non à celui qui les a faits, à s'en ressouvenir? C'est pourquoy, comme les plus grands en condition se doivent abaisser par la bien-veillance, ainsi les plus petits doivent en quelque façon se relever par elle-même: car il s'en trouve qui rendent les amitez fâcheuses, à cause seulement qu'ils s'imaginent qu'on les méprise: ce qui pour l'ordinaire n'arrive qu'à ceux qui

croient eux-mêmes dignes d'estre
réprizez ; maladie d'opinion , dont il
fut que nos paroles & nos actions les
guérissent. Il faut donc faire première-
ment à chacun de nos amis autant de
bien, que nos prosperitez nous permet-
tent d'en faire ; & secondement, autant
que l'esprit de celuy que nous aidons ,
est capable d'en supporter: car il est im-
possible quelque éminent que soit l'état
de nostre fortune, d'élever aux grandes
charges tous ceux qui nous touchent de
près. Scipion sceut bien faire Rutilius
Consul , mais il ne pût avoir le mesme
credit pour Lucius son frere ; & quand
mesme nous pourrions toutes choses
pour l'avancement d'un amy , il faut
considerer toutesfois de quelles choses
cet amy est capable.

Adjoûtons, s'il vous plaist, que nous
ne devons faire aucun jugement de l'af-
fection de nos amis , que leur aage & le
nostre ne soient avancez, que leur esprit
& le nostre n'aient acquis de la force ;
car pour avoir aimé durant nostre jeu-
nesse ou la paulme ou la chasse , il ne
s'ensuit pas que nous devions mettre au
rang de nos plus chers amis , ceux en
qui nous aimions la mesme inclination.

En ce cas-là, par un certain droit d'ancienneté nos nourrices & nos précepteurs exigeroient de nous beaucoup de bien-veillance. Ce n'est pas qu'il nous soit bien-seant de négliger ny les unes ny les autres, mais nous devons les cherir & les honorer d'une autre façon; autrement il n'y auroit jamais de certitude dans les affections : car s'il arrive du changement dans les volontez, il en arrive aussi dans les mœurs, & ces divers changemens, qui s'entre-suivent, rompent l'union qu'avoit fait l'amitié. Ainsi la seule raison pourquoy les bons ne sçauroient estre les amis des méchans ny les méchans les amis des bons, c'est parce qu'entre leurs mœurs, de même qu'entre leurs volontez, il ne se peut jamais trouver aucun rapport.

On peut encore ordonner dans l'amitié, que nous prenions bien garde à ne nous point opposer par une affection trop ardente aux desseins de nos amis qui peuvent leur estre extrêmement utiles. C'est une indiscretion qui ne se fait que trop souvent ; car enfin, s'il m'est permis d'alleguer encore la fable, jamais Neoptolemus n'eust pris la ville de Troies, s'il eust voulu écouter Ly-

Comede, qui l'avoit élevé, & qui par ses armes & par ses discours le vouloit détourner de son chemin. De même, quand des interets importants nous obligent à nous separer de nos amis, si quelqu'un le veut empêcher à cause qu'il consent avec peine, il a l'esprit foible & est peu juste & peu raisonnable dans l'amitié. Il faut donc en toutes sortes de rencontres considerer exactement, & ce que nous demandons à nos amis, & ce que nous permettons qu'ils nous demandent.

Il est vray qu'il survient quelquesfois des mal-heurs qui causent necessairement la rupture des amitez. (Nous passons maintenant de l'affection des sages à celle du vulgaire) comme lors que nos vices viennent à se deborder, & à ne respecter pas davantage nos amis, que les Etrangers : parce que ce sont des vices dont l'infamie retombe ordinairement sur ceux que nous aimons. Nous devons insensiblement nous retirer de la compagnie de ces vitieux, & comme autresfois j'ay oüi dire à Caton, decoudre plustost ces amitez que les déchirer; Si ce n'est que par une rupture différée, nous courions risque d'en rece-

voir de si sensibles affrons , qu'il ne soit ny honneste , ny raisonnable , ny mesme possible, de ne rompre pas avec eux sur le champ. Or s'il arrive en ce rencontre quelque changement de mœurs & d'inclinations de part & d'autre ; ce qui se voit d'ordinaire, ou quelque mauvaise intelligence en ce qui regarde les interets de la Republique. (car je parle toujours comme j'ay tantost dit , des amitez vulgaires , non de celles des sages.) Il est à craindre, non seulement que l'amitié ne meure , mais qu'il n'en naisse de grandes inimitiez. Et veritablement se peut-on rien imaginer de plus des-honneste & de plus honteux , que de faire la guerre à celuy dont on estoit un peu auparavant l'amy le plus intime. Scipion , comme vous sçavez, se retira de l'amitié de Q. Pompeius en ma consideration; Il rompit avec Metellus nostre Collegue , à cause de quelque different qui concernoit la Republique; mais il fit l'une & l'autre de ces actions avec raison , avec autorité, & sans aucune aigreur. Et partant, on doit sur toutes choses prendre garde qu'il n'arrive aucunes broüilleries entre les amis ; & si l'on ne le peut em-

écher, il faut au moins faire en sorte, que les amitiés paroissent plustost esteintes, qu'étouffées. On doit aussi donner ordre, que ces grandes affections ne se mangent point en d'aussi grandes haïsses, d'où naissent ordinairement lesquelles, les médifances, & les outrages, que toutefois nous devons supporter, au cas qu'ils soient supportables, & l'on doit rendre cet honneur à l'ancienne amitié, que celui seul qui fait l'injure soit estimé coupable, non pas celui qui la reçoit.

Certes le secret le plus excellent pour éviter tous ces desordres & toutes ces incommoditez, mêmes pour s'en garantir, c'est de ne commencer point si tost à s'attacher des liens de l'amitié, c'est de n'en point contracter avec des personnes indignes. Or ceux-là particulièrement sont dignes d'estre aimez, qui dans eux-mêmes ont la cause pour laquelle ils sont aimez: hommes véritablement rares, puis que toutes les choses excellentes sont rares, & qu'il est si difficile d'en trouver une qui soit entièrement parfaite. Mais la plupart des esprits ne connoissent rien d'excellent dans le monde que ce qui leur est pro-

fitable , & se gouvernent à l'endroit de leurs amis, comme ils font à l'endroit de leurs animaux, entre lesquels ils cherissent davantage ceux dont ils esperent tirer plus de commoditez. Ainsi leur ames n'estans point susceptibles d'une amitié si belle & si naturelle, qui de soi-même & pour soi-même est si desirable, ils ne sçauroient experimenter sur eux-mêmes, combien la force en est merveilleuse. Car chacun s'aime soi-même non pas afin de tirer de soi-même quelque reconnoissance de son affection mais parce que chacun est cher à soi-même. Or si cette affection que nous avons pour nous-mêmes, ne passe de nous-mêmes dans la personne de nos amis, il est impossible qu'il s'en trouve jamais de parfaits, puisque l'amy ne peut estre parfait amy, s'il n'est en quelque façon la même chose que celui qu'il aime. Que si ces choses se remarquent parmi les animaux, si ceux qui volent, si ceux qui rampent, si ceux qui nagent, si les bestes privées, si les sauvages mêmes, s'aiment premierement par un instinct que la nature leur donne avec la vie, & puis desirent & recherchent des animaux de leur espece, avec le

uels ils se puissent accoupler : Si, dis-je
s font ces choses avec un desir & une
fection presque semblable à l'affection
umaine; combien, à plus forte raison, la
ature le doit-elle montrer en l'homme,
ui s'aime premierement soy-même,
& puis souhaite d'en acquérir un autre,
ont il puisse mêler l'esprit avec le sien,
& faire que ces deux se reduisent com-
me en un seul.

Mais la plupart demandent malicieu-
ement, je n'ose dire avec impudence,
les qualitez en leurs amis, qu'ils ne
çauroient posséder en eux-mêmes, &
veulent obtenir d'eux ce qu'ils sont bien-
aises de ne leur point accorder. Et tou-
tefois il est premierement raisonnable,
que celui qui veut aimer, soit homme de
bien, & puisqu'il en cherche un autre,
qui lui ressemble. C'est dans de sembla-
bles amitez, que la constance, dont nous
parlions tantost, regnera souveraine-
ment : Car les esprits, unis par cette af-
fection mutuelle, seront les ministres
des passions dont les autres ne sont
que les esclaves : les actions équita-
bles & justes, & les occasions d'entre-
prendre tout l'un pour l'autre seront des
sujets de leurs réjouissances, ils ne se

feront reciproquement que de raisonnables & d'honnestes prieres, ils s'aimeront, ils s'honoreront, ils se respectent. Celuy-là certes qui veut bannir le respect de l'amitié, luy veut ravir son plus grand ornement; & son opinion est bien pernicieuse, s'il pense, que l'affection autorise ou les passions deregles ou quelque autre crime. La nature a fait naistre l'amitié pour servir d'aide aux vertus, non pas pour estre la compagne des vices: Elle a fait naistre cette bienveillance, afin que la vertu s'associait avec elle & se fortifiast de ses forces, s'il arrivoit qu'elle ne pust toute seule executer les grandes choses. Aussi l'on peut dire, si cette société s'est rencontrée, si elle se rencontre, ou se doit rencontrer entre quelques-uns, que c'est le commerce le plus heureux de la vie, & le plus propre pour arriver au souverain bien. C'est dans cette société que l'on trouve, tout ce que les hommes estiment desirable comme l'honnesteté, la gloire, la tranquillité de l'esprit, la gaieté, dont la possession fait nostre plus grande felicité dans la privation desquelles nous ne saurions vivre heureux. Or ce bien estant le plus grand qu'on puisse desirer

Si nous le voulons acquérir, il faut tâcher d'acquérir la vertu, sans laquelle nous ne serons possesseurs ny de l'amitié, ny d'aucune des choses qui sont souhaitables. Car si l'on croit avoir fait des amis apres avoir negligé la vertu, l'on reconnoitra bien - tost combien l'on est trompé, si quelque mauvaise aventure oblige à les éprouver.

C'est pourquoy repetons souvent certains avis, qu'il faut aimer apres avoir exactement considéré ce que l'on doit aimer, non pas considerer ce que l'on doit aimer, quand on a commencé de l'aimer : car si nous sommes punis de nostre negligence, c'est principalement dans le choix des amis, & dans la maniere de les servir. Aussi nous servons-nous de conseils contraires à ceux que la prudence inspire, qui loin de suivre les actions, les doit toujours preceder, & nous faisons des choses qui sont déjà faites, quoy que nous le defende le proverbe ancien, puisqu'il nous commençons à juger comment il les faut faire, apres qu'elles sont faites ; ce que nous devons examiner auparavant. De là vient que nous estans engagéz de part & d'autre, soit par une sequentation ordinaire, soit par quel-

qués témoignages reciproques d'affection, nous rompons cette affection au milieu de sa course, dès la premiere offense que nous pensons avoir receuë de nostre amy. En quoy certes, nous sommes encore plus blamables, de negliger ainsi la chose du monde la plus necessaire. Car bien que la plupart méprisent même la vertu, bien qu'elle passe en leur esprit pour une pure vanité, l'on peut dire toutefois à l'avantage de l'amitié, qu'elle est infiniment utile à la vie par le consentement universel qu'en donne toute la terre. Beaucoup se moquent des richesses, parce qu'estans satisfaits de peu, rien ne leur deplaist tant que le luxe, soit dans les habits, soit dans le boire ou dans le manger: Et bien que la plupart brulent du desir de posseder les honneurs, beaucoup les méprisent jusqu'à ce point, qu'ils ne pensent pas qu'il se trouve rien dans le monde de plus vain ny de plus ridicule: Et sorte que les mêmes choses qui sont esteemées admirables au jugement des uns sont reputées de nulle importance à l'opinion des autres. Mais quant à l'amitié, les sentimens de tout le monde s'accordent en sa faveur. Et ceux qui

ont embarquez dans les interets de la Republique, & ceux qui se plaisent dans les sciences, & ceux qui s'occupent avec loisir au maniement de leurs affaires domestiques, & ceux enfin qui s'abandonnent entierement à la volupté; tous ceux-là, dis-je; ne pensent pas qu'on puisse vivre sans aimer, si l'on veut vivre avec un peu d'honneur. Car l'amitié se glisse, je ne sçay comment, dans le commerce de la vie de tout le monde, pas une aage ne sçauroit estre exempte d'affection, & s'il se rencontroit un homme d'un naturel assez sauvage & assez inhumain, pour ne pouvoir souffrir la compagnie de personne, jusqu'à se declarer ennemi de la société, tel que fut autrefois un certain Tymon chez les Atheniens, toujours auroit-il peine à vivre, s'il n'avoit quelqu'un près de luy, dans la conversation duquel il pust comme vomir le venin de sa mauvaise humeur.

Mais cette remarque ne se justifie-
oit-elle pas encore, s'il pouvoit arriver
que quelque Dieu nous transportast,
hors de la compagnie du monde, dans
quelque solitude, & que là nous aiant
comblez de l'abondance de toutes les
choses desirables, il ne permit à pas un

de nous la veuë ny la societé de personne; quel esprit assez rude pourroit souffrir cette façon de vivre, s'en peut-il trouver un à qui la solitude n'otast pas tout le goust de toutes ces douceurs. Et de là je conclus, que ce que nos Anciens rapportent d'Archita Tarentin, si je ne me trompe, & qu'ils ont appris de leurs peres, est veritable. Si quelqu'un disoit-il, d'ordinaire, pouvoit monter dans le Ciel, & considerer exactement la nature du monde, & la beauté des astres, ce mêmes objets, que seul il considereroit sans en recevoir ny joie ny satisfaction quelconque, luy cauferoient une admiration delicieuse au dernier point s'il avoit quelqu'un pres de luy, qu'il put entretenir de cette heureuse aventure. Ainsi la nature n'aime rien de solitaire mais veut tousiours que quelque chose luy serve d'aide & d'apuy; douceurs charmantes, & qui se trouvent particulièrement dans la possession d'un amour parfait.

Cependant, quoy que cette même nature nous declare par tant de signes ce qu'elle desire, ce qu'elle recherche, ce qu'elle veut, nous devenons sourds, je ne sçay comment, & n'entendons point

es conseils qu'elle nous donne. Car on peut en beaucoup de façons servir de l'amitié, & si plusieurs occasions se présentent de se plaindre de ceux qu'on aime, le sage en pareille rencontre doit éviter ce mal, ou ne s'en pas soucier, ou le souffrir constamment. Sur tout nous ne devons point nommer du nom d'offense, cette reprimande charitable que nous font quelquefois nos amis, puisqu'elle nous fait remarquer la fidélité de leur affection, & l'utilité que nous pouvons recevoir de leurs avis salutaires. Car comme nous les devons avertir jusqu'à les reprendre aigrement, lorsqu'il est nécessaire, de même devons-nous de bonne grace recevoir d'eux de semblables remontrances quand elles partent de leur amitié. Mais je ne sçay comment il arrive, que ce qu'a dit Terence, mon cher amy, dans son Andrie, est véritable.

*On hait toujours celui, qui dit la vérité
On aime un complaisant, par qui l'on est flaté.*

La vérité certes est importune, puisqu'elle engendre la haine qui n'est autre chose que le venin de l'amitié, & la complaisance est encore plus fâcheuse, puis qu'approuvant & pardonnant le vi-

ce, elle laisse perir son amy. Mais celui-là, sans doute, est le plus coupable, qui, méprisant la verité, se laisse emporter dans le crime par les laches persuasions d'un flatteur.

Il est donc necessaire, en ce rencontre, d'avoir un soin tres-particulier; premierement, que les avis de ceux que nous aimons soient sans aigreur, & secondement, que leurs remonstrances ne soient accompagnées d'aucun outrage. Quant à la complaisance (puisque nous nous servons volontiers des termes de Terence) il faut qu'elle ait beaucoup de civilité, & que la flaterie cette complice infame des passions des-honnestes en soit absolument bannie, elle qui non seulement est indigne d'un ami, mais même d'un homme libre. On vit autrement avec un Tyran, qu'avec une personne qu'on aime, & je desespere du salut de ceux, qui ferment leurs oreilles à la verité, pour ne la pas entendre, quand elle sort de la bouche de leurs amis. On sçait la remarque de Caton, que nous avons des obligations plus grandes à des ennemis qui sont trop severes, qu'à des amis qui sont trop doux, parce que ceux-là disent souvent la verité, & que ceux-

cy ne la disent jamais. Et c'est une chose étrange , que ceux à qui l'on donne de salutaires avis, en ont une tristesse qu'il ne faut pas qu'ils aient, & n'ont pas celle qu'ils en doivent avoir. Car ils ne sont pas affligés d'avoir failli, mais seulement d'en estre repris; & ne faut-il pas, tout au contraire, que le souvenir du péché nous fasche, & que la remontrance nous réjoüisse.

Comme donc le propre de la vraie amitié c'est d'avertir ses amis de ce qu'ils doivent faire, c'est d'estre pareillement averti par eux: C'est de leur donner ces avis librement & sans aigreur; c'est de les recevoir d'eux patiemment, & sans repugnance; Ainsi faut-il conclure, qu'il ne se trouve point de peste plus dangereuse dans les affections que les basses complaisances, les flateries, & les caresses, qu'on peut avec beaucoup de raison appeller le vice des hommes légers, inconstans, & trompeurs: qui font tout, qui disent tout, en faveur de la volupté, & jamais rien en considération de la vérité. Or bien que la dissimulation soit vicieuse en toutes choses, tant parce qu'elle nous empêche de discerner le vrai d'avec le faux, qu'à cause qu'elle

altere enfin le jugement ; Elle l'est encore particulièrement en cecy , qu'elle est ennemie de l'affection , puisqu'elle détruit entierement la verité , sans laquelle ce beau nom d'amitié n'a plus de force. Car si cette force est principalement considerable en ce qu'elle fait, que plusieurs personnes sont animées d'un même & seul esprit ; comment y réussira-t'elle quand une même & seule personne sera tousiours variable, tousiours double, tousiours changeante, tousiours differente de soy-même. Or que peut-on voir de plus changeant & de plus égaré du bon chemin , que l'esprit de celuy , qui non seulement se conforme aux opinions & aux volonteze d'un autre, mais qui observe encore les plis & les mouvemens continuels de son visage, pour en faire la regle de ses gestes & de ses actions.

*S'il aprouve un avis à l'instant je l'approuve,
 Je l'ay, s'il le condamne, aussi-tost condamné,
 Et je me suis enfin à moy-même ordonné,
 D'estre ainsi complaisant, par tout où je me trouve,*

Dit le même Terence , mais c'est sous la personne d'un écornifleur nommé Gnato. Or recevoir en sa compagnie d

de semblables avis, c'est une marque de
degereté d'esprit. Cependant, comme
l s'en voit plusieurs dans le monde sem-
blables en ce point à Gnato, mais dis-
semblables en ce qu'ils sont plus élevez
que luy en dignitez, en reputation, &
en fortune; leur flaterie est d'autant
plus dangereuse, que souvent ils ont à la
fois beaucoup de vanité, & beaucoup de
puissance: mais pourveu que la diligence
nécessaire y soit aportée, on discernera
aussi facilement un flateur d'avec un a-
my veritable, qu'il est aisé de reconnoî-
tre les choses pures & naturelles, parmi
celles qui sont artificielles & falsifiées.

Le vulgaire, tout ignorant qu'il est, ne
laisse pas de juger ordinairement de la
différence qui se trouve entre un citoyen
populaire, c'est à dire inconstant & fla-
teur, & entre le constant, le grand & le
severe. Avec quelles flateries le Consul
C. Papyrius ne tascha-t'il point dernie-
rement de s'insinuer en l'esprit du peu-
ple, quand il voulut faire passer la loy
du rétablissement des Tribuns? Nous
l'en dissuadâmes; mais je ne veux rien
dire de moy, je parleray plus volontiers
de Scipion. Quelle gravité fit-il voir en
ses discours, de quelle majesté furent-

ils accompagnez? Elle fut telle que l'on l'eust plutoſt pris pour le Capitaine du peuple Romain, que pour ſon compagnon, toutesfois vous y fuſtes preſens, & nous avons cette harangue entre les mains. Ainſi cette loy ſi favorable au peuple, fut refusée par les ſuffrages du peuple même. Mais pour revenir à moi, vous vous reſſouvenez combien la loy que propoſa C. Licinius Craſſus touchant les ſacerdotes, durant le Conſulat de Q. Maximus frere de Scipion, & de L. Mancinus ſembloit pareillement avantageuſe au peuple; puis que par cette loy, l'élection des Preſtres, des Pontifes, & des Augures, eſtoit entiere-ment remiſe à la diſcretion de cette multitude ignorante. Vous vous reſſouvenez que ce fut ce Craſſus, qui voulut le premier parler en vers devant ce même peuple, eſperant le gagner par cette nouveauté, & faire ainſi plus facilement paſſer la loy qu'il avoit propoſée. Mais le culte que nous avons toujours rendu aux Dieux immortels, rendit noſtre deſenſe plus forte que cette harangue mercenaire: ſi bien que noſtre cauſe fut plutoſt deſenduë par elle-même que par noſtre autorité. Toutes ces cho-

Il arriverent pendant que j'étois Preteur
cinq ans avant que je fusse créé Consul.
Si donc dans la scène, je veux dire
dans une grande assemblée de peuple,
où les fictions & les déguisemens sont
bien en leur jour, la vérité toutesfois
aant de force, lors que l'on la décou-
vre, & qu'on la montre, n'en aura-t'elle
pas à plus forte raison dans l'amitié,
qui ne subsiste & ne regne dans le mon-
de, qu'entant que cette même vérité pa-
rît en elle plus éclatante ? Qu'arrive-
r-t'il dans l'affection, dans laquelle si
vous ne montrez, pour ainsi dire, vostre
cœur ouvert à vostre ami ; & si vostre
ami ne vous ouvre pareillement le sien,
est impossible que vous puissiez vous
estimer respectivement l'un à l'autre, il est
impossible que l'un ny l'autre ou puisse
aimer, ou puisse estre aimé, l'un & l'au-
tre estans incertains si cette affection
est véritable. Et bien que cette espee
de flatterie soit en quelque façon perni-
cieuse, elle n'est toutesfois prejudicia-
ble qu'à celuy qui la reçoit & qui s'y
laisse. De-là vient que ceux qui pren-
nent plus de plaisir à se considerer eux-
mêmes, & qui sont les plus satisfaits de
leur personne, écoutent ordinairement

plus volontiers les cajoleries des flatteurs. La vertu certes est amoureuse de soy-mesme, aussi caoit-elle parfaitement jusqu'à quel point elle est aimable; mais je parle icy de l'opinion que chacun de sa vertu, non pas de cette même vertu: car la plupart affectent davantage d'estre reputez vertueux, que d'estre veritablement vertueux; rien ne les réjoïit tant que la flaterie; Et lors que de discours obligeans, & pour l'ordinaire inventez à plaisir, viennent à chatouïllier leurs oreilles, ils prennent ces loüanges vaines & ridicules, pour de veritables éloges qu'on donne à l'excellence de leur merite.

Or je ne pense pas qu'on puisse remarquer aucune affection entre deux amis, quand l'un est toujours prest à mentir, & l'autre toujours sourd à la verité; & nous ne trouverions point si plaisante sur les theatres la representation de la flaterie des Parasites, si nous n'voyions en même temps des personnaiges de soldats vains & fanfarons, qui mettent leur souveraine felicité à se voir flattez.

Quoy Thais m'a rendu de grands remerciemens

C'estoit assez de répondre de grande voix; mais il répond de tres-grands; car le fl

Surprend toujours plaisir d'élever les
 choses mêmes les plus basses, quand il
 voit que celui qu'il entretient veut qu'el-
 les soient élevées. Et partant, bien que
 cette douce & flatteuse vanité n'ait cre-
 ué ordinairement qu'en l'esprit de ceux
 qui l'invitent eux-mêmes & l'attirent
 chez eux, toujours devons-nous aver-
 tir les plus constans & les plus sérieux
 de prendre garde soigneusement, que
 cette adroite complaisance ne les sur-
 prenne. Je sçai bien qu'il faut estre stu-
 pide au dernier point pour n'apercevoir
 pas la flaterie, lors qu'ouvertement on
 nous flatte, mais il est à craindre qu'a-
 vortement & finement le flatteur ne s'in-
 troduise en nostre esprit; & certes son ar-
 tifice est d'autant plus difficile à recon-
 noître, que quelquesfois il nous con-
 trarie & se declare comme nostre enne-
 mi pour rendre en suite ses flateries
 moins suspectes & plus dangereuses. Ce
 flatteur, dis-je, est d'autant plus caché,
 qu'il se rend quelquesfois & se laisse
 vaincre, afin que celui qu'il a si finement
 séduit, semble avoir eu le moyen de le
 reconnoître plus facilement. Or que nous
 peut-il arriver de plus honteux que d'é-
 tre ainsi trompé. Il faut donc sur toutes

choses y prendre garde avec soin, & considérer ce que dit l'Epicure sur ce sujet

*Tu me fais le jouet de ton humeur folâtre
Devant tous ces vieux fous qui font rire au
theatre.*

C'est aussi le ridicule personnage qu'ils représentent dans les fables les vieillards imprudens & trop credules.

Mais je ne sçay comment nous avons détourné le fil de nostre discours, & comment de l'amitié des hommes parfaits, je veux dire des sages, & je parle de la sagesse dont l'esprit humain semble estre capable, nous sommes tombés dans les affections vulgaires & inconstantes. Retournons donc à nostre première meditation pour la conclure.

La vertu, mes chers amis, sert de lien aux amitez & les conserve. C'est en elle que se trouve l'accord admirable des choses; c'est en elle que se trouve la seureté; c'est en elle que se trouve la constance. Dès qu'une fois elle a paru, dès qu'elle a montré sa lumière, & qu'elle a remarqué dans un autre ce même éclat elle s'approche de luy le plus près qu'elle peut, ou plutôt elle entre dans luy-même, luy donne sa splendeur, & prend en même temps

enne. De-là naît la mutuelle flamme de leur amour, ou de leur amitié, car l'un & l'autre tire son étimologie d'aimer. Or aimer n'est autre chose que cherir tendrement la personne qu'on aime sans application d'esprit à l'utilité, sans réflexion aucune sur aucune indigence. Quoique cette amitié ne laisse pas de produire en nostre faveur des commoditez tres considerables, lors mêmes que nous y en fons le moins. C'est cette même affection, qu'étans encore jeunes, nous avons eüe pour ces sages vieillards, L. Paulus, M. Caton, C. Gallus, P. Nasica, & T. Gracchus beau-pere de nostre Scipion : bien-veillance qui paroît avec plus d'éclat quand elle se trouve entre des égaux, comme entre Scipion & moi, L. Furius, P. Rupilius, Sp. Mummius. Enfin estans devenus vieux, nous delassons nostre esprit, & nous nous reposons à nostre tour dans l'affection que nous témoignent les jeunes gens : comme je suis ravi d'aïse quand je vois celle dont vous m'honorez, comme je me ressouviens avec un extrême plaisir de celle qu'ont pour moy Q. Tubero, quoy que fort jeune encore, & P. Rutilius Virginius. Donc puisque l'ordre est é-

P. iiij

tabli dans la vie par la nature est tel ; qu'il faut qu'un âge naisse de l'autre, nous devons souhaiter principalement de passer cette vie avec nos égaux, afin que partans avec eux en même temps ; comme de la barriere, nous puissions arriver avec eux en même temps au bout de nostre course. Mais parce que les choses humaines sont extrêmement fragiles & perissables, nous devons tous avoir un soin tres-particulier d'acquiescer des personnes que nous puissions aimer & de qui nous puissions reciproquement estre aimez : car qui bannit l'affection de la vie, oste absolument à la vie tout ce qu'elle a de joie & de douceur.

Bien que la mort m'ait subitement ravi Scipion, il vit toutesfois, & jamais ne mourra : car la vertu de ce grand personnage que j'ay toujours aimée, n'est point éteinte ; non seulement elle est présente à mes yeux, dont elle fut toujours l'objet le plus aimable ; mais cet éclat auguste dont elle est revêtuë, la rendra precieuse à la posterité. Jamais personne n'aspirera de parvenir aux grandes choses, jamais personne n'aura le courage de les entreprendre, qu'il ne pense auparavant qu'il se doit proposer pour

ndelle la memoire & l'image de ce grand homme. Certes entre toutes les choses que la fortune ou la nature m'a données, je n'en remarque pas une que j'eusse comparé à l'amitié de Scipon. Par cette bien-veillance ses sentimens se sont toujours trouvez d'accord avec les miens en ce qui concernoit la Republique ; par cette bien-veillance nos conseils n'ont jamais esté differens, mesme dans les affaires particulières ; par cette bien-veillance, enfin j'allois un repos plein de douceur, de joie, de ravissement. Je n'offensay jamais ce grand personnage en la moindre chose du monde, dont je me sois aperçu. Je n'entendis jamais rien de lui que j'eusse désiré ne pas entendre. Nous logions en une même maison, nous vivions en une même table, nous allions ensemble à la guerre, nos occupations estoient pareilles à la campagne, nous fissions tous nos voyages de compagnie. Que diray-je des passions mutuelles que nous avions de connoistre & d'apprendre continuellement, dans lesquelles, éloignez des regards du peuple, nous avons consumé tout ce que nous avions de temps & de loisir ? Certes si la me-

moire de ces choses estoit morte avec Scipion, il me seroit impossible de supporter le déplaisir que j'ay d'avoir perdu l'amy du monde le plus parfait: mais bien loin d'estre éteinte, elle se nourrit plustost & se fortifie de jour en jour par le ressouvenir continuel que j'ay de lui, que toutes mes pensées encore incessamment me renouvellent. Et quand bien je serois absolument privé d'un contentement si délicieux, toujours l'âge où je suis me pourroit-il en quelque sorte servir de consolation : Car je ne sçauois plus vivre long-temps dans les regrets de cette perte; & les courtes afflictions, quelques fascheuses qu'elles soient, doivent estre suportables. Voilà, mes chers amis, ce que j'avois à vous dire de l'amitié. Je vous exhorte maintenant, puis qu'il est vray qu'elle ne peut subsister sans la vertu, d'assigner un rang si considerable à cette vertu, que vous croiez, elle seule exceptée que le monde n'a rien de plus précieux que l'amitié.

LES
PARADOXES
DE CICERON.

V

qu
ple
ma

oc
do

v
d

q
f

r

n

e
u

r

r



P R E F A C E.

VOicy un jeu de l'esprit du plus merveilleux Orateur qui ait jamais persuadé un peuple victorieux de tout le monde ; mais c'est un jeu qui égale les occupations des plus severes Philosophes. On y apprend à bien vivre en même temps qu'on s'y divertit ; & si l'on y trouve quelque chose d'estrange, il faut considerer que c'est un jeu, qui ne seroit pas si agreable, s'il n'avoit rien d'extraordinaire. Mais qu'on ne s'imagine pas que Ciceron ait entrepris ces disputes pour faire une vaine ostentation de la subtilité de son esprit, & de la beauté de son éloquence ; il avoit déjà montré la force de l'un & de l'autre dans la deffence de ses amis, & dans la cause de la Republi-

que. Qu'on ne pense pas aussi qu'il ait voulu ravir aux Sophistes cette ridicule gloire de surprendre & de tromper ; Il estoit trop bien instruit de la véritable sagesse, & le bien commun de tous les hommes luy estoit trop précieux pour se divertir à leurs dépens. Ce seroit sans doute se divertir à leurs dépens, que de leur faire croire des choses, qui n'auroient qu'une apparence de vérité, & qui en effet seroient fausses ; que de leur donner des maximes, qui sembleroient leur montrer le bien, & qui les conduiroient au mal. Cicéron n'a donc pas voulu que ses divertissemens fussent criminels ; & comme il composa ces Paradoxes pour se consoler luy-même des calamitez de son temps, il les a rendus si profitables, qu'ils peuvent servir de consolation dans

tous les siècles. Je ne diray
point ce que c'est que Parado-
x ; il n'y a personne qui ne sça-
che que c'est une proposition
merveilleuse, qu'on n'a point ac-
coutumé d'entendre , & qui est
contre l'opinion commune: Je di-
rai seulement qu'elle n'est pas
toujours contre la raison, bien
qu'elle soit contre le sentiment du
vulgaire, & que c'est bien souvent
une vérité cachée que l'on tire
des tenebres pour l'utilité de tous
les hommes. Comme nous jugeons
pour les choses merveilleuses que
nous connoissons dans la nature,
qu'il y en a qui nous sont incon-
nues: Ainsi nous devons appren-
dre par la connoissance que nous
avons des veritez de la morale
qu'il y en a beaucoup d'autres que
l'on n'a pas encore découvertes ,
parce qu'on ne les a pas recher-
chées. Ce n'est pas que je voulusse

soutenir tout ce qu'il y a dans ces Paradoxes ; Je sçay bien qu'ils trouvent des choses que Cicéron ne croioit pas ; aussi les a-t'il traitées de telle sorte qu'il fait aisément connoître qu'il ne veut pas qu'on s'y arrête. Enfin je vous donne ce petit ouvrage en attendant que je vous en donne un plus grand , je veux dire les Offices de Cicéron , ou plutôt la plus belle Philosophie qu'un honneste homme doive sçavoir. Cela fera dans ce merveilleux discours que vous verrez plus à découvert les sentimens de Cicéron & peut-estre que vous confesserez alors que je ne doute point sans raison s'il estoit plus grand Orateur que grand Philosophe.

DES
ORATEURS
ILLUSTRES.
DIALOGUE
DE CICERON
INTITULE BRUTUS.

Tome XII.





P R E F A C E.

MOn dessein n'est pas de faire à l'entrée de ce Livre un Eloge des Ouvrages de Cicéron; ces excellentes pieces n'ont pas besoin que je les loüe, & tout le monde les aiant leuës avec admiration, ce que j'en dirois ne pourroit rien ajouter ny à leur gloire, ny à leur prix. Je me contente donc d'avertir ceux qui voudront jetter les yeux sur ce Dialogue, que c'est Cicéron qui parle, & qui parle de l'Eloquence. Il sied bien à ce grand homme de traiter de cét Art qu'il possédoit si parfaitement, & il y a du plaisir de voir le Prince des Orateurs de Rome juger du mérite des Orateurs, examiner toutes leurs qualitez, relever les grandes vertus, faire état des medio-

Q ij

cres , ufer d'une agreable varieté en la distribution des loüanges, & remontant à la source de l'Eloquence en decouvrir les plus rares trefors. En effet , pour la considerer dès son origine , il penetre jusques aux premiers siecles , il commence par les Grecs , & passant aux Romains il montre avec une merueilleuse lumiere, que les grandes choses ne se forment pas en un moment, & qu'il a fallu beaucoup de temps pour produire un Orateur accompli. Ce n'est pas que cét esprit incomparable n'ait conceu une plus belle idée de l'Eloquence , & qu'il n'ait connu qu'il y avoit un degré plus haut où personne n'estoit parvenu , il a consideré qu'il n'y a rien de si achevé dans la Peinture , que l'on ne puisse s'imaginer quelque chose de plus parfait , & que tout de

même on peut se figurer une Eloquence ornée de toutes les graces, enrichie de tous les dons de la nature, de l'esprit, & de la doctrine, & élevée au souverain estat de perfection, quoy qu'il n'y en ait jamais eu qui soit arrivée à ce point d'excellence que l'on peut seulement concevoir par les lumieres de la pensée, & par les forces de la raison. Ce modele d'un Orateur qui n'a point eu d'exemple, est le sujet d'un autre Ouvrage de Cicéron: mais en celuy-cy il fait plustost l'Histoire des Orateurs, qu'il ne forme un Orateur parfait, & neantmoins en examinant les qualitez qu'ils ont eues, & le merite de leurs actions, il ne laisse pas de dresser l'esprit à l'Eloquence, & de le mettre dans les voies pour y parvenir; il marque adroitement les vertus, & les ef-

fauts ; il entre même quelque fois dans de belles digressions, & prend toujours l'occasion de dire ce qu'il y a de plus beau dans les preceptes. C'est une admirable manière d'enseigner , c'est une exquisite production d'esprit où l'utilité est conjointe avec le plaisir & où chacun peut trouver de quoi se satisfaire , & même s'il est capable de discipline, de quoi se rendre plus accompli, & certes dans la description de tant de vertus & de tant de défauts, on reconnoît ainsi que dans un miroir toutes les qualitez que l'on possède, & comme l'on peut éviter les défauts qui ont été justement repris, on peut aussi acquérir les vertus des plus illustres Orateurs en se proposant leur exemple. Mais peut-on voir la passion que ces grands hommes avoient pour l'étude, cette amour de la gloire qui les engageoit

de si longs travaux, ce desir d'apprendre & d'ornertous les jours leurs esprits de nouvelles connoissances, ces exercices continuels qui les conduisoient à la perfection, sans concevoir une belle ardeur de faire comme eux, & d'aspirer à l'honneur en tenant les mêmes routes ? Il est vray que nous n'avons point ces appas qui attiroient les cœurs, & que l'Eloquence n'est plus un fondement de grandeur & de dignité; & quoi qu'elle se rencontre dans les places les plus élevées de cet Etat, & que nous y voions des hommes excellens en toutes choses, & même extrêmement éloquens; l'on sçait que cette haute élévation où ils sont, est un effet de leurs autres vertus; ils ont eu de l'amour pour l'Eloquence, parce que c'est la lumiere de l'esprit, & ils s'en sont servis comme d'un flambeau pour

faire découvrir ces belles qualitez qui les ont mis dans ces sieges de puissance & d'autorité. Tous les hommes sont capables de la mesme amour, & bien que les honneurs ne soient plus le prix de l'Eloquence, & qu'on n'en fasse pas aujourd'huy un degré pour monter aux dignitez; elle ne laisse pas d'avoir ses admirateurs qui la caressent à cause d'elle-mesme, & qui la poursuivent, parce qu'elle est parfaitement aimable. Ce Dialogue nous en presente les plus beaux traits; il expose à nos yeux ce que l'Eloquence Grecque & Romaine a eu de grand & d'illustre: & c'est enfin un riche monument qui montre le progrez que les Grecs & les Romains ont fait dans cét art divin, & jusques où ils ont porté la puissance de la parole animée de la raison & des graces du discours.



DES
ORATEURS
ILLUSTRES,
DIALOGUE
DE CICERON
INTITULE' BRUTUS.

I'ARRIVOIS à Rhodes , en venant de Cilicie, lors qu'on m'apporta les nouvelles de la mort de Quintus Hortensius. Cette perte me toucha sensiblement, & j'eus une douleur extrême de me voir privé de la conversation d'une personne qui m'estoit si chere , & des fruits de la parfaite amitié qui estoit entre nous. Je fus d'ailleurs fort affligé du malheur arrivé au College des Augurs par la mort d'un si excellent homme, & je creus que ce Corps illustre avoit

perdu une de ses plus grandes lumières. Dans cette pensée il me souvenoit qu'il c'estoit Hortensius qui m'y avoit reçu que j'en estois redevable à son affection, & au jugement avantageux qu'il avoit fait de moy, & que le caractère d'Augure qu'il m'avoit donné, m'obligoit selon nos loix, à l'honorer comme mon pere. Mais ce qui augmentoit mon déplaisir, estoit que Rome ayant peu de sages & de bons Citoyens, ce grand homme qui avoit de mêmes sentimens que moy touchant les affaires publiques, & qui avoit toujours uny ses conseils avec les miens, estoit mort lorsqu'il importoit à l'Estat qu'il fust encore vivant, & nous laissoit un triste & déplorable souvenir de sa sagesse, & de son autorité. Je me plaignois d'avoir perdu le compagnon de mes labeurs & de mes actions glorieuses, & non pas comme plusieurs estimoient l'adversaire & l'ennemy de mes loüanges. Et certes, si entre ceux qui font profession d'une étude de moins importante, nous lisons que les excellens Poëtes ont plaint la mort des autres Poëtes leurs égaux; avec quelle affliction d'esprit n'ay-je point dû souffrir la perte de celui avec qui

il estoit plus honorable de combattre, que de n'avoir point d'adversaire? ou-
te que comme je ne m'opposois point
à sa gloire, il ne s'opposoit point à
la mienne, & qu'au contraire nous
nous assistions mutuellement par les
conferences que nous faisions ensemble,
par les avis & par le support que nous
nous donnions l'un à l'autre. Mais puis-
que cét homme illustre a cessé de vivre
après avoir joiuy d'une felicité conti-
nuelle, & qu'il est mort plus heureuse-
ment pour luy que pour nous, & en un
temps auquel il luy feroit plus facile de
plaindre l'Estat, que de le secourir; puis-
qu'il a vécu autant que la vie a pû estre
accompagnée de quelque bon-heur;
pleurons s'il est nécessaire nostre perte
& nos deplaisirs: mais dans l'occurren-
ce de la mort de ce personnage, témoi-
gnons plus de bien-veillance que de
compassion, & que le souvenir qui nous
en demeure fasse connoistre que nous
avons plus d'amour pour luy, que nous
n'en avons pour nous mêmes. Cer-
tes, si nous nous plaignons à cause que
nous ne pouvons plus jouir de sa pre-
sence, c'est nostre mal que nous plai-
gnons, & il faut que nous le suportions

doucement, de peur qu'on ne s'imagine que ce n'est pas tant nostre affectio que nostre interest qui nous fait plaindre; que si nous nous affligeons de mort, comme si cét accident luy avoit apporté quelque mal, nous ne jugeons pas assez favorablement de la haute & parfaite felicité dont il est maintenant possesseur. Car si Hortensius estoit vivant il souhaiteroit avec les bons & genereux Citoiens le retour des biens que nous avons perdus, mais il sentiroit par dessus tous, & avec peu de personnes un excés de douleur voyant cette Tribune qui fut autresfois, s'il faut ainsi dire, le theatre glorieux de son esprit incomparable, dépoüillée de ses illustres ornemens, & privée des grandes actions de ces bouches éloquentes dignes des oreilles Grecques & Romaines. De moy j'ay un extrême regret que cette ville soit reduite à un estat si malheureux, qu'elle n'appelle plus à son secours les forces de l'esprit, du conseil, & de l'autorité, & que ces armes salutaires dont j'avois si long temps fait les exercices, que par une experience de tant d'années je sçavois assez heureusement manier, & qu

DES ORATEURS ILLUSTRES. 191
bien convenables à un bon Citoyen,
à une Cité bien réglée, ne soient plus
en usage pour son service. Que si le cre-
dit & le discours d'un homme de bien a
jamais eu la puissance de defarmer des
hommes passionnez & transportez de
colere ; ce fut sans doute lors que la
peur ou l'épouvante fut si generale,
que la paix ne trouva plus de voix pour
se defendre. Ainsi j'ay resenty moy-
ennement ce déplaisir parmy tant d'autres
effets d'affliction que nous donnent les
troubles publics, qu'au temps auquel
il y eut de si grandes agitations , apres
avoir entrepris & achevé de si belles
affaires, je devois me reposer & trouver
un port favorable, non pas dans la paresse
& dans l'oisiveté, mais dans un loisir
sage & moderé ; & lors que cette
santé, que j'ay de parler arrivoit , s'il
est ainsi dire, à sa maturité , & par de
longs travaux, parvenoit à une agreable
vieillesse , en ce même-temps on a pris
des armes, mais si malheureusement , que
ceux-mêmes qui sçavoient les manieres
d'honneur de leur patrie, n'ont pû trouver
un moyen de s'en servir pour son salut.
Et certes, il me semble que c'est un sou-
verain degre de felicité aux grands per-

sonnages , & dans cette ville , & dans toutes les autres , d'avoir pû posséder jusques à la mort , non seulement leur autorité & la gloire des belles choses qu'ils ont faites pour le bien de l'Estat : mais aussi la reputation de leur sagesse. L'imagination d'un tel bonheur charme extrêmement mon esprit , & au milieu des soins importants qui m'occupent , j'en receus il y a quelques jours beaucoup de contentement, estant d'aventure tombé sur ce discours. Comme je me promenois chez moi , jouissant de quelque loisir hors de l'agitation des affaires , Marcus Brutus vint me visiter ainsi qu'il avoit accoutumé, avec Titus Pomponius Atticus. Ces deux personnages non seulement unis ensemble par les liens d'une parfaite amitié : mais unis encore avec moy si étroitement , que comme je les aimois infiniment , & qu'ils m'estoient extrêmement agreables , à leur abord je perdus toutes les fascheuses pensées qui me donnoit l'estat déplorable des affaires publiques. Apres donc que je leur eusaluez : Qui vous amene icy , lui dis-je , qu'y a-t'il de nouveau ? Rien , répondit Brutus, qui soit digne de

re curiosité, ou que je puisse vous donner pour nouvelle asséeurée. Nous sommes venus vous voir, me dit alors Atticus avec résolution de ne parler point du tout de l'Estat, & dans le dessein d'entendre plustost quelque chose de vous, que de vous apporter aucun délai. Certes, leur dis-je, vostre presence chasse les soins de mon esprit, & pendant vostre absence mesme j'ay receu de vous de grandes consolations: car ce sont vos lettres qui m'ont fait reprendre courage, & qui m'ont obligé de me remettre à mes anciennes estudes. J'ay eu avec plaisir, me dit Atticus, la lettre que Brutus vous écrivit d'Asie, me semblant qu'il vous y donnoit de sages avis, & qu'il vous consoloit en véritable & parfait amy. Ce n'est pas sans sujet, luy dis-je, que vous avez eu ce sentiment; car je vous assure que cette lettre a delivré mon esprit des troubles, & les nuages qui avoient si long-temps obscurci toute ma raison, & qu'elle m'a ouvert les yeux pour me faire revoir la lumiere; & comme le peuple Romain apres la malheureuse journée de Cannes, commença à respirer par l'heureux succez que Marcellus eut contre

Annibal aux portes de la ville de Nole où il emporta une victoire qui fut suivie de plusieurs autres prosperitez : Ainsy apres tant de fascheuses aventures qui sont arrivées à ma personne & à cet Estat , je puis dire que je n'ay rien veu avant la lettre de Brutus , qui a répondu à mes souhaits , & apporté quelque soulagement à mes déplaisirs. Certes, me dit Brutus , s'il est ainsi , j'ay fait ce que je desirois , & j'ay beaucoup fait, si en une chose de telle importance je suis parvenu à la fin que je m'estois proposée. Mais je voudrois sçavoir adjousta-t'il , quelles sont ces lettres d'Atticus qui ont remis la joye dans vostre esprit ; En verité , luy répondis je , elles ne m'ont pas seulement donné du plaisir , mais je pense que j'en leur dois aussi mon salut. Est-il possible, me dit-il , & quelles peuvent estre ces lettres qui ont produit un si grand effet ? Quel present , luy dis-je , pouvois-je recevoir ou plus agreable , ou plus propre en cette saison, que ce livre où s'entretenant avec moy , il m'inspire de nouvelles forces ; & releva mon courage presque entierement abbatu ? Voulez , me dit-il , parler du livre

où Atticus a fait un Abregé de l'Histoire, & où si je ne me trompe, il a travaillé avec beaucoup de soin. C'est le livre là, luy dis-je, à qui je suis tant redevable. Je veux le croire, me dit alors Atticus, puisque vous l'asseurez, & c'est le fruit le plus souhaitable que je pouvois recevoir de mon travail. Mais qu'y a-t'il dans cet ouvrage, ou qui vous soit nouveau, ou qui ait pû vous apporter une si grande utilité? J'y ay trouvé, luy répondis-je, ce que je cherchois, & même cette utilité qui m'étoit si nécessaire, l'ordre & la suite des temps y est si bien demêlée, que d'un seul regard j'ay envisagé toutes choses, & me suis mis à mediter là dessus avec beaucoup d'attention, & à dire vray, cette meditation m'a extremement servi: En effet, elle m'a adverti d'emprunter quelque chose de vous, non seulement pour me remettre dans l'exercice de mes études, mais aussi pour vous rendre vostre bien-fait par un present, non égal au vostre, au moins plein de reconnaissance; car encore que ce mot d'Hesiode ait merité des loüanges de la bouche des sçavans, qu'il faut rendre la mesure de ce quel'on a receu, & mêm-

me à meilleure mesure s'il se peut ; toutesfois comme je ne puis maintenant vous satisfaire que de volonté, & qu'il n'est pas en ma puissance de vous donner des effets, je vous demande de grace que vous me pardonniez, si je manque à un precepte si raisonnable : & certes j'en ay pas dequoy vous rendre ce que j'ay receu, des fruits d'une nouvelle recolte, comme il est ordinaire aux laboureurs ; une malheureuse seicheresse a consommé mon ancienne abondance, & a fait mourir en moy le fruit & la fleur. Je n'ay plus aussi rien de reserve dont je puisse vous recompenser ; car j'ay perdu ce que j'en avois, je ne puis plus user de ces biens qui m'estoient si precieux, & l'entrée qui n'en estoit presque ouverte qu'à moy, m'est maintenant fermée. Je suis donc réduit à jeter quelque semence dans mon esprit, comme sur une terre inculte & abandonnée ; mais je cultiveray avec tant de soin, qu'elle me donnera même assez de biens pour surpasser la magnificence des vostres, toutesfois mon esprit peut faire la même chose que la terre, laquelle s'est reposée quelques années en devien-

plus féconde, & produit plus abondamment ses richesses. J'attendray, me répondit Atticus, ce que vous me promettez, & je ne l'exigeray de vous qu'à vostre commodité; & si vous me le payez ce me fera un payement fort agreable. Et moy dit Brutus, j'attendray aussi ce que vous promettez à Atticus, & peut-estre que je me rendray de ma propre volonté son solliciteur, pour vous demander ce qu'il ne prendra d'exiger de vous qu'à vostre loisir. Mais moy, luy répondis-je, je ne vous payeray point que vous ne me promettiez auparavant que personne ne me demandera plus rien de cette debte. Certes, me dit-il, je n'oserois vous faire cette promesse, car je voy bien que celui qui dit qu'il ne vous pressera point, ne laissera pas de vous persecuter: que s'il ne se rend pas facheux & importun, il sera au moins diligent & plein de chaleur. En effet, dit Atticus, je pense que Brutus a raison; Car il me semble que je puis prendre la liberté de vous faire une demande, parce que je reconnois que vous estes aujourd'huy de bonne humeur. Puis donc que Brutus fait estat de demander

ce qui m'est deu , je vous demande ce que vous luy devez. Quelle est cette debte, luy dis-je? C'est mé répondit-il que vous écriviez quelque chose , car il y a long-temps que nous n'avons rien veu de nouveau de vostre plume ; Depuis vos livres de la Republique vous ne nous avez rien donné. Ce bel ouvrage a alumé dans nos ames une merveilleuse ardeur d'entendre ce que vous avez à dire du droit naturel , mais ce fera lors que vous pourrez , & je vous jure de faire en sorte que vous le puissiez maintenant si vous avez l'esprit libre , accordez-nous ce que nous vous demandons ; Que desirez-vous luy dis-je? Nous desirons, répondit Atticus, que vous continuiez le discours que vous commençastes nagueres à Tuscule touchant les Orateurs , & que vous nous disez en quel temps ont esté les premiers Orateurs , que vous nous les nommiez , & que vous nous expliquiez leurs qualitez. J'ay proposé à Brutus de venir vous entendre sur un si beau sujet : Il m'a témoigné qu'il le souhaitoit extrêmement , c'est pourquoy nous avons choisi ce jour , aiant sceu que vous estes de commodité ; si vous ave

Donc le loisir pour suivez à Brutus & à
roy le discours que vous aviez com-
encé. Je satisferay, leur dis-je, à vô-
tre desir si je le puis. Vous le pouvez
me dit Atticus, si vous détournez un
peu vostre esprit du soin des affaires,
et plustost s'il est possible que vous l'en
livriez entierement. Il me semble,
dis-je alors, qu'Atticus me fit entrer
dans le discours des Orateurs, sur le
sujet de l'action que Brutus avoit faite
pour cet excellent & incomparable Roi
Deiotarus, où j'ay appris qu'il avoit
parlé avec une éloquence pleine & a-
bondante, & de merveilleux ornemens.
C'est vray me dit Atticus, que ce fut-là
le commencement du discours, & vous
pouvez vous souvenir, adjôûta-t'il,
que deplorant la condition de Brutus,
vous jettiez presque des larmes à cau-
se de la fatale solitude du barreau & de
la tribune. Il me souvient bien, luy dis-
je, d'avoir fait alors cette plainte, &
je la fais assez souvent : car mon cher
Brutus, quand je jette les yeux sur vos
belles qualitez, mon esprit aussi-tost
est plein de crainte pour vous ; Je ne
sçay quel sera enfin le bout de la car-
rière de ce naturel admirable, de cet-

te excellente doctrine , & de cette singuliere industrie : Vous estiez nourri aux grandes causes , & déjà mon âge panchant à la vieillesse cedit à la vigueur de vostre jeunesse & abbaissa devant vous ce qu'il avoit acquis de gloire & de dignité ; Lors que tout d'un coup parmi tant de mal-heurs qui nous avons soufferts , cette éloquence dont nous commençons à parler , est devenue muette. En verité me dit Brutus j'en ay du regret , & je crois que l'on en doit estre touché à cause des autres choses qui nous sont arrivées , & qui ont causé ce silence : mais de moy je n'estime pas tant l'Eloquence pour le fruit qu'elle produit , que pour elle-même , pour le plaisir d'une si noble étude & d'un si excellent exercice & c'est ce qu'aucun accident ne me peut ravir , principalement puisque vous estes si passionné : Et certes c'est avoué fondement que je l'aime , car personne ne peut estre éloquent , s'il ne conçoit raisonnablement les choses ; ainsi quiconque s'adonne à la vraie éloquence , s'adonne aussi à l'étude de la Sagesse , qualité absolument nécessaire dans la conduite des affaires d'Etat , mesmes

milieu des grands orages de la guerre. C'est fort bien parlé, luy dis-je; & ce qui me l'a fait tant aimer, est que de toutes les choses que l'on a toujours le plus estimées en cette ville, il n'y a point de petit citoyen parmi nous qui ne croie qu'il les avoir acquises, ou les pouvoir acquérir; mais je ne vois point que la fortune ait jamais donné l'Eloquence à celui qu'elle a fait victorieux. A fin donc que nous discourions plus à nostre aise, & que nous expliquions plus commodément nos pensées, il faut s'asseoir, leur dis-je si vous le trouvez bon; & après qu'ils l'eurent approuvé, nous nous assîmes dans une petite prairie, vis à vis de la statuë de Platon, & alors prenant la parole je leur dis:

Je n'ay pas intention, & il n'est pas même nécessaire de louer icy l'Eloquence, de représenter avec quelle force elle regne sur les esprits, & combien elle eleve ceux qui la possèdent: mais ce que je puis assurer comme une chose qui est hors de toute controverse, c'est que soit que l'Eloquence s'acquiere par art, soit qu'elle se forme par l'exercice, ou que la nature la donne, de toutes nos connoissances, c'est celle où il se rencon-

tre le plus d'espines ; En effet chacun des cinq disciplines dont on dit qu'elle est composée estant un art haut & relevé, on peut aisément concevoir combien le concours qui s'en doit faire dans l'esprit de l'Orateur luy presente difficultez. La Grece en rend témoignage, puis qu'estant pleine dès longtemps d'une belle ardeur pour l'Eloquence, & que s'estant dès long-temps renduë excellente en cét Art divin & dessus tous ; elle a toutesfois possédé les autres arts long-temps avant qu'elle connust celui-cy, & ne les a pas seulement possédés dans la rudesse de leur origine, mais dans l'état de leur perfection avant que de le cultiver. Je puis, certes, penser à l'Eloquence qu'Athenes & les Atheniens ne s'offrent pas à mes yeux. C'est-là que premierement l'Orateur a paru, & que les harangues ont commencé à estre mises en lumiere. Neantmoins avant le temps de Pericle de qui nous avons quelques pieces, & celui de Thucidide, tous deux grands personnages, qui ont vécu à Athènes non pas en sa naissance, mais lors qu'elle estoit en sa fleur, nous n'avons point d'oraison qui soit composée avec qu-

que ornement , & qui soit digne d'un Orateur ; quoy que quelques - uns estiment que Pisistrate, qui estoit plusieurs années devant eux , & Solon un peu plus ancien que luy , & Clisthenes ensuite ont esté Eloquens selon leur siecle. On apprend par les monumens de la ville d'Athenes , que Themistocle a leur quelquel temps après ceux-cy , & l'on sçait qu'il estoit également sage & eloquent. Pericles est venu depuis , cét excellent homme avec tant de belles qualitez dont il estoit singulierement orné, se signala aussi tellement en l'Eloquence , qu'il en merita une gloire immortelle. En ce mesme temps fut Cleon homme seditieux , mais éloquent ; Alibiade, Critias, & Theramenés furent aussi de ce siecle. Si l'on veut sçavoir quel fut le genre de leur Eloquence, on peut l'apprendre de Thucidide qui vivoit alors. Ils aimoient les grands mots, ils estoient pleins de sentences , ils enfermoient leurs pensées dans peu de paroles , & c'est pourquoy ils estoient quelquefois un peu obscurs ; Mais lors que l'on commença à connoistre quelle force avoit un discours préparé & une raison composée avec soin , il s'éleva

Gorgias
Leonti-
nus, Tra-
syma-
chus
Chalce-
donius,
Prota-
goras
Abderi-
tes,
Prodicus
Chius
Hippias
Eleus.

aussi-tost une foule de Maistres de Re-
thorique; on vid paroistre Gorgias, Tra-
simachus, Protagoras, Prodicus, & Hip-
pias, qui se mirent en grande conside-
ration. Il y en eut aussi plusieurs autres
qui firent au mesme temps profession
d'enseigner l'Eloquence, & qui par une
ne extrême arrogance se vantoient de
montrer comment on pourroit par leur
discours rendre bonne une mauvais-
cause: Car c'est ainsi que parloient ces
braves Maistres, auxquels s'opposa for-
tement Socrate, qui par une adresse &
une subtilité merveilleuse dans la dispu-
te combattoit ordinairement leur vain-
doctrine. Les preceptes excellens de
ce grand personnage formerent d'ha-
biles gens, & l'on tient que ce fut en
ce temps que la Philosophie, non pas
celle qui traite des choses naturelles
laquelle estoit plus ancienne, mais ce-
le où l'on parle du bien & du mal, de
vie & des mœurs des hommes, fut pre-
mierement inventée; mais comme
sujet n'est pas celuy que nous nous sou-
mes proposez, laissons les Philosophes
pour quelque autre occasion, & reve-
nons aux Orateurs que nous avons
laissiez; ceux que j'ay nommez estoient

déjà avança dans la vieillesse , lors
qu'on vit naître la gloire d'Isocrate ;
sa maison fut comme une école & un
magazin d'éloquence ouvert à toute la
Grèce ; ce fut un grand Orateur & un
Maître très-accompli , qui toutesfois
ne parut point à la lumière du Barreau,
mais qui acquit & qui conserva sans
sortir de son cabinet , cette estime que
personne , à mon jugement , n'a pû de-
puis obtenir : il a écrit quantité de
beaux ouvrages , il a enseigné aux au-
tres l'art d'en composer , & outre qu'il
estoit plus entendu en cette profession
que tous ceux qui l'avoient précédé , il a
donné le premier ; que la Prose qui ne
souffre point de Vers dans sa compo-
sition , doit neantmoins avoir certaine
mesure & certains nombres ; avant luy
les périodes n'avoient point de nombre
& de cadence , ou si elles en avoient , on
ne connoissoit que cela s'estoit fait sans
dessein , & que ce n'estoit pas chose étu-
diée : & quoy que ce soit peut-estre la
beauté du nombre qu'il paroisse avoir
été recherché , on ne pouvoit alors s'a-
percevoir que l'on eut travaillé à ren-
dre l'oraison nombreuse , & c'estoit plu-
tost un ouvrage de la nature ou du ha-

zard, qu'un effet de la raison ou une observation de certaines regles. La nature comprend, & enferme la sentence dans un tour & un circuit de paroles, & quand elle est ainsi composée, il arrive quelquefois qu'elle tombe avec quelques nombres, & qu'elle a une cadence agreable; l'oreille mesme juge de ce qui est plein, & de ce qui ne l'est pas, & l'Orateur doit par une espee de necessité regler sa periode à la force de son haleine, estant non seulement honteux si elle luy manque, mais mesme s'il la presse trop. En ce mesme siecle fut Lyfias qui ne s'adonna point non plus au Barreau, ce fut un écrivain extrêmement subtil & élégant, & l'on peut dire hardiment que Lyfias fut un Orateur presque achevé, & qu'il approcha bien près de la perfection. Quant à l'Orateur parfait, vous pouvez bien asseurer que tel fut Demosthene, il a apperceu dans les causes qu'il a traittées tout ce qu'il pouvoit y entrer de ruse, de finesse, & de subtilité; il ne se peut rien dire de plus vif, de plus serré, ny de plus clair que ce qu'il a dit, ses discours ont autant de force & de mouvemens, de majesté & de chaleur que l'on en peut

voir ; Il n'y a rien de plus élevé que son raisonnement , de plus élégant que son stile , ses termes & ses sentences , ont toute la dignité de l'oraison ; Il a été suivi de bien près par Hyperides , Eschynes , Licurgue , Dinarchus , Demades , duquel nous n'avons rien par écrit , & plusieurs autres : car ce siècle produit un grand nombre d'Orateurs , si je ne me trompe le sang pur & non corrompu , la beauté naturelle & non tardée , & enfin le vray embonpoint de l'Eloquence n'a duré que jusques à leur temps : Ils estoient sur le declin de leur âge , lors que Demetrius commença à produire ; celui-cy estoit plus sçavant qu'aucun d'eux ; mais il n'estoit pas propre à combattre à la campagne que sans une barriere ; d'où vient que son action donnoit plus de plaisir , qu'elle ne faisoit d'effort , & estoit plus capable de réjoüir les Atheniens , que de les émouvoir ; Il s'estoit présenté au soleil & à la poussiere , non pas comme un soldat entrant de son quartier au camp de bataille ; mais comme un homme sortant de l'ombre & de l'école du grand Theophraste ; c'est le premier qui a détourné l'oraison de sa force , &

Demetrius,
Phale-
reus.

de sa vigueur , & qui l'a renduë molle & delicate ; comme il avoit un nature plein de grace , il aima mieux paroistre doux & agreable , que grave & majestueux ; il eut une douceur qui flatoit les sens , & qui n'emportoit point l'esprit , c'estoit un agrément qui demouroit dans la memoire ; mais il n'estoit pas semblable à celuy qu'Eupolia remarque de Pericles , & ne laissoit pas comme le sien parmy le plaisir de puiffans aiguillons dans l'ame des auditeurs.

Vous voiez donc que l'Eloquence parut bien tard à Athenes, où elle a pris naissance, où elle a esté élevée , puis qu'avant le temps de Solon, & de Pisistratus il ne se parle d'aucun Orateur. Il est vray que si l'on considere les siècles du peuple Romain ces personnaiges peuvent passer pour anciens , mais si l'on compte ceux des Atheniens , ce ne sont que des jeunes gens : car encore que leur temps se soit rencontré avec le regne de Servius Tullius , toutesfois la ville d'Athenes avoit alors plus d'années que Rome n'en a maintenant. Cependant je tiens pour certain que l'Eloquence a toujours esté en credit , &

toujours exercé un agreable empire sur
 les esprits ; En effet , si elle n'eust esté
 estimée dès le temps du siege de Troie,
 Homere n'eust pas fait tant d'estat d'U-
 lisse & de Nestor pour leur bien dire ,
 dont il nous apprend que l'un avoit le
 discours vigoureux & puissant , & que
 l'Eloquence de l'autre estoit pleine de
 douceur & de charmes : au surplus ce
 Poëte mesme n'eust pas écrit sans cela
 avec tant d'ornement , & à dire vray ,
 n'eust point esté si grand Orateur. Il est
 incertain en quel siecle il a vécu , tou-
 tesfois on ne doute point que ce n'ait
 esté plusieurs années devant Romulus,
 puis qu'on peut asseurer qu'il n'a pas
 esté depuis l'ancien Licurgue qui fut le
 Legislatteur de Lacedemone.

Mais il faut avoïer que cette étude a
 commencé à éclater & à montrer plus
 de force en Pisistratus , Themistocle est
 venu un siecle après luy. Celuy - cy est
 fort ancien à l'égard des Romains ,
 mais il ne l'est pas beaucoup à l'égard
 des Grecs , car il a fleuri du temps que
 la Grece estoit déjà puissante , que son
 Empire & ses forces estoient redouta-
 bles , & lors que Rome venoit de se-
 coïer le joug de la Domination Roïat-

le: En effet la guerre des Volsques que la presence de Coriolanus banni de cette ville , rendit si dangereuse , fut presque au mesme temps que la guerre des Perses en Grece . & il se peut dire que la fortune de ces deux grands personnages fut toute semblable , car tous deux ayant esté de braves citoiens & d'excellens hommes, ils furent chassés de leur patrie par l'ingratitude du peuple, & dans cette extremité s'estant retirez avec les ennemis ils arresterent par leur mort tous les mouvemens de leur colere & tous les effets de leur ressentiment. Je sçay bien , Atticus , que vous estes d'une autre opinion touchant la fin de Coriolanus, mais permettez-moi de demeurer dans la mienne. Alors Atticus se sousriant, comme il vous plaira , me dit-il , il est permis aux Rheteurs de feindre , mesme en se servant de l'Histoire, afin que les événemens extraordinaires qu'ils inventent , leur donnent plus belle matiere de faire des pointes , ainsi ce que vous venez de feindre de Coriolanus, Clitarchus & Stratocles en ont fait autant de Themistocle : car au lieu que Thucidide qui estoit Athenien , homme de grande naissance , &

grand personnage, & qui a vécu peu de temps après Themistocle, a seulement été par écrit qu'il est mort, qu'il a esté enterré en secret dans le païs d'Athens, & qu'il y avoit eu quelque soupçon qu'il avoit pris du poison pour se faire mourir, ces gens-là disent que Themistocle faisant un Sacrifice & immolant un Taureau, en recueillit le sang dans une coupe, & que l'ayant beu il tomba mort sur la place: ils ont ainsi ajusté cette mort, afin que la rendant tragique, elle fût plus susceptible des ornemens oratoires, une mort naturelle n'eust pas fourni une matiere si illustre. C'est pourquoi puis que vous voulez que Themistocle & Coriolanus aient eu une fortune toute semblable, je vous accorde même la coupe, afin que Coriolanus soit absolument un autre Themistocle: Qu'il soit, luy dis-je, de Coriolanus ce que vous en croiez; De moy, je prendray garde à l'avenir de quelle sorte je parleray de l'Histoire en la presence d'Atticus, qui certes est un Ecrivain très-fidèle de celle de Rome.

Environ ce temps, Pericles ajouta à l'Eloquence la doctrine & l'erudition, le estoit alors dépourveu de cet or-

Pericles,
fils de
Xanthip-
pus.

nement: mais Periclés aiant esté instruit en l'école du Physicien Anaxagoras, porta aisément son esprit à des meditations hautes & cachées de la Philosophie, aux raisonnemens des affaires, à l'exercice de la Plaidoirie; Athenes receut un merveilleux plaisir de l'entendre parler si agreablement, elle admira son abondance, & redoubla la force & la vehemence de son discours: C'est donc premiere fois que la ville d'Athenes veu paroistre un Orateur presque parfait: certes le desir de bien dire, n'est pas la passion de ceux qui forment les Republiques, ny des hommes nourris dans les armes, & dans les fureurs de la guerre, ny des peuples asservis sous la domination des Rois; l'Eloquence est la compagne de la paix, elle naist avec le repos, elle est l'ouvrage de la liberté; & s'il faut ainsi dire, elle s'éleve dans le sein d'une Cité déjà bien établie. Ainsi Aristote remarque que Sicile aiant esté délivrée de la puissance des tyrans, & les Tribunaux de la Justice estant occupez à juger les différens des particuliers, le naturel de ce peuple subtil & adonné aux procez, excita Coras & Tifias à mettre par écrit

Art & les Preceptes ; auparavant ils
 n'estoient point en usage , la plupart
 toutesfois composoient leurs oraisons
 avec soin , & les écrivoient pour les
 prononcer ; & Protagoras avoit écrit &
 préparé des discours sur les sujets illu-
 tres, que nous nommons maintenant des
 lieux communs. A son exemple Gorgias
 avoit entrepris de louer & de blâmer
 certaines choses qu'il avoit choisies pour
 argument, estimant que c'estoit une qua-
 lité fort convenable à l'Orateur de
 savoir augmenter les choses en les
 louant , & les rendre méprisables en les
 blâmant. Antiphon avoit aussi fait
 quelques pieces de ce genre ; c'est celui
 qui Thucydide qui l'avoit entendu ,
 a écrit que jamais homme n'avoit mieux
 aidé la cause d'un accusé de crime ca-
 pital , qu'il avoit plaidé la sienne, par-
 lant pour luy-mesme , & pour sa pro-
 pre conservation. Lysias au commen-
 cement faisoit profession d'enseigner
 l'art de parler ; mais voyant que Theo-
 phrastus traitoit l'art plus délicatement que
 luy, & n'estoit pas si fort que luy dans
 la composition ; il se mit à écrire des o-
 raisons pour ceux qui en avoient besoin
 & cessa de montrer l'art & d'en expli-

Antiphon
 Rameus
 sius.

quer les preceptes. Isocrate d'abord ne voulut pas enseigner l'art aux Athéniens, & se contentoit de composer des oraisons pour l'usage de ceux qui avoient à parler devant les Juges : mais il quitta cet exercice pour éviter la perfection qu'on luy faisoit, & voyant qu'on l'appelloit en jugement, comme ayant contrevenu à la loi, qui défendoit de préparer des discours pour fléchir la sévérité de la Justice ; il se donna tout entier à dresser les regles de l'art en faveur des honnêtes gens qui aimoient cet étude. Telle fut l'origine des Orateurs de la Grece, qui certes se peut dire ancienne à nostre respect ; mais elle est recente à l'égard des Grecs : car Athenes avoit déjà fait de grandes choses ; elle avoit déjà acquis une haute réputation dans les actions politiques & militaires, avant qu'elle eust de l'amour pour l'Eloquence. Il seroit inutile de parler des autres villes de Grece : car cette passion de bien dire n'estoit pas une passion commune à tous les Grecs ; elle estoit toute particuliere à Athenes : En effet, a-t'on oüi parler de ce temps-là de quelque Orateur d'Argos, de Corinthe ou de Thebes ?

ce n'est que l'on estime qu'Epaminondas, qui sans doute a esté homme sçavant, ait esté aussi éloquent. De moy je n'ai point oüi dire qu'il y ait eu jusqu'à présent aucun Orateur de Lacedemone ; il est vrai qu'Homere rapporte que Menelais avoit le discours doux & agreable ; mais il adjoute qu'il s'expliquoit en peu de paroles , qualité qui peut estre louable en quelque partie de l'oraison ; mais qui ne l'est point du tout dans le corps principal de l'Eloquence ; hors de la Grece la faculté de bien dire a eu grand pouvoir sur les esprits , & les honneurs que ceux qui l'ont possedée y ont receus , ont rendu extrêmement illustre la gloire des Orateurs. Aussi-tost que l'Eloquence est sortie du port de Pirée, elle a passé dans toutes les Isles , & s'est répandue dans l'Asie , où elle s'est revêtue d'ornemens estrangers , & a perdu toute cette bonne & saine constitution de langage d'Athenes ; & à dire vrai elle est presque oublié à parler : car quoique les Orateurs Asiatiques aient quelques bonnes parties, & que la vivacité & l'abondance qu'ils ont, les mettent en quelque considération ; toutesfois ils ont de grands défauts importans , parce qu'ils ne

serrent point leur diction, & que leur style est trop diffus, & trop estendu. Les Rhodiens ont une Eloquence plus saine, & qui aproche plus de celle d'Athenes; mais c'est assez parlé des Grecs, peut-estre même que ce que j'en ay dit n'estoit pas nécessaire. Je ne puis dire, répondit Brutus, combien les choses que nous venons d'entendre estoient nécessaires; mais certes elles m'ont esté fort agreables, & bien loin de me paroistre trop longues, elles ont finy plus tost que je ne desirois. Cela va bien, lui dis-je, mais venons à nos Romains.

Il est difficile d'en avoir plus de connoissance que ce que nous en pouvons concevoir ou plutost soubçonner sur les témoignages de nostre Histoire. Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire que Lucius Brutus ce chef illustre de vostre famille, ait manqué de vivacité d'esprit, lui qui comprit si subtilement ce que c'étoit que baïser sa mere au sens de l'oracle d'Apollon, qui sceut si bien cacher sous une feinte folie une veritable sagesse, qui chassa de Rome un puissant Roy, fils d'un tres excellent Monarque & qui l'ayant délivrée d'une servitude importune, & d'une domination

perpetuelle, y establit les Magistrats annuels, & la mit sous la conduite des Loix & de la Justice, qui dépoüilla son alliee de sa puissance pour esteindre dans Rome tout ce qui pouvoit y conserver la memoire de la Monarchie. Certes toutes ces choses ne se pouvoient executer, si les discours & la raison ne l'avoient auparavant persuadées. Peu d'années apres que Rome n'eut plus de Rois, le peuple s'estant retiré sur les bords du Teveron à trois milles d'icy, & ayant occupé cette montagne qui est nommée la Montagne sacrée, nous savons que le Dictateur Marcus Valerius parla au peuple si adroitement, qu'il calma la sedition, & que pour cette action on luy defera de grands honneurs, & le titre de Tres-grand que personne n'avoit eu avant lui. Et certes je ne puis m'imaginer que Lucius Valerius obtint n'ait sceu parler avec quelque force, & quelque vigueur, puis qu'apres la tyrannie des Decemvirs, il sceut bien manier les esprits par ses Loix & par ses harangues, qu'il adoucit l'aver- sion que le peuple avoit contre le Senat. Nous pouvons conjecturer que Appius Claudius fut homme disert, puis qu'il

eur le pouvoir de détourner le Senat
conclure la paix avec le Roy Pyrrhus
lors qu'il inclinoit déjà à prendre cet
resolution. Nous pouvons faire le me
me jugement de Caius Fabricius qui f
envoïé en Ambassade auprès de ce Pri
ce pour la délivrance des Prisonniers
de guerre, de Titus Coruncanus de c
les registres des Pontifes rendent t
moignage, qu'il estoit personnage d'e
cellent esprit, de Marcus Curius d
s'efforçant durant son Tribunat de fa
re élire un Consul de l'ordre du peuple
& ne le pouvant obtenir par la resista
ce d'Appius, qui avec son éloquen
Interrex aiant encore la puissance souveraine q
le Senat luy avoit conferée, poursuivo
contre les Loix la creation des Magi
trats, à toute extremité força le Sen
de se declarer contre le peuple & d'
puier Appius de son autorité, ce qui f
en ce temps-là un effet assez conside
ble : Nous pouvons encore soubçon
quelque chose de grand de l'esprit
Marcus Popilius qui estant Consul
faisant un Sacrifice en qualité de Prest
de la Deesse Carmenta, sur l'advis qu
eut d'une sedition excitée par le pe
ple contre le Senat, se presenta dans
plac

pice avec l'habit qu'il portoit alors
 comme Prestre de la Deesse, & en cét
 état apaisa l'émotion par sa presence &
 par la force de son discours. Mais que
 ces personnages aient esté Orateurs, ou
 qu'en ce temps-là on donnast quelque
 prix à l'Eloquence, il ne me souvient
 point d'en avoir rien leu, & je ne fonde
 que sur des conjectures l'opinion
 que j'en ay : On dit aussi que Caius Fla-
 nnius, celui qui estant Tribun du peu-
 ple fit ordonner que les terres conqui-
 ses dans la Gaule, & dans la Marche
 d'Ancone seroient partagées entre les
 Romains, & qui estant Consul fut tué
 le jour de Thrasimene, eut quel-
 que pouvoir par ses harangues sur l'es-
 prit du peuple. Quintus Maximus Ve-
 rcosus & Quintus Metellus, celui qui
 fut Consul durant la seconde guerre
 Punique avec Lucius Veturius Philo, eu-
 rent aussi alors le nom d'Orateurs, mais
 le premier de qui nous avons témoigna-
 ge qu'il ait esté Eloquent, c'est Marcus
 Cornélius Cethegus. On ne peut désirer
 un plus celebre monument, & à mon ad-
 vis de plus legitime preuve de son Elo-
 quence, que les ouvrages d'Ennius, qui
 me semble d'autant plus digne d'estre

creu du merite de Cethegus qu'il l'a entendu parler, & que ne l'ayant loüé qu'après sa mort, l'on ne peut soubçonner que ses loüanges soient des effets de sa bien-veillance; Ennius au neuvième livre de ses Annales le nomme Orateur, & dit qu'il avoit une Eloquence douce, & une parole agreable, qualité excellente, qui ne se trouve point aujourd'huy en la pluspart des Orateurs car il y en a qui aboient plustost qu'ils ne parlent; mais voicy la plus haute loüange qui soit en toute l'Eloquence que lui donne encore Ennius :

*Son siecle connoissant son prix & sa valeur,
Du peuple disoit-il, Cethegus est la fleur,
Et certes cela est fort bien pensé, car
comme l'esprit est l'ornement de l'homme,
ainsi l'Eloquence est la lumiere de
l'esprit, & les hommes de ce siecle ont eu
bonne grace de nommer celui qui la possé-
doit excellemment, la fleur du peuple.
Ennius l'a encore nommé l'ame de
persuasion, il a nommé persuasion cette
Ment des Grecs dont l'Orateur est
pere, & a dit que Cethegus en estoit
l'ame, voulant faire entendre qu'il
estoit l'ame de cette Deesse, qui comme
a écrit Eupolis, reposoit sur les lèvres*

de Pericles. Cethegus fut Consul avec Publius Tuditanus, au temps de la seconde guerre Punique, en la même année que Caton fut Questeur, & cent quarante ans avant mon Consulat : Que nous n'en ayons la connoissance par le témoignage d'Ennius, ce personnage seroit demeuré comme plusieurs autres, enseveli dans les tenebres de l'oubly, & l'antiquité nous en auroit robé la memoire. Que si l'on veut sçavoir quel estoit le langage de ce temps, on peut l'apprendre des écrits de Nævius : car nous lisons dans de vieux livres que Nævius est mort sous le Consulat de Cethegus & de Tuditanus, & moy que Varron si sçavant dans l'antiquité estime que c'est une erreur, & que Nævius a vécu quelque temps depuis : En effet Plaute n'est mort que sous le Consulat de Publius Claudius, & de Lucius Porcius, vingt ans apres celui de Cethegus & de Tuditanus, & Caton estant Questeur ; ainsi Caton a suivy de pres Cethegus, aiant esté Consul neuf ans de plus lui, & je le mets au rang des anciens, parce qu'il est mort sous le Consulat de Lucius Martius, & de Marcus Anilius quatre-vingt trois ans devant

le mien. Je ne ſçay point d'Autheur plus ancien dont on puiſſe eſtimer les ouvrages , ſi ce n'eſt que l'on veuille faire eſtat de l'Oraiſon que fit Appius Claudius dans la deliberation de la paix avec le Roy Pyrrhus , & de quelques oraifons funebres qui nous ſont demeurees : car chaque maiſon gardoit autrefois ces pieces comme des monumens precieux , ſoit pour s'en ſervir en l'occurrence de la mort de quelqu'un de la famille, ſoit pour conſerver la memoire des loüanges de ſes anceſtres, ſoit pour en tirer des preuves de l'antiquité de ſa nobleſſe. Cependant c'eſt ce qui a produit les menſonges qui ſe ſont gliffez dans noſtre Hiftoire : car elles contiennent beaucoup de choſes qui n'ont point eſté faites ; on y voit des faux triomphes , des Conſulats qui ne ſont point des genealogies ſuppoſées , des uſurpations temeraires de la gloire des races illuſtres, s'eſtant trouvé des hommes de petite condition qui ont eu la hardieſſe de ſe dire du ſang de ceux dont ils portoient le nom , comme ſi je feignois que je fuſſe deſcendu du Patricien Marcus Tullius, qui fut Conſul avec Servius Sulpitius, dix ans apres que les Rois furent chaeſſez de Rome.

Mais pour revenir à Caton, nous n'avons gueres moins d'Oraisons de luy que de Lyfias l'Athenien, de qui nous en avons plusieurs. Certes Lyfias se peut dire Athenien, parce qu'il est né à Athens, qu'il y est mort, & qu'il y a fait toutes les fonctions d'un Citoyen, quoy que par l'autorité de la Loy Licinia & Munia Timée veut qu'on le donne à Syracuse. Au surplus il y a quelque ressemblance entre leurs productions : car ils ont tous deux subtils & élégans, ils ont tous deux le discours ferré, & sçavent tous deux railler delicatement : Mais certes Lyfias a esté le plus heureux, car il a trouvé des personnes qui le cherissent jusques au point de ne faire pas tant d'estat de l'embonpoint que de la delicatessé du corps, & qui ne se soucient pas que l'on soit maigre, pourveu que l'on se porte bien. Ce n'est pas que dans les pieces de Lyfias il ne paroisse quelquefois des muscles, & qu'en quelques endroits il ne soit aussi fort que l'on peut estre : Mais à considerer tout le caractere de son Oraison, il a de la mollesse, & de la langueur; & toutefois sa ses Approbateurs, & il est adoré par ces gens qui sont même ravis de cette

foiblesse & de ce genre subtil & delicat dont il s'est servi. Quant à Caton, qui est-ce des Orateurs de nôtre temps qui le lit ou même qui le connoist ? il faut neantmoins avouër que c'étoit un grand personnage, je ne dis pas qu'il estoit un excellent Citoien, ou un sage Sénateur, ou un brave General d'armée. Nous cherchons ici les qualitez d'un Orateur, en avons nous quelqu'un qui sçache louer avec plus de gravité ? qui blasmer avec plus de chaleur ? qui conclüë ses sentences avec plus de pointe & d'esprit ? qui raisonne & qui persuade plus subtilement que luy ? J'ay veu plus de cent cinquante de ses Oraisons qui m'ont semblé remplies de termes fort élégans, & de choses extremement relevées ; que l'on en tire ce que l'on jugera digne de remarque & de loüange, on y découvrira tout ce que l'Eloquence de grand & de parfait, Mais l'Eloquence a-t'elle quelque beauté & quelque ornement qui n'éclate dans ses Origines ; il a manqué d'amis qui se soient passionnez pour luy ; comme il y a plusieurs siècles que Philistus & Thucydide même en ont manqué : Et certes de la même sorte que Theopompe par la

majesté de son Oraison a obscurcy la
 gloire de Philistus & de Thucydide avec
 leur stile serré, & quelquefois depour-
 eu de lumiere, soit par la brièveté qu'ils
 affectoient, soit par une trop curieuse re-
 cherche des pointes, & de la subtilité,
 & que la force & la vehemence de De-
 mosthene a fait courir la même fortu-
 ne à Lysias : ainsi ceux qui sont ve-
 nus depuis Caton aiant élevé leur
 eloquence plus haut que la sienne, ont
 atteint ce qu'elle avoit d'éclat & de
 splendeur : mais il faut confesser que
 c'est par un estrange aveuglement que
 ceux qui parmi nous aiment l'antiquité
 dans les Orateurs Grecs, & qui sont
 pour cette finesse & pour cette subtilité
 qu'ils nomment Attique, ne la recon-
 noissent point dans les ouvrages de Ca-
 ton. Je les loue de l'estimer dans Hipe-
 rides & dans Lysias ; mais pourquoi ne
 veulent-ils pas qu'elle soit aussi dans les
 pieces de Caton. Ils disent qu'ils font
 estat de l'Eloquence Attique, & certes
 ils ont raison d'en faire estat, & je sou-
 haiterois qu'ils l'imitassent & qu'ils en-
 fussent non seulement les os, mais aussi
 le sang ; J'approuve le sentiment qu'ils
 ont de ce genre d'Eloquence ; mais

pourquoi aiant tant d'affection pour Lyfias & pour Hyperides , ne reconnoiffent-ils pas le merite de Caton? for langage; difent-ils, eft ancien, il a des termes qui fe fentent des fiecles paffez mais on parloit ainfi de fon temps, changez ce qu'il n'a pû changer , ajoutez-y des nombres, vous en ferez une compofition agreable, rangez les mots, liez le dictions les unes avec les autres, ce que les anciens Grecs n'ont point fait ; apres cela vous ne trouverez perfonne qui vous deviez preferer à Caton. Les Grecs eftiment que la beauté d'une piece oratoire confifte aux translations de mots & aux figures des fentences, & de tout le corps de l'Oraifon; il eft incroyable combien Caton eft excellent , & l'un & en l'autre de ces ornemens ils fe rencontrent fouvent dans fes ouvrages, & il fçait fort bien les mettre à leur jour.

Je n'ignore pas que cét Orateur n'a pû efté affez achevé, que nous devons chercher quelque chofe de plus parfait, qu'à l'égard de notre temps il eft tellement ancien que nous n'avons point d'ouvrage qui le precede , que nous jugeons digne d'eftre leu ; mais certes l'Antiquité qui

quité reçoit plus d'honneur dans les autres Arts, que dans l'Art de bien dire: car entre ceux qui se connoissent à la Sculpture, y a-t'il quelqu'un qui ne voie pas que les statuës de Canachus sont trop grossieres pour représenter au naturel. Celles de Calamides sont veritablement rudes, mais elles ne le sont pas tant que les premières. Les pieces de Miron n'aprochent pas encore assez de la verité; mais on ne laisse pas de dire, qu'elles sont belles: les ouvrages de Polyclète sont plus beaux que ceux de Miron, & l'on peut même assurer, qu'ils sont parfaits & achevez; & certes c'est le jugement que j'en fais. Il en est de même de la Peinture, nous voyons Zeuxis, Polignote, & Tymanthe; nous estimons les traits de ceux qui ne se sont servis que des quatre couleurs; la perfection est en Etion, Nicomache, Protogene & Apelle; Il me semble qu'il en arrive ainsi de toutes les autres choses, il n'y en a point qui aient reçu leur perfection au même temps qu'elles ont esté inventées, & l'on ne peut douter qu'il n'y ait eu des Poëtes avant Homere, puis qu'il raporte luy-même les Vers chantez dans les festins des Pheac-

ciens, & en ceux des amans de Penelope. Que sont devenus nos anciens Vers que chantoient autresfois dans les premiers siècles les Faunes & les Oracles comme dit Ennius? Certes il témoigne de luy-mesme qu'il n'a esté précédé de personne qui ait eu soin de bien écrire, & en se donnant cette gloire, il ne ment pas : Car il est vray que l'Odisée Latine ressemble à quelque ouvrage de Dedale, & que les Comedies de Livius ne meritent pas qu'on les lise deux fois ; c'est ce Livius qui donna le premier la Comedie à Rome sous le Consulat de Caius Claudius fils d'Appius Claudius, & de Marcus Tuditanus un an devant la naissance d'Ennius, & l'an quatre cens dix de la fondation de cette ville, comme le dit le mesme Ennius, de qui nous suivons en cela l'opinion ; car les Auteurs ne sont pas d'accord du nombre des années. Accius écrit que Livius fut pris à Tarente par Quintus Maximus l'année de son cinquième Consulat qui est trente ans depuis qu'il a donné la comedie à Rome selon qu'Atticus le rapporte, & que les anciens livres nous en rendent témoignage. Accius ajoute que Livius

donna la comedie unze ans après sous
 le Consulat de Caius Cornelius , & de
 Quintus Minutius , dans la solemnité
 des jeux que Salinator avoit voïez en
 la journée de Siéne ; mais il se méconte
 sans doute , parce qu'en l'année de ce
 Consulat , Ennius avoit quarante ans ,
 & que Livius aiant vécu en même temps
 que luy , il faudroit si ce que dit Accius
 estoit vray , que celuy qui a donné le
 premier la comedie ne fust venu que
 quelque temps depuis Plaute & Næ-
 vius qui en avoient donné plusieurs a-
 vant le Consulat de Cornelius & de
 Minutius. Que si vous jugez , Brutus ,
 que ces observations ne soient gueres
 à propos dans ce discours , prenez-
 vous-en à Atticus qui m'a mis dans l'es-
 prit de remarquer exactement l'aage &
 le temps des personnes illustres. En ve-
 rité , répondit Brutus , cette remarque
 particuliere des temps m'est fort agrea-
 ble , & il me semble qu'elle est bien
 convenable au dessein que vous avez
 de montrer dans la suite des années les
 divers genres des Orateurs. Certes ,
 Brutus , vous le prenez fort bien , &
 je voudrois , que nous eussions ces
 Vers , qui , comme Caton l'écrit

dans ses Origines , se chantoient dans les festins plusieurs siecles avant le sien, en l'honneur & à la loüange des grands hommes : Mais la guerre Punique de Nævius auteur qu'Ennius met au rang des Faunes & des Oracles, peut agréer comme feroit une piece de Miron. Il est vray qu'Ennius a travaillé avec plus de beauté & plus de perfection que Nævius , mais il ne laisse pas de faire estat de luy quoyqu'il feigne de le mépriser, autrement dans le dessein qu'il a pris d'écrire toutes les guerres de Rome , il n'eust pas laissé la premiere guerre Punique qui a eu de si grands evenemens, & il dit luy-mesme pourquoy il l'a laissée , c'est que d'autres l'ont écrite en vers ; & à dire vray , Ennius , d'autres l'ont bien écrite , quoy qu'ils n'aient pas écrit avec tant d'ornement que vous. & vous devez estre de ce sentiment, vous qui estes redevable à Nævius de beaucoup de choses que vous luy avez prises , si vous avez assez de franchise pour confesser la verité , & que vous luy avez derobéez, si vous avez le front de la dénier.

Mais pour parler des personnages qui ont vécu du temps de Caton avec quel-

que reputation d'Eloquence , nous avons entre ceux qui estoient plus aagez que luy, Caius Flaminius, Caius Varron, Quintus Maximus, Quintus Metellus, Publius Lentulus, & Publius Crassus, qui fut Consul avec le premier Scipion l'Africain. Nous avons appris que Scipion estoit Eloquent; Publius Scipion son fils qui adopta le second Scipion l'Africain fils de Paulus, eust eu rang entre les plus diserts, s'il eust eu la force du corps; nous avons de luy quelques Oraisons qui le témoignent, avec une histoire Grecque qu'il a écrite d'un stile fort agreable. Sextus Ælius est aussi de ce nombre, il estoit le premier Jurisconsulte de son temps, & il avoit joint l'Eloquence avec le Droit civil. Entre ceux qui estoient plus jeunes que Caton, nous avons Sulpitius Gallus, qui par dessus tous avoit étudié les lettres Grecques, il avoit du nom parmi les Orateurs, & estoit recommandable pour les autres belles qualitez qu'il possédoit: Alors le langage commençoit à devenir plus delicat & plus éclatant; le Personnage estant Preteur & au temps de la solemnité des Jeux qu'il fit célébrer en l'honneur d'Apollon, Ennius

mourut après avoir donné sa Tragedie de Thyeste sous le Consulat de Quintus Martius , & Cneius Servilius. Alors fut Tiberius Gracchus fils de Publius qui fut élevé deux fois à la dignité de Consul & de Censeur ; nous avons de luy une Oraison Grecque , qu'il fit à ceux de Rhodes : il fut sage citoien , & homme éloquent , Publius Scipion Nasica , qui fut deux fois Consul & Censeur , & Marcus fils aussi de celui qui receut en sa maison la mere des Dieux , eurent de la reputation pour leur Eloquence. On recommande encore pour le bien dire Lucius Lentulus, qui fut Consul avec Caius Figulus , & Quintus Nobilior , fils de Marcus, personnage à qui l'exemple domestique avoit inspiré l'amour des Lettres, de sorte qu'establissant une colonie au païs d'Ennius, qui avoit porté les armes en Etolie , sous le commandement de son pere , il luy donna le droit & le privilege de citoien Romain ; On tient mesme que Titus Annius Lucius ne fut pas dépourveu de la faculté de parler disertement ; mais Lucius Paullus pere de Scipion l'Africain , sçavoit bien maintenir sa dignité par son dis-

cours. Tous ces grands hommes ont fleury avec Caton qui mourut aagé de quatre vingts cinq ans , aiant plaidé l'année mesme de sa mort avec beaucoup de force & de contention contre Servius Galba , l'Oraison qu'il fit en cette cause est entre celles qu'il nous a laissées : Mais pendant la vie de Caton on a veu paroistre en mesme temps plusieurs Orateurs plus jeunes que luy. Aulus Albinus qui a écrit une Histoire en Grec , & qui fut Consul avec Lucius Lucullus fut sçavant & disert. Servius Fulvius fut de ce mesme rang avec Fabius Pictor , personnage consommé dans la science du Droit & dans la connoissance des belles Lettres & de l'antiquité. Quintus Fabius Labeo eut presque les mesmes qualitez : Quintus Metellus dont les quatre enfans ont esté Consuls , fut des plus éloquens de son temps, il deffendit Lucius Cotta contre Scipion l'Africain. Il y a encore de luy plusieurs autres Oraisons , & particulièrement une contre Tiberius Gracchus qui se voit dans les Annales de Caius Fannius. Quant à Lucius Cotta , ce fut un Orateur fort adroit , plein de ruse & de finesse.

Parlons maintenant de Caius Lelius & de Scipion l'Africain ; ils furent extrêmement éloquens. Nous avons leurs Oraisons sur lesquelles l'on peut juger quel fut le genre des Orateurs de ce siècle : toutesfois personne ne doute que Servius Galba qui les devançoit un peu en aage , n'ait excellé par dessus tous en Eloquence : c'est le premier des Latins qui a sceu faire paroître ces belles parties de l'Orateur , d'user à propos de digressions pour donner de l'ornement à l'oraison , de plaire , d'émouvoir , d'augmenter les choses par le discours , d'exciter la commiseration ; & enfin de traiter tous les lieux communs. Mais je ne sçay comment il arrive que les Oraisons de Galba, qui au jugement de tout le monde a esté plus éloquent que les autres , paroissent neantmoins plus faibles, & se sentent plus de l'antiquité, que celles de Lelius, de Scipion, ou même de Caton. En effet elles sont si peu estimées qu'à peine se trouve-t'il quelqu'un qui les garde & qui les manie. On fait grand estat de l'esprit de Lelius & de Scipion , mais l'Eloquence de Lelius a plus de reputation que celle de Scipion , & toutesfois l'oraison de Lelius

Sur ses Collegues ne vaut pas mieux que la moindre de toutes celles que nous avons de Scipion : ce n'est pas qu'il y ait rien de plus agreable que cette Oraison de Lelius , ny que l'on puisse rien de plus auguste de la Religion que ce qu'il a dit , mais il est bien plus rude & plus ancien que Scipion : & comme les goûts des hommes touchant l'Eloquence sont differens , il me semble que Lelius fait paroistre plus d'amour pour l'antiquité , & affecte de se servir des mots un peu plus vieux que luy. Mais enfin on ne veut pas qu'une mesme personne excelle en plusieurs choses ; & comme il n'y a point d'homme qui dans ses actions militaires se puisse élever à la gloire de Scipion , quoy que l'on sçache que Lelius acquit de l'honneur portant les armes en Espagne contre Viriatus , ainsi en ce qui touche l'esprit , la Doctrine , l'Eloquence , & le bon Sens , on donne l'avantage à Lelius sur Scipion , tout de mesme qu'on le donne à Lelius sur Scipion par dessus tous. Et certes , ce que je viens de dire des avantages de Lelius & de Scipion entr'eux , n'estoit pas seulement l'opinion commune , mais estoit le sentiment qu'ils avoient l'un

de l'autre, & c'estoit alors une coutume loüable en toutes choses, mais fort civile, & fort honneste en celle-cy de rendre à chacun ce qui luy appartient.

Il me souvient qu'estant à Smyrne, Publius Rutilius Rufus me raconta qu'en sa jeunesse les Consuls Publius Scipio & Decimus Brutus, si je ne me trompe, informerent par Ordonnance du Senat, d'un fascheux accident qui estoit arrivé, des personnes de bonne condition avoient esté tuées dans les bords d'une montagne, dont les pasturages avoient esté pris à ferme des Consuls Publius Cornelius, & Lucius Memmius par Rutilius & ses associez. On accusa de ce meurtre & les enfans & les vassaux des Fermiers; Rutilius me disoit que le Senat ayant ordonné que les Consuls rendroient Justice aux parties, Lælius plaida pour les Fermiers avec beaucoup de soin & d'éloquence, comme il avoit toujours accoutumé, que les Consuls après avoir oüy les Advocats, & pris les advis, aiant ordonné que l'on reviendrait à un autre jour, auquel la cause seroit continuée, Lælius revint & parla plus fortement, & avec plus de meditation qu'il n'avoit fait la pre-

niere fois , que les Consuls prononcèrent une seconde remise ; & qu'après cela Lelius estant retourné en sa maison accompagné de ses parties qui le remercierent , & le supplierent de ne laisser point de parler pour eux , il leur dit qu'il avoit fait en leur consideration tout ce qu'il avoit pû pour la defense de leur cause , mais qu'il estoit trop que Servius Galba aiant plus d'art & plus de vehemence que luy estoit aussi capable de la deffendre avec plus de force & de vigueur , que les fermiers sur le conseil de Lelius , porterent leur cause à Galba , qui eut de la peine à se résoudre de s'en charger , aiant à parler après un si grand personnage que Lelius , & ne le pouvant faire sans quelque pudeur , que Galba n'eût qu'un de ces jours qu'il emploia tout entier à examiner la cause & à se preparer, Rutilius vouloit que le jour qu'on devoit donner audience , il alla de grand matin à la priere de ses associez , en la maison de Galba , pour l'avertir & pour le conduire au Palais ; Que Galba s'enferma seul avec ceux qui avoient accoutumé d'écrire sous luy , & travailla jusqu'à ce qu'il sceut , que les Consuls

estoyent entrez ; & que comme on l'eut dit qu'il estoit temps d'aller à l'audience , il sortit avec autant de chaleur qu'il fust venu non pas de son cabinet , mais de plaider sa cause & d'achever l'action qu'il alloit faire ; Rutilius remarquoit mesme comme une circonstance importante qu'il s'estoit mis en colere contre ses gens , pour faire entendre qu'il estoit chaud & vehement non seulement quand il parloit en public , mais aussi quand il travailloit particulier : Enfin , poursuivoit Rutilius , Galba plaida cette cause si celebre & de telle importance , écouté de beaucoup d'honnestes gens qui estoient venus l'entendre , & en la presence même de Lelius , & la plaida si gravement , & avec tant d'effort qu'il n'y eut partie de son Oraison qui ne receust des loüanges & des applaudissemens , & employant tantost les plaintes , & tantost la compassion , il obtint l'absolution de ses parties avec l'approbation de tout le monde.

Cette relation de Rutilius peut faire comprendre que comme il y a deux souveraines qualitez en l'Orateur , l'une de discourir subtilement pour instruire :

DES ORATEURS ILLUSTRES. 239
L'art de parler fortement pour émou-
ver ; & que celuy qui émeut les Juges
a un effet bien plus grand que celuy
qui les instruit seulement , l'élégance
nécessaire pour expliquer la cause estoit
à Lelius, mais que Galba avoit de plus
vigueur & la vehemence : Et certes ,
il parut avec beaucoup d'éclat , lors
qu'il fut recherché touchant ce qui s'é-
toit passé en sa Preture , en la personne
d'un Portugais qu'il avoit fait mourir ,
comme l'on disoit , contre la foy publi-
que : Le Tribun Libo excitoit le peu-
ple à le perdre , & proposoit une Loy
qui portoit peine de mort contre luy.
Et lors , comme j'ay dit , estant en son
extrême vieillesse , entreprit Galba , &
appuya cette Loi par une Oraison qu'il
prononça peu de temps avant que de
mourir , & qu'il a inserée dans ses Ori-
gines. Lors Galba eut recours aux prie-
res pour luy-mesme , il implora la gra-
ce du peuple Romain , & parmy les
vœux qu'il verfoit , il luy recommanda
ses enfans , & le fils de Caius Gallus son
frère , de la jeunesse duquel il avoit pris
soin apres la mort de Gallus ; les lar-
mes de cet Orphelin , les merites de son
père , dont le souvenir estoit present à

tout le peuple, exciterent la commiseration dans les esprits, & Caton a laissé par écrit, que Galba présentant au peuple, & cet enfant & les siens propres en un estat déplorable, l'émeut pitié, & se sauva par cette adresse de mains de ses ennemis, & de la flamme qu'ils avoient allumée pour le faire périr. Libo, duquel je viens de parler, n'étoit pas sans experience, ses Oraisons nous en rendent de bons témoignage.

A ces paroles ayant un peu arrêté mon discours; D'où vient, me dit Brutus, que Galba ayant esté si grand Orateur il n'en paroît rien dans ses ouvrages, j'admire cette inégalité en luy, ne pouvant admirer en ceux qui n'ont point du tout écrit. Quant à ceux, lui répondis-je qui n'écrivent point, n'est pas toujours qu'ils desespèrent de pouvoir écrire aussi-bien qu'ils parlent: car nous en voyons que la presse empêche de mettre la main à plume, se contentant du travail du Palais, sans estre obligez de travailler encore en leur Cabinet: En effet la plupart des Oraisons que nous avons ont esté composées, non pas pour le prononcer, mais depuis que les causes

DES ORATEURS ILLUSTRES. 241
esté plaidées. D'autres ne se met-
tent point en peine de devenir plus
grands personnages, & d'acquiescer plus
de perfection, à quoy il n'y a rien qui
contribuë davantage que d'écrire ordi-
nairement; ils estiment que leur Elo-
quence a fait assez de bruit, qu'elle
leur a donné assez de reputation, &
que l'opinion publique leur sera plus
avantageuse s'ils n'écrivent point, que
s'ils exposent leurs écrits au jugement
des hommes, ne se souciant pas que la
gloire de leur esprit passe à la posterité,
D'autres aussi ont cette considération.
Qu'ils parlent mieux qu'ils n'écrivent;
comme il est ordinaire à ceux qui ont
un excellent genie & peu de doctrine.
Elles estoient les qualitez de Galba,
quand il parloit, la vivacité de son
esprit, & une émotion violente qui
emportoit tout son discours, & qui luy
estoit comme naturelle l'emportoit
sur luy-même, & le mettoit
tout en feu; & c'est ce qui faisoit que
son action estoit pleine de chaleur,
de gravité & de vehemence: au con-
traire quand cet homme estant en re-
pos dans son cabinet prenoit la plu-
part pour écrire, alors n'étant plus échauf-

fé , & cette émotion qui comme un vent impetueux l'agitoit au dedans étoit tant esteinte , son Oraison demeuroit abandonnée de sa vigueur , & devenoit languissante. Il n'en est pas ainsi des Orateurs qui se sont étudiez à une Eloquence plus élégante & plus polie; leur jugement les accompagne toujours , ils agissent toujours avec les mêmes lumières , & par ce moyen , ils conservent toujours un même air & un semblable caractère , soit qu'ils parlent soit qu'ils écrivent ; l'esprit ne peut point toujours estre dans sa chaleur , & quand elle vient à s'amortir , il faut que toute la force , & s'il faut ainsi dire , toute la flamme de l'Orateur s'éteigne pareillement ; ainsi on découvre tout l'esprit de Lelius dans ses écrits , & au contraire on n'apperçoit point dans ceux de Galba cette vigueur qui le rendoit maître de ses auditeurs.

Les deux freres Lucius & Spurius Mummius , furent du nombre des Orateurs mediocres , nous avons leurs Oraisons qui nous apprennent que Lucius estoit sans ornement , & avoit la rudesse de l'antiquité ; que Spurius n'avoit pas plus de politesse que luy , mais qu'il

qu'il estoit plus ferré , aiant esté instruit en l'Ecole des Stoïciens. Spurius Albinus a écrit plusieurs Oraisons ; il y en a aussi de Caius Aurelius Orestaris , que l'on trouve avoir eu quelque nom parmi les Orateurs. Julius Popilius qui fut un excellent citoien , ne fut pas dépourveu de la faculté de bien dire , mais Caius Popilius son fils fut véritablement homme disert ; Caius Tuditanus fut extrêmement poly en toutes choses , & le caractère de son Oraison avoit beaucoup d'élégance & de beauté. Marcus Octavius qui se porta toujours au bien de l'Etat avec tant de generosité & de courage , & qui aiant esté offensé par Tiberius Gracchus , le surmonta par sa patience , fut de ce mesme rang ; mais Marcus Æmilius Lepidus qui fut presque au mesme temps que Galba , & un peu plus jeune que luy , fut un fort grand Orateur & un assez bon écrivain ; c'est le premier Orateur Latin qui a sceu imiter la douceur des Grecs , donner aux mots un tour agreable , composer les periodes , & user d'un stile formé avec art. Caius Carbo , & Tiberius Gracchus , personnages de beaucoup d'esprit , & presque de mesme aage , le

fuivoient ordinairement , & ne perdoient point d'occasion de l'entendre ; je parleray d'eux quand j'auray dit encore quelque chose de leurs anciens. Quintus Pompeius eut du nom entre les Orateurs de ce siecle ; il parvint aux grandes charges de cét Estat par sa propre vertu ; il fut seul autheur de sa fortune, & n'y fut point aidé par la recommandation de ses ancestres. Alors Lucius Cassius eut beaucoup de credit ; il l'acquit en parlant , quoy qu'il ne parlast pas eloquemment ; il fut homme populaire, & le devint non pas par la liberalité comme les autres , mais par son humeur severe. Ce fut luy qui proposa la Loy des suffrages par bulletins , à quoy le Tribun du peuple Marcus Antius Briso resista si long-temps , estant soustenu du Consul Marcus Lepidus. On soubçonna Scipion l'Africain de ne s'estre pas bien porté en cette occurrence , & d'avoir obligé Briso par son autorité de consentir enfin que la Loy fût publiée. Les deux Scipion étoient estimez entre les Orateurs ; ils assistoient avantageusement leurs parties de leur conseil & de leur langue & encore plus de leur credit & d

leur puissance. Nous avons quelques écrits de Pompeius , & quoy qu'il ressemble aux anciens, ses Oraisons ne sont pas neantmoins d'un genre fort bas, & sont pleines de bon sens. Publius Crassus fut tenu pour excellent Orateur en ce temps-là , il eut de l'esprit & de l'estude, & il avoit même chez luy des sources de doctrine : car il s'estoit allié avec Servius Galba , au fils duquel il avoit marié sa fille, & estant fils de Publius Mutius, Publius Scævola estoit son frere, de sorte qu'il avoit dans sa maison la science du Droit civil. Ce Personnage eut une haute siffisance, il fut parfaitement agreable , & eut beaucoup d'employ dans la consultation , & dans la plaidoirie ; On vit florir en ce même temps les deux Fannius dont l'un qui obtint le Consulat avec Domitius, nous a laissé une Oraison contre Gracchus en faveur de nos Alliez , qui est certainement belle & illustre.

Quoy donc, dit alors Atticus, cette Oraison est-elle de Fannius, car il me souvient qu'en m'a jeunesse il y avoit là dessus diverses opinions : les uns estimoient qu'elle avoit esté composée par Caius Persius , homme nourry,

dans les bonnes lettres, & que Lucilius témoigne avoir eu beaucoup de doctrine ; & les autres que cette piece étoit l'ouvrage de plusieurs personnes de condition qui y avoient aporté chacune ce qu'il avoit pû. Certes , luy répondis-je , j'ay oüi dire la même chose à nos anciens ; mais je n'ay jamais pû me le persuader , & je pense que ce qui a donné lieu à ce soubçon , est que Fannius estoit un Orateur mediocre, & que cette Oraison estoit la meilleure de toutes celles de ce temps-là. Au reste , il n'y a point d'apparence que plusieurs esprits y aient travaillé, parce qu'elle est par tout d'un même caractère, & d'un stile égal ; outre que s'il estoit vray que plusieurs y eussent mis la main, Gracchus ne l'eust pas oublié , puisque Fannius avoit bien parlé de Menelaus Marathenus, & des autres : D'ailleurs Fannius n'a jamais passé pour un homme qui ne sceut pas parler , il a même plaidé quelques causes , & son Tribunat dans lequel il s'est conduit par l'esprit, & par l'autorité de Scipion l'Africain , n'a pas esté sans reputation. L'autre Fannius gendre de Lelius avoit de la rudesse dans ses mœurs , & dans son discours. Il ai-

soit peu Lelius, parce qu'il avoit reçu
 quelque mécontentement de luy, se
 voyant déchu d'entrer dans le College
 des Augures, & Quintus Scævola qui
 étoit que le second gendre de Lelius,
 préféré à luy par le jugement de son
 beau-pere : mais Lelius excusoit le choix
 qu'il avoit fait, & disoit qu'il n'avoit
 eu dessein de favoriser son second
 gendre, mais sa fille aînée. Cependant
 Fannius, par le conseil de Lelius son
 beau-pere, avoit esté Auditeur du Phi-
 losophe Panetius, l'Histoire qu'il a com-
 posée, & qui n'est pas sans elegance, &
 sans ornement, fait connoître quel étoit
 le degré de son Eloquence, & que sa di-
 cion n'étoit, ny trop simple, ny par-
 ticulièrement diserte. Mutius l'Augure sça-
 voit bien dire ce qui luy étoit nécessai-
 re, comme il le montra contre Titus Al-
 bius, s'agissant du crime de Concus-
 sion ; il ne fut pas du rang des Orateurs ;
 mais il fut grand Jurisconsulte, & eut le
 sens extrêmement bon en toutes cho-
 ses. Lucius Cælius Antipater fut com-
 me vous sçavez, un Ecrivain eloquent,
 son son temps, il fut consommé en la
 science du Droit civil, & l'enseigna à
 plusieurs personnes, & entre-autres à
 Lucius Crassus.

Certes personne n'eust surpassé la gloire de Tiberius Gracchus , & de Caius Carbo , s'ils se fussent conduit avec autant de probité que leurs discours avoient d'eloquence & de lumieres d'esprit: Mais l'un fut tué d'autorité publique, à cause des troubles qu'il excita durant son Tribunat , dans lequel estoit entré plein de colere contre les gens de bien sur le sujet de la Paix de Numance , l'autre emporté de la legereté de son esprit , qui le portoit soutenir toujourns le party du peuple évita par une mort volontaire la severité de ses Juges. Ils furent au reste tous deux grands Orateurs, comme nous avons appris de nos peres ; nous avons entre nos mains leurs Oraisons qui ne sont pas à la verité composées avec un stile éclatant , mais où il paroît beaucoup d'esprit & de bon sens : Gracchus fut instruit dès son enfance par les soins de sa mere Cornelia ; elle luy fit apprendre les lettres Grecques luy donnant les plus excellens Maîtres de la Grece , entre lesquels il estoit lors qu'il fut en âge capable de discipline , Diophanes le plus éloquent de ce temps - là entre les Grecs. Il luy

Diophanes
Mitylénais.

Il lut bien peu de temps pour former son esprit , & pour faire paroître le profit qu'il faisoit dans une si bonne institution. Quant à Carbo , il a peu vécu , & néanmoins il a eu du nom au Barreau , & y a plaidé plusieurs causes : Ceux qui l'ont connu , & entre les autres nostre amy Lucius Gellius , qui disoit l'avoir pratiqué fort familièrement durant son Consulat , nous racontoit qu'il avoit la voix claire , & une grande affluance de paroles ; qu'il estoit d'ailleurs Orateur assez vehement , & qu'encore qu'il eust de la chaleur , il ne laissoit pas d'estre doux & agreable , & de railler de bonne grace. Gellius adjoutoit qu'il estoit diligent & plein d'invention , & qu'il travailloit avec beaucoup de soin aux pieces qu'il faisoit. Il fut estimé le premier Orateur de ce temps-là , & tandis qu'il tenoit le Barreau , les Audiences devindrent plus frequentes & plus celebres. Ce fut pendant sa jeunesse que l'on établit les actions publiques pour la punition des crimes, qu'in'estoient point réglées auparavant. Lucius Pison Triumvir du peuple fut le premier qui fit une Loy contre le crime de Concussion,

Il la fit sous le Consulat de Censorinus & de Manlius. Il plaida quelques causes, & comme il y a plusieurs loix dont il esté l'Autheur, il y en a aussi plusieurs qu'il a fait rejeter. Il a fait des Oraisons qui ne se voyent plus, & des Annales écrites d'un stile bas : & certes à temps de Carbo l'on avoit besoin de l'Eloquence des plus grands Orateurs à cause de la forme des jugemens où les suffrages se donnoient par bulletin suivant la Loy de Lucius Cassius, fait durant le Consulat de Lepidus & Mancinus. Mais vostre Decimus Brutus fils de Marcus, comme j'ay appris de Poëte Accius son amy, ne parloit sans ornement : il n'estoit pas seulement versé dans les lettres Latines, mais aussi dans les lettres Greques, autant qu'il pouvoit estre en ce temps-là. Accius disoit autant de Quintus Maximus petit-fils de Lucius Paulus, & disoit encore que le grand Scipion Nasica, qui étoit homme privé se fit Chef de l'Estat, pour opprimer Tiberius Gracchus, estoit victorieux en toutes choses, & principalement dans son discours, & qu'il animoit ses paroles de beaucoup de force, & de vigueur. On dit aussi que le grand P.

lius Lentulus eut assez d'éloquence
 pour soutenir sa dignité, & le rang qu'il
 enoît en cette ville; & au même temps
 urius Pilus avoit le bruit de parler fort
 bien, & avec plus de doctrine que les
 autres, Publius Scævola de s'expli-
 quer avec beaucoup de jugement & d'es-
 prit, & avec un peu plus d'abondance,
 Marcus Manlius d'estre peu inférieur
 Scævola. Appius Claudius parloit fa-
 cilement, mais son discours avoit plus
 de chaleur & de véhémence. Marcus
 Fulvius Flaccus & Caius Caton neveu
 de Scipion l'Africain, furent Orateurs
 médiocres; Toutesfois les pièces que
 nous avons de Flaccus nous témoignent
 qu'il avoit de l'amour pour les belles
 lettres. Publius Decius eut de l'émula-
 tion avec Flaccus, & ne fut pas sans art.
 Mais Marcus Drusus personnage tur-
 bulent en ses mœurs, & en ses discours
 avoit une parole grave & pleine d'au-
 torité; il fut Tribun du peuple avec
 Caius Gracchus, & fit Gracchus Tri-
 bun pour la seconde fois. Caius Drusus
 son frère le suivit de près; Marcus Pen-
 us qui estoit un peu plus âgé que
 Caius Gracchus s'éleva contre luy dans
 son Tribunat, & comme il parloit aisé-

ment il luy fit bien de la peine, Gracchus fut Questeur sous le Consulat de Marcus Lepidus , & de Lucius Orestes Pennus fils de celuy qui fut Consul avec Quintus Ælius , fut Tribun au mesme temps , & mourut aiant esté Edile au milieu des esperances de parvenir aux plus hautes dignitez de cét Estat. J'ay veu Titus Flaminius ; & je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il estoit soigneux de bien parler. Caius Curio, Marcus Scaurus, Publius Rutilius, & Caius Gracchus avoient du nom en ce temps-là.

Je veux dire quelque chose de particulier de Scaurus & de Rutilius ; ils plaiderent tous deux plusieurs causes & neantmoins ils n'eurent ny l'un ni l'autre la reputation de grands Orateurs. Il y a des personnes qui n'ont pas un fort grand esprit , mais qui ne laissent pas de se rendre recommandables par leur industrie. Scaurus & Rutilius ne furent pas sans esprit , mais ils n'eurent point l'esprit que doit avoir un Orateur : car pour estre Orateur il ne suffit pas de savoir ce que l'on doit dire , mais il faut le scavoir bien dire & avoir le discours facile & agreable , & cela mesme n'est pas encore la perfection d'un Orateur.

en quoy toute action est languissante, si elle n'est assaisonnée de la voix, du port & du mouvement du corps. Diray-je combien la doctrine est nécessaire à un Orateur ? Il est vray que par le secours de la nature, on peut dire quelque chose de raisonnable, mais si la doctrine manque, on ne dit rien que par hasard, & ce que l'on dit ainsi, ne peut pas estre toujours prest au besoin. Scipion homme sage & homme de bien, estoit pourveu d'une gravité venerable, & l'autorité luy estoit comme naturelle ; & quand il deffendoit un accusé, son discours estoit écouté ; non pas comme celuy d'un Advocat, qui plaide sa cause, mais comme celuy d'un témoin qui rend sa deposition. Cette sorte d'Eloquence n'estoit guere propre à la plaidoirie, mais elle estoit bien-euante à un Sénateur qui avoit à soutenir en opinant dans le Senat, l'autorité qu'il y avoit acquise, car elle representoit, non seulement la suffisance d'un grand personnage, mais aussi ce qui est le plus important, la fidelité d'un homme de bien : La nature luy avoit donné cette excellente qualité, qui ne se peut acquerir que difficilement par l'

seul secours de l'estude & de la doctrine, quoyque pour cela mesme il y ait des preceptes comme vous sçavez. Nous avons des Oraisons de luy, & trois livres de sa propre vie qu'il a adressez à Lucius Fufidius, personne ne lit ces livres, & toutesfois on lit l'Institution de Cyrus, ouyrage certes excellent, mais qui ne revient pas tant à nos mœurs & où il n'y a rien que l'on doive preferer aux grandes vertus de Scaurus. Fufidius mesme a eu du nom parmy les Advocats; Quant à Rutilius, il avoit dans son discours un air triste & severe, & il estoit comme Scaurus naturellement plein d'ardeur & de vehemence: c'est pourquoy ces deux personnages ayant esté competeurs au Consulat, non seulement Rutilius qui eut la honte du refus, accusa Scaurus d'avoir usé de brigues pour parvenir à cette supreme dignité; mais Scaurus mesme ayant esté absous de cette accusation, appella en jugement Rutilius. Et certes Rutilius estoit homme de grand travail, & avoit beaucoup de doctrine, & ce qu'il disoit estoit d'autant plus agreable que ce n'estoit pas tout son employ, & qu'il faisoit profession de cette fonction im-

importante de répondre du Droit civil ; les Oraisons ont peu de force & de vigueur ; on y voit de belles choses de la Jurisprudence ; il estoit homme sçavant mesme dans les lettres Grecques ; fut Auditeur de Panetius , & il approcha bien près de la perfection dans la connoissance de la Philosophie Stoïque , dont le caractère est de parler sublimement , & avec beaucoup d'art, mais d'un stile bas qui n'est guere propre pour obtenir l'estime & l'approbation de la multitude. Il fut extrêmement attaché à cette bonne opinion , que les Stoïciens ont d'eux-mesmes ; & son innocence n'ayant pû le garantir d'une accusation injuste , dont le succez causa un desordre universel dans cét estat, voyque Lucius Crassus , & Marcus Antonius personnages Consulaires furent en grande vogue par leur Eloquence , il ne voulut employer ny l'un , ny l'autre , il parla pour luy-mesme ; il fit aussi plaider pour luy Caius Cotta qui estoit son neveu , mais il dit peu de chose ; & toutesfois il parla en Orateur encore qu'il fust bien jeune. Quintus Mucius plaida enfin cette cause , & y porta beaucoup de soin & d'orne-

ment comme il avoit accoutumé ; mais il n'y apporta pas l'abondance, la force & la vigueur, que desiroit une affaire de cette importance. Ainsi nous pouvons mettre Rutilius au nombre des Orateurs de secte Stoïque, & Scaurus au nombre des Orateurs anciens ; mais nous les devons louer tous deux, de ce que par leur industrie ces genres differens d'Eloquence ont eu du temps de nos peres leur gloire & leur estime : Et comme sur la scene on loue non seulement ceux qui se manient avec agilité & qui font adroitement les postures les plus difficiles, mais aussi ceux qui s'agitent moins, & qui ne sont pas tant dans l'action ; je veux qu'il en soit ainsi de Barreau, c'est à dire que j'approuve le genre d'Oraison où l'on represente simplement la verité sans agitation & sans effort. Et puis que je suis tombé dans le discours des Stoïciens, je ne puis oublier que Quintus Lelius Tubero petit fils de Lucius Paulus qui vivoit en ce temps, n'eut aucun nom parmi les Orateurs, mais ses mœurs estoient austere & conformes à la discipline qu'il avoit embrassée, & même encore un peu plus severes ; il donna une preuve signalée d

sa fermeté par le jugement qu'il rendit durant son Trium-virat contre le témoignage de Publius Scipion l'Africain son oncle, aiant prononcé que les augures n'avoient point de privilege qui les exemptast de la fonction de Juge; mais comme sa façon de vivre fut sauvage, sa façon de parler ne fut pas moins dure, inculte & farouche, & cela fut cause qu'il ne put atteindre aux honneurs où estoient parvenus ses ancestres; mais il fut homme vertueux, citoyen genereux & constant, grand adversaire de Gracchus, comme l'on reconnoist par l'Oraison de Gracchus contre luy; Il y a aussi des Oraisons de Tiberon contre Gracchus; mais si le caractere de son discours fut de genre mediocre, il fut tres-docte & tres-puissant dans la dispute.

Il arrive à nos Romains, dit alors Brutus, la mesme chose qui est arrivée aux Grecs touchant ceux qui font profession de la secte Stoïque; ils parlent judicieusement & avec art, & font, s'il faut ainsi dire, les Architectes des mots, mais s'ils sortent de la dispute pour parler en public, on decouvre aisément qu'ils sont pauvres & depourvus des

forces de l'Oraison ; Je n'excepte que le seul Caton , qui dans la profession de cette secte est parvenu à la suprême Eloquence , au lieu qu'il se peut dire que Fannius en eut peu , que Rutilius n'en eut pas beaucoup , & que Tuberon n'en eut point du tout. Ce n'est pas sans cause , luy dis-je , que les Stoïciens ne sont pas grands Orateurs : car toute leur étude est d'argumenter selon les regles de la Dialectique , & ils ne s'adonnent point à ce genre vaste & estendu de l'oraison , qui est susceptible de tant de formes différentes , & qui est le vrai caractère de l'Eloquence oratoire ; quant à vostre oncle vous sçavez qu'il a pris des Stoïciens ce qu'il en a dû prendre ; mais il a aussi appris des Maîtres du bien dire l'art de bien discourir , & il s'est nourri dans leurs exercices ; que si tout ce qui forme l'Eloquence se devoit emprunter des Philosophes , la secte Peripateticienne seroit plus propre à faire un Orateur que les autres sectes. J'approuve donc , Brutus , vostre choix , puis que vous avez embrassé la secte des Philosophes de l'ancienne Academie qui ont sçeu agreablement joindre la doctrine & les preceptes necessaires

our bien raisonner , avec l'agrément
 & l'abondance qui rend l'Eloquence si
 belle & si admirable. Toutesfois il faut
 voir que la maniere dont les Peripa-
 eticiens & les Academiques composent
 leurs discours , est de telle qualité, que
 comme l'Orateur qui en est dépourveu ,
 ne peut estre parfait , elle ne peut aussi
 toute seule rendre un Orateur accom-
 pli : car les Stoïciens & eux tombent
 dans les deux extremités ; ceux-là ont
 raison trop serrée , & ne s'estendent
 pas autant qu'il est besoin pour obtenir
 l'approbation du peuple ; & ceux-cy
 ont le discours plus libre & plus esten-
 du que ne peut souffrir l'usage du Palais
 & la façon de plaider receüe au Bar-
 reau. Y a-t'il quelque Eloquence plus
 vive & plus abondante que celle de
 Platon ? Les Philosophes disent que si
 Jupiter parloit la langue Grecque , il
 parleroit comme luy. Y a-t'il quelqu'un
 qui raisonne plus fortement & plus vi-
 vement qu'Aristote , & qui s'ex-
 prime plus delicatement que Theophra-
 ste ? On dit que Demosthene lisoit or-
 dinairement les œuvres de Platon , &
 avoient esté son Auditeur ; &
 outre qu'il le dit de luy-mesme en quel-

qu'une de ses Epistres, on le reconnoit par le genre de son oraison , & par la composition des grands mots qui remplissent son stile; mais si on traittoit la Philosophie avec son éloquence , le discours que l'on en feroit , auroit un air contentieux plein de mouvement & d'agitation ; & au contraire , si l'on emploioit dans les plaidoiries le caractère de ces Philosophes , il couleroit paisiblement, & agiroit avec douceur & moderation dans les esprits.

Mais poursuivons , si vous le trouvez bon , d'examiner les qualitez des Orateurs, selon l'ordre des temps qu'ils ont vécu. Certes , dit Atticus , nous l'approuvons extrêmement , & en cela Brutus ne trouvera pas mauvais que je réponde aussi pour luy. Curion fut de ce mesme siecle illustre Orateur , & dont les oraisons sont de rares productions d'un excellent esprit. Il y en a une entre autres qu'il fit pour Servius Fulvius sur une accusation d'inceste ; Celle-cy avoit en ma jeunesse la reputation d'une bonne piece , & d'estre la meilleure de toutes celles qui vivoient alors ; cependant à peine paroist-elle maintenant dans cette foule

de nouveaux ouvrages qui sont dans les
lains de tout le monde. Je sçay, dit
Brutus, de qui est cette foule de nouveaux
ouvrages. Et moy, luy répondis-je, je
sçay aussi de qui est celui que vous avez dans
la pensée : En effet, je reconnois bien,
que par mon travail j'ay contribué quel-
que chose pour former les jeunes gens
à l'Eloquence, & que leur ay montré
un air plus beau & plus magnifique que
celuy de ces anciens Orateurs, & je
ne dissimule pas que depuis que mes O-
raisons ont paru en public, la plupart
ont cessé de lire les anciennes pieces,
que j'ay neantmoins toujours esti-
mées, & mesme préférées aux mien-
nes. Mettez-moy, dit Brutus, au nom-
bre de ceux qui ont laissé les anciennes
pour les vostres ; Mais, si je vous en
parle il faut que je lise désormais beau-
coup de livres que je méprisois aupara-
vant. Revenons, luy dis-je, à cette belle
Draison de Curion sur le crime d'inceste
duoy qu'elle ait eu si grand credit, elle
est puerile en plusieurs endroits ; ce
qu'elle dit de l'amour, des tourmens, des
bruits, est peu de chose : Toutesfois
ces lieux estoient alors supportables,
les oreilles n'estant pas encore accou-

rumées en ce temps-là à des discours plus achevez , & les esprits n'ayant pas encore pris la teinture des lettres & de la doctrine. Curion a composé quelques autres ouvrages , il a plaidé plusieurs causes & des plus illustres , & il a esté estimé parmi les Advocats , de sorte que je suis estonné qu'il ne soit point parvenu au Consulat , ayant vécu assez long-temps , & ayant acquis assez de gloire pour meriter cét honneur.

Il est temps de parler de Caius Gracchus. Ce grand homme estoit doüé d'un excellent esprit , il avoit embrassé l'étude avec une grande ardeur , & de son enfance il avoit esté instruit dans les bonnes lettres : Et certes , il ne faut pas que vous croiez que nous aions eu aucun Orateur plus remply , & plus abondant que luy. J'en fais le même jugement , me dit Brutus , & de tous les anciens , il n'y a presque que luy , dont je lise les ouvrages. Et moy , luy répondis-je , je suis d'avis que vous vous attachiez à cette lecture ; & je vous assure que la mort précipitée de ce grand homme a esté une perte signalée pour cet état , & pour l'honneur de nostre Eloquence : que s'il n'eust pas preferé la pie-

qu'il avoit pour son frere , à la pieté
qu'il devoit avoir pour sa Patrie, de l'es-
prit dont il estoit pourveu , il eust at-
teint avec une plus longue vie à la gloi-
re de son pere , & à celle de son ayeul.
Quant à l'Eloquence , je ne sçay s'il se
fust trouvé quelqu'un qui eust pû s'éga-
ler à luy ; il est puissant en paroles, il est
plein de beaux sentimens, & il a par tout
la gravité : il n'a pas mis la dernière
main à ses ouvrages, & il a fait plusieurs
pieces bien commencées , & qu'il n'a
pas entierement achevées. Oüy, Brutus,
cet Orateur merite que la jeunesse le li-
se , si quelqu'un le merite ; car il a de-
voit exciter la pointe de l'esprit, & de-
voit lui donner une bonne & saine
nourriture. Publius Galba vint apres
luy, il estoit fils de Servius, qui fut hom-
me extrêmement eloquent , & gendre
de Publius Crassus qui avoit joint l'E-
loquence avec la science du Droit civil ;
nos ancestres faisoient estat de luy , ils
favorisoient même pour le respect de
son pere ; mais il tomba au milieu de sa
course ; car il fut condamné apres qu'il
fut défendu lui-même , & il ne pût
se sauver de la poursuite que le Tribun
Camilus faisoit contre ceux que l'on

accusoit de s'estre entendus avec Jugurtha : Nous avons encore la Peroration qu'il fit en cette occurrence , elle estoit en si grande estime pendant nostre jeunesse, qu'on nous la faisoit apprendre par cœur. C'est le premier du Collège des Augures , qui depuis la fondation de Rome a esté condamné à mort. Publius Scipio qui mourut dans l'année de son Consulat , parloit peu , & peu souvent : mais il parloit aussi également qu'aucun autre, & par dessus tous il railloit de bonne grace. Lucius Bestia son Collegue avoit de la vigueur, & n'estoit pas sans éloquence : mais aiant eu de beaux commencemens dans son Tribunat, qu'il signala par le rappel de Popilius, que Caius Gracchus avoit chassé de Rome , il finit malheureusement son Consulat : car il perit pour la même cause que Galba l'Augure , laquelle envelopa aussi avec luy ces autres Consulaires, Caius Caton , Spurius Albinus , & Lucius Opimius tres - excellent Citoyen qui avoit tué Gracchus. Les Juges mêmes de Gracchus condamnerent ces grands hommes, & ne pardonnèrent point Opimius , qui aiant pris le party du Senat contre le peuple

soit neantmoins esté absous par le jugement du peuple. Lucius Licinius Ner-
 a personnage si dissemblable à Opi-
 ius en son Tribunat, & en tout le
 ours de sa vie, & mauvais Citoyen
 e fut pas depourveu de la faculté de
 en dire. Caius Fimbria fut presque
 e même temps, mais il parvint à une
 us longue vieillesse, il avoit repu-
 tion d'estre fort en paroles, & d'avoir
 discours vigoureux, mais d'estre ai-
 re & médisant, plein de feu, & de
 ehemençe, dans tout le corps de son
 raison. Toutesfois il avoit acquis du
 edit dans le Senat par sa diligence,
 ar sa generosité, & par sa sage condui-
 ; & certes il estoit assez bon Advo-
 et, il avoit assez de connoissance du
 roit civil : & soit que ce fust le carac-
 ere de son esprit, ou le privilege de
 vertu, il estoit assez libre en ses dis-
 ours ; lors que nous estions jeunes on
 ous faisoit lire ses Oraisons, qui ne
 e trouvent plus maintenant qu'à pei-
 e, Caius Sextus Calvinus avoit l'es-
 rit beau, & parloit elegamment ;
 ais il n'avoit point de santé, il plaidoit
 ors que la goutte luy donnoit du re-
 sche, mais il ne plaidoit pas souvent,

il assistoit les hommes de son conseil quand ils le vouloient, & de sa langue, quand il le pouvoit. Marcus Brutus vécut en ce temps-là ; mais il deshonnora l'illustre famille dont il estoit issu par les frequentes accusations qu'il fit à Rome, comme l'Orateur Licurgue à Athenes; & voulant passer pour fameux accusateur, il fit des actions indignes du sang des Brutes, & de la Vertu de son pere, qui estoit fort homme de bien, & extremement versé en la science du Droit; Il n'aspira point aux honneurs de cet Estat, mais il fut accusateur vehement, & importun, & la Vertu, qui est comme naturelle à ceux de cette race, degenera malheureusement en luy par le desordre & la corruption de ses mœurs. Lucius Cæsulenus de l'ordre du peuple se méla aussi en ce temps de faire des accusations, & je l'ay veu en sa vieillesse, poursuivant contre Lucius Sabellius la peine de la Loy Aquilia, pour la reparation de quelque dommage. Comme c'estoit le dernier des hommes, je n'aurois point parlé de lui, n'estoit que de tous ceux que j'ay vûs plaider, je n'en ay point entendu qui parlât d'une façon plus injurieuse

qui fust plus adroit à insinuer dans l'esprit des Juges des soupçons contre ses adversaires. Titus Albutius fut habile dans les lettres Grecques, si je ne suis plutôt qu'il eust pû passer pour Grec naturel, j'en parle selon ma pensée: mais on en peut juger par ses Oraisons. Alla à Athenes dès sa première jeunesse, il y devint excellent Philosophe de la secte d'Epicure, mais ces Philosophes discourent d'une façon qui n'est gueres propre à l'Eloquence Oratoire. Quintus Catulus fut homme sçavant, il ne le fut pas seulement à la mode des Anciens, ses connoissances étoient dignes de nostre siècle, & même d'un siècle plus docte, si toutesfois il s'en peut trouver. Il avoit fait un grand progrès dans les belles lettres; Son discours comme son naturel, & toute la constitution de sa vie estoit accompagnée de beaucoup de douceur, il parloit avec une merveilleuse pureté, comme l'on reconnoit par ses Oraisons, & par le Livre qu'il a composé de son Consulat, dont le stile est doux & agreable, & de l'air de Xenophon, il l'a dédié à Fulvus Furius son amy qui estoit Poëte, mais ce Livre est maintenant aussi peu

connu que les trois Livres de Scaurus, dont je vous ay parlé. Certes, dit Brutus, je ne connois, ny le Livre de Catulus, ny ceux de Scaurus, & c'est par ma faute qu'ils ne sont point tombez entre mes mains : Mais je les emprunteray de vous pour les lire, & je fais estat de les chercher curieusement pour les mettre dans ma Bibliotheque.

Alors reprenant le discours, je dis, Catulus parloit donc purement, & quoy que ce soit une qualité qui contribue beaucoup à l'Eloquence, maintenant la plupart des Orateurs la negligent. Je ne dis rien du ton de sa voix, & de la douceur de sa prononciation, & il n'est pas necessaire que je vous en parle, puis que vous avez connu son fils qui s'expliquoit avec le même agrément. il est vray que le fils n'a pas esté du nombre des Orateurs : mais il ne laissoit pas d'opiner dans le Senat, & avec bon sens, & avec Eloquence, & d'orner son advis d'un langage qui faisoit connoître qu'il avoit de l'estude, & de l'erudition ; Toutesfois Catulus le pere n'étoit pas des premiers de l'ordre des Advocats, & quand on entendoit les plus excellens de cette profession, on recon-

voissoit qu'il leur estoit inferieur : mais si l'on l'écoutoit sans le comparer aux autres : non seulement on demeuroit satisfait de son Eloquence, mais même on ne desiroit rien de plus parfait que ce qu'il disoit. Quintus Metellus Numidicus, & Marcus Sillanus son Colleague estoient d'habiles hommes, & quand ils parloient des affaires publiques, ils en parloient avec la dignité convenable à des personnes de leur condition. Marcus Aurelius Scaurus ne plaidoit pas souvent ; mais il plaidoit poliment, & sur tout il avoit un langage plein d'ornement & d'elegance. Aulus Albinus possédoit cette même qualité, celui-cy fut aussi mis au nombre des langues disertes, avec Quintus Cæpio, Personnage ardent & genereux, qui devint coupable, parce que le sort des armes luy avoit esté contraire, & que la haine du peuple rendit malheureux. Caius & Lucius Memmius furent alors de mediocres Orateurs ; mais ils furent accusateurs facheux & violens ; ils accusèrent plusieurs personnes de crime capital, & ils en deffendirent peu : Spurius Torius fut assez adroit pour parler devant le peu-

ple, ce fut lui qui fit décharger les terres publiques d'une condition vicieuse & inutile qu'on leur avoit imposée. Marcus Marcellus pere de Æterninus ne fut pas du nombre des Avocats, mais il parloit facilement, & il ne fut pas depourveu de l'usage de discourir comme son fils Publius Lentulus. Lucius Cotta qui avoit esté Preteur, fut du rang des Orateurs mediocres, le caractere de son discours avoit peu de reputation, & il affectoit par ses termes, & par le ton de sa voix qui avoit quelque chose de rustique, de se rendre imitateur de l'Antiquité. Mais puis que je fais mention de Cotta, & d'autres semblables, je reconnois que je donne place entre les Orateurs à des gens qui avoient peu d'éloquence; & certes, mon dessein est de rapporter icy tous ceux qui ont tenu le rang, & porté le nom d'Orateurs en cette ville; & je pretends faire voir en expliquant la ressemblance qui estoit entre eux, combien il est difficile en toutes choses d'atteindre à la souveraine perfection: Considérez, je vous prie, le grand nombre d'Orateurs dont je vous ay parlé, le temps que j'ay employé à vous les

nommer , & à vous représenter leurs qualitez ; Cependant comme il m'a fallu faire bien du chemin avant que de venir à Demosthene , & à Hiperides , de même j'ai peine à arriver jusqu'à Antonius & à Crassus.

Ces deux Personnages ont esté à mon jugement ; de tres-excellens Orateurs, & ce sont eux qui ont eslevé l'Eloquence Latine jusqu'à la gloire de l'Eloquence Grecque ; rien n'échappoit à Antonius de toutes les choses qui pouvoient servir à sa cause ; Il sçavoit les mettre en leur place , & les disposer pour le besoin qu'il en avoit , & comme un Capitaine ordonne ses gens de cheval, ses gens de pied, & ses soldats armez à la legere , il distribuoit judicieusement ses argumens dans toutes les parties de son Oraison , & connoissoit les lieux où ils pouvoient faire le meilleur effet ; Il avoit une memoire admirable , & il sembloit qu'il parlât toujours sans meditation, & quoy qu'il eust cette adresse que ses auditeurs croioient qu'il faisoit sans s'estre préparé , il estoit tantmoins si prest de ce qu'il avoit à dire, que quelquesfois les Juges qui l'écoutent ne se montroient pas assez pre-

parez pour se deffendre de la force de son discours ; Il n'avoit pas le langage bien éloquent , & il negligeoit la beauté du stile & de l'expression , & quoy qu'il ne parlât pas fort grossièrement, ses termes neantmoins n'avoient point cette elegance, qui est proprement la gloire de l'Orateur. Il est certes loüable de bien parler , mais ce qui fait estimer cette qualité en l'Orateur , est le peu d'estat que quelques-uns en font. Il n'est pas si beau de bien parler, qu'il est honteux de parler mal , & cette faculté de bien parler, est plustost la qualité d'un Citoien , que celle d'un Orateur. Antonius sçavoit faire le choix de mots , les disposer & en former ses périodes, & quoy qu'en cela il ne recherchaît pas tant l'agrément que la force, y observoit neantmoins certaines règles, & il n'y avoit rien dans sa composition où il ne parût de la raison & de l'art; il s'en peut dire autant pour les sentences dont il ornoit son discours ; il y apportoit beaucoup de soin , & comme cette partie illustre extremement un discours, & que c'est en quoy Demosthenes a excellé par dessus tous, les Doctes pour ce sujet l'ont tenu pour le Prince de

Orateurs; Il y a des figures qui ne consistent pas seulement en l'ornement des paroles, mais aussi en l'embellissement des sentences, & celles-là donnent un merveilleux éclat à l'Oraison; mais outre ces belles qualitez Antonius avoit l'action admirable, & comme elle est composée du geste, & de la voix, en luy le geste n'exprimoit pas tant ses paroles, qu'il representoit les choses qu'il disoit, & dans tous les mouvemens du corps soit qu'il remuast les mains & les paules, qu'il se mist en chaleur, qu'il parust avec effort & vehemence, qu'il frappast du pied, qu'il se tint ferme, ou qu'il marchast; ce qu'il faisoit avoit du rapport avec ses paroles & avec ses sentimens. Quant à sa voix, elle estoit toujours égale, mais il l'avoit naturellement ennobliée, & ce qui estoit un deffaut, s'étoit changé en luy par son adresse en une qualité loüable: car il avoit un ton propre dans les affaires criminelles, soit à imprimer la creance dans les esprits, soit à exciter la pitié; De sorte que la réponse que fit Demosthene se trouvoit véritable en luy; lors qu'estant interrogé quelle chose il estimoit la premiere à l'Orateur, il dit jusques à trois fois,

que c'estoit l'action qu'il croioit estre la principale partie : En effet il n'y a rien qui agisse avec plus d'effort & qui penetre plus avant dans l'ame ; c'est elle qui remuë l'esprit, qui le dispose, & qui le fléchit , & c'est par elle que les Orateurs acquierent toute leur estime & se font reconnoistre pour tels qu'il veulent passer dans l'opinion du monde. Quelques-uns tenoient que Lucius Crassus estoit égal à Antonius ; d'autres preferoient Crassus ; mais tous jugeoient que ceux qui avoient choisi l'un pour Avocat, n'avoient rien à desirer de l'esprit de l'autre.

Et certes quelque perfection que j'ai trouve en Antonius, j'advouë qu'il ne se peut rien voir de plus accompli que Crassus ; il avoit une gravité admirable, une agreable gaieté, & il sçavoit mêler dans son discours cette belle raillerie qui sent son homme de condition, & qui est propre à l'Orateur ; il parloit purement, son langage estoit elegant, il estoit soigneux de la beauté du stile ; mais il en estoit curieux sans scrupule, & sans y estre trop exact : Il avoit un don merveilleux de s'expliquer, & de se faire entendre ; & quand il traittoit

traittoit une question de Droit Civil, & qu'il touchoit dans une cause le point de l'équité; il estoit fertile en argumens & en comparaisons, & comme Antonius avoit une force incroyable, pour faire entrer dans l'esprit les conjectures pour exciter ou pour effacer les soupçons; ainsi Crassus estoit abondant autant qu'on le peut estre, lors que la cause l'obligeoit d'interpreter, & de finir; ou qu'il estoit question d'expliquer l'équité: Il en donnoit tous les jours des preuves, mais ce qu'il fit en plaidant pour Marcus Curius, en est un témoignage illustre; car il dit tant de belles choses en faveur de l'équité contre les paroles écrites dans un testament & à force de raisons & d'exemples, il eut Quintus Scævola, quoy que d'ailleurs il fust homme subtil & tres-intelligent dans les causes du Droit; & ces deux personnages & Consulaires, & de même mérite, defendant l'un & l'autre le Droit Civil, acquirent tant d'honneur dans cette plaidoirie, que l'on dit à l'instant que Crassus estoit le premier Jurisconsulte d'entre les Orateurs, & Scævola le plus grand Orateur de tous les Jurisconsultes. En effet, comme il avoit l'esprit

tres-delié , & qui connoissoit d'abord ce qui estoit vray , ou ce qui ne l'estoit pas dans les regles du droit & de l'équité , il avoit des termes pour s'en expliquer , qui dans une tres-grande briefveté ne laissoient pas d'avoir une clarté singuliere , de sorte que c'estoit un Orateur incomparable pour démêler une cause , & pour en expliquer les difficultez , & j'avoüe qu'en cela je n'en ay point veu d'égal à luy , comme je reconnois , que pour augmenter les choses par le discours , pour leur donner tous les ornemens qu'elles peuvent recevoir , & pour refuter vigoureusement les objections d'un puissant adversaire , il estoit plustost Juge redoutable que fort & admirable Orateur , mais retournons à Crassus :

Alors Brutus prenant la parole ; Quoique je creusse , dit-il , avoir une entiere connoissance des qualitez de Quintus Scævola , par ce que j'en ay oüi dire assez souvent à Caius Rutilius , qui estoit ordinairement auprès de luy , cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec nostre Scævola : j'avoüe toutefois que je ne sçavois pas qu'il eust eu un si grand rang entre les Orateurs ; & je suis ravi que cette ville ait possédé un si excellent

personnage , & un si bel esprit. Ne vous persuadez pas, luy dis-je , que Rome ait produit rien de plus grand que ces deux hommes illustres : Mais , comme j'ay remarqué qu'ils avoient cette ressemblance , que l'un estoit le plus grand Orateur de tous les Jurisconsultes , & l'autre le premier Jurisconsulte d'entre les Orateurs; ainsi en toutes autres choses ils estoient dissemblables , de telle sorte neantmoins que l'on ne pouvoit dire auquel des deux on eût mieux aimé ressembler. Crassus estoit magnifique , & ne laissoit pas d'estre grand œconome ; Scævola estoit grand œconome , & ne laissoit pas d'estre magnifique: Crassus avoit une merveilleuse douceur , & assez de severité ; & Scævola qui avoit beaucoup de severité , avoit aussi une agreable douceur. Je pourrois poursuivre dans toutes les autres qualitez de la mesme façon ; mais je crains que l'on ne s'imagine que ce sont des feintes que je fais pour avoir sujet de les louer, toutesfois je puis vous assurer qu'il est ainsi que je le dis ; & la vertu selon ce qu'a remarqué vostre ancienne Academie, consistant en la mediocrité ils vouloient tous deux tenir un milieu;

mais ils le tenoient tellement , qu'ayant part à la loüange l'un de l'autre , chacun d'eux confervoit neantmoins sa loüange toute entiere : certes , dit alors Brutus , vostre discours me fait bien connoître Crassus & Scævola ; mais il me met aussi dans l'esprit cette pensée pour vous & pour Servius Sulpitius , que la mesme ressemblance qui estoit entr'eux , est aussi entre Servius & vous. Comment l'entendez-vous , luy dis-je ? c'est , me répondit-il , qu'il me semble que vous avez voulu avoir autant de connoissance du Droit civil , qu'il est nécessaire à un Orateur , & que Servius a acquis par son travail assez d'éloquence pour faire paroître sa doctrine , & maintenir sa gloire dans l'exercice du Droit civil ; & que comme Crassus & Scævola estoient presque d'un mesme aage , il en est de même de Servius & de vous.

Il n'est pas besoin ; luy dis-je , de parler de moy ; mais quant à Servius , ce que vous en dites est bien dit , & je ne feindray point de vous dire ce que j'en pense. Je crois qu'il n'y a personne qui ait plus travaillé que luy pour devenir éloquent , & pour acquérir toutes les belles connoissances : Dès nostre jeunesse,

nous avons esté dans les mesmes exercices ; Il vint depuis moy à Rhodes avec dessein d'y profiter , & de s'y rendre plus sçavant , il en revint tres - grand personnage , mais , à mon avis , il aimoit mieux estre le premier dans la seconde profession , que le second dans la premiere. Et certes , je ne sçay s'il eût pû égaler ceux qui ont tenu les premiers rangs en l'Eloquence , mais peut-estre qu'il a preferé de tenir le premier rang dans la science du Droit , & il est vray qu'il y est parvenu , & qu'en cela il a surpassé , non seulement tous ceux de son temps ; mais aussi tous ceux qui ont vécu devant luy. Avez-vous cette opinion , me dit Brutus , & mettez-vous nostre Servius devant Quintus Scavola ? J'estime , luy dis-je , que Scavola & plusieurs autres ont eu grande connoissance du Droit , & que Servius est le seul qui en a sceu l'art , ce qu'il n'avoit pas seulement acquis par l'étude de la Jurisprudence ; mais par l'étude de cet art qui divise les choses , & les distribue en parties ; qui pour expliquer celles qui ne sont pas bien connues en donne les definitions , qui découvre , & qui interprete celles qui sont obscures , qui

éclaircit ce qui peut recevoir de l'ambiguïté, & le distingue pour le faire connoître aux autres, qui établit des regles pour discerner le vray du faux, qui enseigne enfin quelles sont les bonnes & les mauvaises consequences qui se tirent de chaque proposition. Ce fut luy qui apporta à la science du Droit ce bel art, le plus admirable de tous, comme un flambeau, dont il éclaira ce que les autres faisoient, ou répondoient avec confusion. Vous voulez parler de la Dialectique, dit Brutus; cela est vray, luy répondis-je, mais Servius estoit encore sçavant dans les belles lettres, & avoit beaucoup d'éloquence, comme l'on reconnoist par ses écrits, qui valent mieux que tous les autres que nous avons. Il avoit étudié l'Eloquence avec deux excellens hommes, Lucius Lucilius Balbus, & Caius Aquilius Gallus : celui-cy avoit l'esprit prompt & subtil, & estoit prest à tout, soit qu'il fallust attaquer, ou qu'il fust question de deffendre, mais il le surpassa par sa diligence & par sa vivacité. Balbus estoit sçavant & tres-capable d'attaquer & de defendre : mais comme il estoit lent, & qu'il faisoit les choses

avec poids & considération , Servius le
 évança par sa promptitude à se démêler
 es affaires: De sorte qu'il possédoit les
 ualitez de tous les deux , & que ce qui
 manquoit à tous les deux , se trouvoit
 parfaitement en luy : Et tout de mesme
 que Crassus se conduisoit à mon juge-
 ment , plus prudemment que Scævola ,
 parce que Scævola se chargeoit volon-
 tiers de causes, quoy que dans la plaidoi-
 ie il fût inferieur à Crassus, & que Cra-
 ssus vouloit estre consulté sur le Droit
 civil, pour n'être en rien inferieur à Scæ-
 vola: Ainsi j'estime que la conduite de
 Servius avoit beaucoup de sagesse , puis
 que se proposant les deux fonctions du
 Droit civil , & du Barreau , comme
 deux emplois qui donnent beaucoup
 d'honneur & d'autorité, il a si bien tra-
 vaillé, qu'en l'un il a excellé par dessus
 tous, & qu'il a pris de l'autre ce qui luy
 estoit necessaire pour maintenir la gloi-
 re du Droit civil, & pour s'élever à la
 dignité Consulaire ; c'est le jugement
 que j'ay fait de luy, dit alors Brutus, &
 il n'y a pas long-temps, qu'estant à Sa-
 mos , j'allois l'entendre assez souvent ,
 & avec assez de soin, voulant apprendre
 de luy nostre Droit Pontifical , autant

qu'il dépend de la connoissance du Droit civil : & je suis bien-aïse que le jugement que j'en ay fait se trouve conforme au vostre , & qu'en cela vostre témoignage confirme mon sentiment. Mais j'ay une joie infinie de ce que l'égalité, qui est entre vous , les mesmes honneurs que vous possédez , la ressemblance de vos exercices , & de vos estudes , qui se touchent presque tant elles ont de conformité , non seulement ne produisent aucune jalousie entre vous , comme il est ordinaire parmy les hommes de mesme profession ; mais bien loin d'alterer vostre bien-veillance , semblent la lier & l'affermir davantage. En effet , je suis témoin qu'il a pour vous la mesme affection que vous avez pour luy , & que de la mesme sorte que vous parlez de luy , il parle aussi de vous. J'ay donc bien du déplaisir de ce que le peuple Romain demeure si long-temps privé de son conseil , & de vostre Eloquence ; ce qui estant déplorable de soy-mesme , l'est encore plus par la consideration de ceux à qui ces beaux emplois sont échus , je ne sçay comment , ne se pouvant pas dire qu'ils y soient legitime-ment parvenus. J'avois proposé dès le

commencement , dit alors Atticus , qu'il ne se parleroit point du tout de l'Etat , observons, je vous prie cette règle ; car si nous nous mettons à regretter ainsi toutes les choses que nous avons perduës , ny nos plaintes, ny nos pleurs ne finiront jamais.

Poursuivons , leur dis-je , & continuons dans l'ordre que nous avons tenu jusqu'à cette heure. Crassus se presentoit tousiours bien préparé, il estoit attendu avec joie, & on luy donnoit favorable audience , quand il commençoit, ses paroles estoient tousiours choisies, & ce qu'il disoit estoit bien travaillé, dès cet abord on le jugeoit digne d'avoir esté attendu ; Il ne s'agitoit pas avec trop de violence , sa voix estoit toujours égale, & ne s'affoiblissoit point : Il ne se transportoit point d'un lieu en un autre , & il ne fraploit pas trop souvent du pied , son discours avoit de la vehemence , & quelquesfois de la colere , & de l'indignation , lors qu'il y étoit obligé par les mouvemens d'une juste douleur. Il divertissoit ses auditeurs par des belles railleries , dans lesquelles il conservoit une honneste gravité ; & ce qui est extrêmement difficile , il étoit

court, & toutesfois rempli d'ornemens. Mais certes, il avoit une adresse incomparable quand il estoit dans les contestations. Il s'estoit exercé dans toute sorte de causes, & s'estoit mis de bonne heure au rang des premiers Orateurs. Il estoit encore bien jeune lors qu'il accusa Caius Carbo, personnage fort éloquent: & cette action non seulement fit connoître la beauté de son esprit; mais le fit mesme admirer. Il deffendit la Vestale Licinia estant aagé de vingt-sept ans; & en cette action il déploya toutes les forces de l'éloquence; il a laissé par écrit quelques lambeaux de cette Oraison. Il establît estant encore bien jeune une Colonie à Narbonne, & en l'établissant il y parla dans l'assemblée du peuple: la harangue qu'il y fit est d'un aage plus meur que celuy qu'il avoit alors. Il plaïda depuis plusieurs causes; mais il ne fit point parler de luy durant son Tribunat, & nous ignorerions qu'il ait esté Tribun, sans le festin que luy fit le Crieur Granius, & ce que Lucilius nous en a raconté plus d'une fois. Cela est vray, dit Brutus; mais je n'ay point oüy non plus parler du Tribunat de Scævola; De sorte que je crois

de Crassus & luy furent Collegues & Tribuns en mesme temps. Il est vray , respondis-je , qu'ils furent Collegues sans les autres charges : Mais Scævola ne fut Tribun qu'un an après Crassus , & il estoit assis en cette qualité dans la place Publique , lors que Crassus y passa la Loy Servilia. Crassus fut en la verité Censeur sans Scævola ; mais on sçait que les Scævole ne demanderent jamais la censure. Lors que Crassus parla pour la Loy Servilia , & prononça l'Oraison que vous en avez lue , il avoit trente-quatre ans , & il estoit plus aagé que moy d'autant d'années ; car cette action & ma naissance furent sous les mesmes Consuls : & quant à Crassus , il estoit né sous le Consulat de Quintus Cæpio, & de Caius Lælius , & il estoit de trois ans plus jeune qu'Antoniüs.

Je fais ces remarques , afin que l'on sçavoit en quel temps nôtre Eloquence sest avancée dans sa maturité , & quel progrès elle a fait depuis jusqu'à cette heure que nous la voions presque élevée jusques au sommet de la perfection n'y ayant personne qui puisse y ajouter encore de choses , si ce n'est que quel-

qu'un se presente plus instruit dans la connoissance de la Philosophie , de Droit civil, & de l'Histoire. Cét Orateur , dit Brutus , que vous attendez fera quelque jour , si je ne dis plutoſt qu'il est déjà. Je n'en ſçay rien , lui répondis-je ; mais il y a une autre oraison que Crassus prononça pendant son Consulat pour Quintus Scipion : celle cy n'est pas trop courte , si on la considere comme un Panegyrique qui contient la deffense d'un accusé : Mais cette piece qu'il fit dans sa censure à l'age de cinquante deux ans , est sans doute trop courte , si l'on en juge comme d'une Oraison parfaite. Dans toutes ces pieces l'on voit la verité belle , & bien ornée , mais sans fard , & sans déguisement : on y reconnoist d'ailleurs que son air estoit de ferrer ses periodes , ou s'il est permis de le nommer ainsi , le tour de ses paroles , & il avoit accoutumé de diviser son oraison en de certains membres , dont il formoit toute sa composition. Mais dit alors Brutus , puis que vous croiez ces Orateurs dignes de grandes loüanges, je voudrois qu'il eut plu à Antonius d'écrire plus de livres qu'il ne nous en a laissé , n'y aiant de lu

entre nos mains qu'un Traité fort petit
de l'Art de discourir; & que Crassus eût
aussi la volonté de donner au public
un plus grand nombre de ses ouvrages que
nous n'en avons : ils eussent beaucoup
fait pour eux, & pour nous, parce qu'ou-
vre que ce seroient autant d'illustres mo-
numens de leur gloire, nous tirerions
encore de leurs travaux de beaux prece-
ptes pour nous instruire en l'Eloquence.
Quant à Scævola, les Oraisons qui nous
restent de sa façon nous font assez con-
noître l'elegance de son stile. De moy,
dis-je aussi-tost, cette belle Oraison
contre la Loy de Cæpio me servit de
modèle dès ma jeunesse, & je puis dire
qu'elle m'aprit beaucoup de choses.
C'est une piece qui relève l'autorité du
Senat, qui parle avantageusement de cet
Ordre illustre, qui allume l'indignation,
& la haine de tous les gens de bien, con-
tre la faction des Juges, & des accusa-
teurs : & comme il estoit question de
combattre leur puissance, il estoit ne-
cessaire de faire une Harangue populai-
re & agreable à la multitude; Elle est
pleine de choses graves, il y en a qui sont
dites avec adoucissement; d'autres qui
ont de la vehemence & de la chaleur, il

y a même plusieurs railleries , en quelques endroits l'on voit bien que l'on voulu dire plus que l'on n'a écrit, & il y de certains points, où l'on a affecté de s'expliquer pas entierement. Cette Harangue de Crassus Censeur contre Cneius Domitius son Colleague en Censure, n'est pas une piece complete & elle ne peut passer que pour un argument un peu étendu, & qui contient points principaux d'une Oraison : & qui le fait juger ainsi, est qu'il n'y eut mais d'affaire traitée avec de plus grandes contestations que celle-là. Et certes , Crassus avoit une diction excellente pour parler devant le peuple , lieu qu'Antonius avoit un genre d'Eloquence plus propre pour le Barreau que pour la Tribune.

Mais je veux dire quelque chose de Domitius. Il n'estoit pas dans le rang d'Orateurs , & neantmoins j'estime qu'il parloit avec assez d'ornement & d'esprit pour soutenir la dignité de la Magistrature, & du Consulat. J'en dis autant de Caius Cælius , il avoit assez d'industrie, de capacité & de vertu, & il estoit assez éloquent pour servir ses amis dans les occasions , & pour conserv

ans le public son honneur & la gloire qu'il avoit acquise. En ce même-temps Marcus Herennius fut Orateur mediocre; Il parloit purement, & quoy qu'il ne fust pas d'un ordre plus élevé, toutesfois ayant eu pour compétiteur au Consulat Lucius Philippus, il fut préféré à luy, quoy que Philippus fust d'une haute Noblesse, & des premières maisons de Rome, & qu'avec l'avantage de sa famille, de ses parens, de ses amis, de la compagnie dans laquelle il étoit, il eût encore une souveraine éloquence. Caius Clodius qui estoit grand par sa Noblesse, & par sa puissance, estoit homme médiocrement éloquent: mais Caius Titius Chevalier Romain, qui vivoit presque en même temps, est parvenu à mon jugement au plus haut point où pouvoit atteindre un Orateur Romain sans le secours des lettres Grecques, & sans s'estre rendu parfait par un long usage: Ses Oraisons ont tant de pointes, & tant d'exemples, & sont si pleines du bel air de Rome, qu'il semble qu'elles ayent esté composées sur le modele de l'Eloquence Attique. Il a voulu emploier les mêmes pointes dans les Tragedies qu'il a fai-

tes ; & certes les pensées en sont subtiles, mais elles sont peu dignes du stile tragique. Le Poëte Lucius Afranius a voulu imiter Titius : c'estoit un esprit plein de subtilité , & vous sçavez que dans les Fables & les sujets de ses pieces il estoit même disert. Quintus Rubrius Varro qui estoit du parti de Caius Marius, & que le Senat declara avec luy ennemy de l'Estat, fut aussi accusateur facheux & vehement. Marcus Gratidius mon parent , pere de Marcus Marius Gratidianus, & ami particulier de Marc Antoine, & qui fut tué en Cilicie , où il estoit son Lieutenant, fut aussi habile en ce genre d'Eloquence ; il estoit sçavant dans la langue Grecque, & il parloit facilement ; ce fut luy qui accusa Caius Fimbria : & pour passer aux Orateurs qui ont eu du nom parmy nos alliez, j'ay connu Quintus Vettius Vettianus qui estoit un esprit judicieux, & qui s'expliquoit en peu de paroles. Quintus & Decimus Valerius estoient mes voisins & mes amis ; mais leur Eloquence n'estoit pas si admirable qu'ils estoient sçavants dans la langue Grecque & dans la Latine. Caius Rusticellus avoit l'usage de parler, & il luy étoit naturel de s'exprimer

mer avec facilité : mais le plus éloquent de tous ceux qui ont fait profession d'Eloquence hors de cette ville, est Titus Betucius Barrus : il y a quelques Oraisons qu'il a prononcées à Ascoly, d'où il estoit ; il y en a aussi une qu'il a faite à Rome contre Cypion, & celle-cy est certainement belle. Cypion y répondit par une Oraison que luy avoit composée Ælius, qui fut auteur de plusieurs pieces d'Eloquence, & qui neantmoins ne fut jamais Orateur. Du temps de nos ancestres & environ le siècle de Tibercius Gracchus fils de Publius, Lucius Papius fut estimé le plus éloquent du pays des Latins ; Nous avons l'Oraison qu'il fit au Senat pour ceux de la Colonie de Fregelles.

Que trouvez-vous, dit Brutus, de noble & d'excellent en ces Orateurs, que je puis presque nommer des Orateurs étrangers ? J'y trouve, luy répondis-je, les mêmes qualitez qui se rencontrent en nos Orateurs, sinon que leur prononciation n'a pas ce son & ce bel air qui releve l'Eloquence parmy nous. Quel est, dit Brutus, ce ton & ce bel air ? Je ne sçay, luy dis-je, mais ce que je puis dire, est que je reconnois bien qu'il y en a un, &

vous le reconnoistrez comme moy si vous allez dans les Gaules ; vous y entendrez dire des mots que l'on ne dit point à Rome , mais cela se peut corriger. Il y a encore cecy , que l'Eloquence de nos Orateurs a je ne sçai quoi qui ressonne plus agreablement, & cette difference ne se remarque pas seulement en la bouche des Orateurs, mais aussi dans le langage commun. Il me souvient d'avoir veu avec plaisir Titus Tinca de Plaisance, homme tres-facetieux, entreprendre Granius à qui diroit de meilleurs mots. Est-ce, dit alors Brutus , c'est Granius de qui Lucilius parloit tant ? c'est celui-là même , luy répondis-je , mais quoi que Tinca fût fort agreable , & qu'il eût grand nombre de rencontre pour faire rire, neantmoins toute sa galanterie cedit à celle de Granius , cause du bel air que Granius donnoit aux choses qu'il disoit , & du ton avec lequel il debitoit ses contes : De sorte que je ne m'étonne plus de ce que l'on rapporte de Theophraste, qu'ayant demandé à une bonne vieille le prix de la denrée qu'elle vendoit , & cette femme en lui disant combien elle en vouloit avoir l'ayant traité d'étranger , il le trouva

Tinca
Placen-
tius.

mauvais , & il eut du déplaisir qu'on le prit pour un estrangier, lui qui avoit passé toute sa vie à Athenes, & qui parloit fort bien la langue Grecque: En effet, je croy que nous avons un accent qui nous fait reconnoistre pour Romains , & que les Atheniens en ont aussi un qui est propre & naturel au vrai langage Attique.

Revenons à nos Orateurs. Lucius Philippus suivoit de près ces deux admirables personnages, Crassus & Antonius ; & neantmoins il estoit encore bien esloigné de leur perfection, & quoi qu'il n'y eût personne entr'eux & luy qui le devançast ; Toutesfois je ne le puis mettre ny au deuxième ny au troisième ordre des Orateurs. Et comme dans les courses des chariots , le premier qui est entré dans la lice, aiant emporté le prix, on ne donne point l'honneur du deuxième ou du troisième rang à ceux qui à peine sont sortis dehors, pour avoir part à la victoire; Il en est ainsi des Orateurs, quand celuy qui suit les premiers est tellement au dessous d'eux, qu'il semble qu'ils ne courent pas dans une même carrière. Certes Philippus avoit de belles qualitez , & l'on pou-

voit dire qu'elles estoient grandes & estimables , en les considerant sans le comparer à celles des deux autres. Il parloit avec une merveilleuse facilité; il disoit beaucoup de choses agreables ; étoit assez plein d'invention ; il avoit grande affluence de paroles pour exprimer ses pensées ; il sçavoit les lettres Grecques tout autant qu'on les pouvoit sçavoir en ce temps-là ; dans les contestations , ses railleries n'estoient pas sans pointe & sans aigreur. Lucius Gellius fut presque de ce siecle ; il estoit tel que l'on ne pouvoit bien dire ce qui lui manquoit, car il n'estoit pas sans doctrine ; il n'avoit pas la conception tardive il se souvenoit assez bien aux occasions des choses remarquables de nostre Histoire : au reste il parloit facilement, mais il se rencontra dans le temps des plus grands Orateurs ; il ne laissa pas neantmoins de servir utilement ses amis ; sa vie fut longue, & cela fut cause qu'il vidoit s'il faut ainsi dire, des Orateurs de divers siecles, & enfin il fut fort employé dans la plaidoirie. Decimus Brutus qui fut Consul avec Mamercus , florit presque en ce même temps : il fut sçavant dans les lettres Grecques & Latines

& Lucius Scipio ne parloit pas sans art & sans doctrine, & quant à Cneius Pompeius fils de Sextus, il estoit en quelque consideration. Son frere Sextus avoit joint un excellent esprit avec une parfaite connoissance du Droit civil, de la Geometrie, & de la Philosophie Stoïque. Marcus Brutus qui estoit devant eux, fut aussi fort sçavant dans le Droit : & Caius Bilienus qui parut peu apres luy, estoit de soy-même grand personnage, & par les mêmes moiens il avoit presque atteint à la souveraine perfection, & il fust parvenu au Consulat si son temps ne se fust point rencontré avec celui de la puissance de Marius, qui éloignoit les pretentions legitimes des autres. L'eloquence de Cneius Octavius fut inconnüe avant qu'il fust Consul, & durant son Consulat il fit plusieurs harangues qui furent extremement estimées.

Mais laissons-là ceux que nous pouvons seulement louer d'avoir esté bien-disans, & revenons aux Orateurs. Je suis de cet avis, dit Atticus, car il me semble que vostre dessein estoit de parler des hommes vraiment éloquens, & non pas seulement de ceux qui ont eu

quelque soin de la beauté du langage. Caius Julius fils de Lucius, surpassa en gentillesse d'esprit & en l'usage des belles railleries tous les anciens Orateurs, & tous ceux de son siècle : il ne fut pas Orateur véhément, mais il n'y eut jamais homme plus accort, plus charmant, ny plus agreable que luy : nous avons quelques unes de ses Oraisons, nous avons aussi des Tragedies de sa façon, & les unes & les autres nous font connoistre cette admirable douceur, depourveuë neantmoins de nerfs & de sang, avec laquelle il parloit. Publius Cethegus fut de son temps : il estoit assez éloquent pour dire elegamment son advis des affaires d'Estat ; & certes il en avoit une pleine connoissance, & il se peut dire qu'il les possedoit entierement : aussi estoit-il pour cette raison en telle autorité dans le Senat, qu'il n'y estoit pas moins considéré que les Consulaires : il n'eut point du tout de nom pour les causes criminelles & les actions publiques : mais il fut estimé assez habile pour plaider les causes civiles & privées. Quintus Lucretius Vispillo fut en credit pour les affaires de cette sorte. Il estoit subtil & sçavant Jurisconsulte.

Aphilia fut plus propre pour la Tribune que pour le Barreau. Titus Annius Veline fut homme judicieux, & il estoit aussi assez bon Orateur pour les causes privées : mais Titus Juventius estoit pour cela même en grande vogue : Il est vrai qu'il parloit sans chaleur, & son discours estoit sans chaleur, & son action presque toute froide, mais il estoit fin & adroit à surprendre son adversaire : il n'estoit pas d'ailleurs sans doctrine, & il estoit fort versé dans le Droit civil. Publius Orbius qui a fleuri de mon temps, a esté Auditeur de Juventius, il ne s'estoit pas fort exercé à parler, mais il n'estoit point inferieur à son maistre en la connoissance du Droit. Titus Aufidius qui a vécu jusqu'à l'extremité de la vieillesse, s'efforçoit de les égaler ; c'estoit un homme de bien & une ame pleine de franchise & de candeur, mais il parloit peu. Son frere Marcus Virgilius, qui estant Tribun du peuple, assigna Lucius Silla à comparoir en jugement, ne parloit pas davantage. Son collègue Publius Magius en disoit un peu plus que luy : mais entre tous les Orateurs, ou plustost entre tous les plaideurs de causes dont j'ay connoissance, où

il y a même eu des personnages entièrement depourvus de doctrine, de politesse, & de civilité, je n'en ay point oüi de plus prompts à parler & de plus subtils que Quintus Sertorius de l'ordre du Senat, & Caius Gorgonius de l'ordre des Chevaliers. Titus Junius qui avoit esté Tribun, fils de Lucius Junius, parloit avec facilité : il vivoit splendidement & avoit assez bon esprit : il accusa Publius Sextius qui estoit designé Preteur, & il le fit condamner pour avoir usé de brigues dans les poursuites de cette charge ; il eust atteint aux grandes dignitez, s'il n'eust point esté sujet à des infirmités, & même à des maladies continuelles.

Je sçay que je fais mention de plusieurs personnes qui n'ont pas esté au rang des Orateurs, & que les hommes n'ont point jugé dignes de ce titre glorieux : & il se peut faire que je passe sous silence quelques autres des anciens, qui meritoient bien qu'on parlât d'eux avec honneur : mais si cela est, c'est une faute innocente, & je ne leur fais cette injustice, que parce que je ne les connois pas. Car quant à ceux du temps passé, qu'on pourrions-nous dire d'eux, ne nous res-

tant

tant aucun monument , ny de leur esprit
 ny de l'esprit des autres qui nous en
 parle. Pour ceux que j'ay veus , je n'en
 oublie un seul qui ait eu quelque usage
 de discourir , & qui se soit fait écouter
 de mon temps : ce que je puis assurer
 est , que depuis l'établissement de ce
 grand Etat , la puissance & l'autorité
 ayant toujours esté la recompense du
 bien dire , & le prix de l'Eloquence ,
 tous ont souhaité de parler éloquem-
 ment ; tous n'ont pas eu la hardiesse d'y
 aspirer , & peu ont atteint à cette divi-
 ne faculté ; Quoy qu'il en soit , mon des-
 sein est de toucher les qualitez de tous ,
 de sorte neantmoins que l'on puisse di-
 stinger ceux qui à mon jugement n'ont
 sceu que faire du bruit dans un Barreau
 d'avec les veritables Orateurs. Peu a-
 près Julius , on vid presque en mesme
 temps paroistre Caius Cotta , Publius
 Sulpitius , Quintus Varius , Cneius
 Pomponius , Caius Curio , Lucius Fu-
 rius , Marcus Drusus , & Publius An-
 nius , & jamais siecle ne fut plus fer-
 tile en Orateurs que celuy-là. De ce
 nombre Cotta & Sulpitius furent les
 plus estimez , & ils eurent la gloire de
 passer tous les autres , non seulement à

mon opinion , mais aussi au jugement de tous.

Que dites-vous , reprit Atticus , à votre opinion , & au jugement de tous , arrive-t'il toujours que le vulgaire s'accorde avec les sçavans , lors qu'il s'agit de juger du mérite des Orateurs ? ou bien se rencontre-t'il que le peuple approuve les uns , & les sçavans les autres , & que le peuple & les sçavans en jugent diversément ? Cette question est belle , luy dis - je : mais peut - estre que ce que je vous diray sur ce sujet , ne serapas généralement approuvé. Cela vous met-il en peine , repartit Atticus , & n'est-ce pas assez que Brutus soit votre approbateur ? Oüy , certes , luy dis-je , je me contente que ce que j'ay à dire sur cette question du jugement de Orateurs , ait votre approbation , & celle de Brutus : mais je desire sur tout que mon éloquence ait l'approbation du peuple : car il est infallible que celui dont l'éloquence est approuvée par la multitude , sera aussi approuvé par le sentiment des Doctes. En effet , si j'ay les lumieres necessaires pour bien juger d'une action oratoire , je sçauray discerner dans un discours ce qui est

bon d'avec ce qui est mauvais ; mais chacun peut connoître quelle est la qualité de l'Orateur par les effets que son discours produit dans les esprits : Car il y a trois choses que doit faire un Orateur, il doit instruire, il doit réjouir, il doit émouvoir & toucher avec véhémence le cœur de ceux qui l'écoutent. Un habile homme donnant attention au discours de l'Orateur, dira par quels moyens il excite les mouvemens, quelles vertus Oratoires luy font operer les choses qu'il fait, quels deffauts ont cause, ou qu'il ne remuë pas les esprits, comme il desire, ou qu'il choppe, & qu'il tombe dans le milieu de sa course, & qu'il n'a pas des forces égales à son entreprise : mais de sçavoir si l'Orateur a fait les choses qu'il a voulu dire, ou s'il y a manqué, si ceux qui ont entendu, ont pris les impressions qu'il a voulu leur donner, c'est au peu-ple à en juger, & cela dépend du consentement & de l'aprobation de la multitude ; De sorte qu'il n'y a jamais de difference entre les doctes & le peuple, pour juger d'un bon ou d'un mauvais Orateur. Pensez-vous que ces grands Orateurs dont je vous ay parlé, n'eussent pas

le rang & la gloire qu'ils meritoient dans l'esprit, & du peuple & des sçavans ? Si vous eussiez demandé à quelqu'un du peuple, qui est le plus éloquent de nos Orateurs, il auroit balancé entre Antonius & Crassus, & l'un auroit nommé celui-là, & l'autre celui-cy ; Mais croiez-vous que quelqu'un leur eust preferé Philippus dont l'esprit étoit si doux, si grave & si agreable ; & que nous-mesmes qui en jugeons selon la connoissance que nous avons de l'art nous avons dit estre presque semblable à eux, & les suivre de bien près ? Certes personne n'eust eu ce sentiment de Philippus ; & enfin, c'est estre parvenu au souverain degré de l'éloquence Oratoire, que d'estre parfait & admirable Orateur au jugement du peuple. Que le joüeur de fluste Antigenidas disoit son disciple qui ne joüoit pas au gré du peuple, Chante pour moy & pour le peuple, Chante pour moy & pour le peuple, je diray à mon cher Brutus au milieu des actions qu'il fait ordinairement devant la multitude, Chante pour moy & pour le peuple, afin que les auditeurs ressentent les forces de l'Orateur, & éprouvent en eux la vertu de son discours, & que moy je reconnois-

se les causes de ces grands effets, & par quels ressorts ils sont produits. L'auditeur se laisse persuader les choses qu'on luy dit, il les croit veritables, il consent, il approuve & l'Orateur obtient la creance qu'il desire. Vous qui sçavez l'art, que demandez-vous davantage ? La multitude qui presse l'oreille sent que la joie entre dans son ame, le discours qu'elle entend, luy plaist, & la remplit d'une volupté qui s'empare de tous ses sens: Après cela, reste-t'il quelque chose qui puisse faire douter du merite de l'Orateur ? l'auditeur se réjoiit & se plaint, il rit, il pleure, il favorise, il écoute, il méprise, il porte envie, il se laisse fléchir à la compassion, il a de la honte & du regret, il se met en colere, il admire, il espere, il craint ; & tous ces mouvemens se produisent selon que les ames sont diversément émeuës par les paroles, par les sentences, & par l'action de l'Orateur. Ces choses ne suffisent-elles pas pour faire prononcer en sa faveur, sans que l'on soit obligé d'attendre le jugement de quelque sçavant ? En effet, ce que la multitude approuve doit aussi estre approuvé par les Doctes ; & c'est icy une espece de jugement po-

pulaire , où le peuple & les habiles gens ne furent jamais de differens avis. Il y a eu diversité d'Orateurs dans les divers genres d'éloquence ; mais de ce grand nombre qu'il y en a eu , un seul n'a passé pour excellent dans l'opinion du peuple , qui n'ait aussi obtenu l'approbation des sçavans : & du temps de nos Peres , la liberté estant donnée de choisir un Avocat , on n'eust jamais manqué de jetter les yeux , ou sur Antonius , ou sur Crassus. Il y avoit plusieurs autres Orateurs ; mais on n'étoit en peine qu'au choix de l'un de deux , & il n'y avoit personne qui ne se fust arrêté à l'un ou à l'autre. Et durant ma jeunesse Cotta & Hortensius estant dans la grande vogue , y avoit-il quelqu'un , qui aiant à choisir un Avocat les eût laissez pour en prendre un autre ? Pourquoi ne parlez - vous qu'eux , dit alors Brutus ? Ne sçavons nous pas de quelle sorte les parties en usoient avec vous , quels estoient leurs souhaits , & quel estoit mesme en cela le sentiment d'Hortensius ? Je suis témoin que ce grand Orateur divisant la cause entre vous & luy , vous laissoit toujours la charge de faire la Perorai-

son , parce que c'est le lieu où il faut déployer toutes les forces de l'Eloquence. Il est vray , luy dis-je , qu'il traitoit ainsi avec moy , & que par un pur mouvement d'affection , comme je crois , il me deferoit toutes choses : mais de moy , je ne puis dire en quelle opinion je suis auprès du peuple : & ce que je puis asseurer des autres Orateurs est , que ceux que la multitude a estimez tres-éloquens , ont aussi tousiours été dans la grande approbation auprès des Maistres. Et certes , Demosthene ne pouvoit pas dire la mesme chose que l'on rapporte du Poëte Antimachus , qui , ayant fait une grande assemblée pour lire ce grand Volume qu'il avoit composé , & dont vous sçavez le merite , voiant que tous ses auditeurs l'avoient quitté à la reserve de Platon , prononça ces paroles : Hé bien : je ne laisseray pas de lire , parce que Platon tout seul vaut autant que des milliers d'Auditeurs. En effet , cela estoit bien dit : car un Poëme est une piece dont tous les hommes ne sçavent pas le prix , & qui dépend de l'aprobation d'un petit nombre de personnes doctes. Et au contraire une oraison doit estre populaire.

re , & son estime naist de l'impression qu'elle a faite dans l'esprit de la multitude ; que si Demosthene se fût veu abandonné de tous ses auditeurs, & qu'il ne fût resté que Platon pour l'écouter , je suis asseuré qu'il eût perdu la voix, & que son Eloquence fût devenuë muette. Que vous en semble , Brutus , auriez-vous le cœur de continuer vostre harangue si l'assemblée du peuple vous avoit laissé dans la Tribune comme elle y laissa autresfois Curion. Pour vous en parler selon ma pensée , dit Brutus , je vous diray que dans les causes mesme où nous ne parlons qu'aux Juges , & où nous n'avons point affaire au peuple , je demeurerois sans parole , si le peuple qui m'écoute s'en alloit , & sortoit de l'audiance. Il est vray , luy dis-je , qu'il en est de mesme que du joïeur de flûte , qui jette son instrument , s'il se travaille sans succez , & si la flûte ne raisonne point. Les oreilles du peuple sont comme des flûtes ; si elles ne reçoivent le soufflé , ou si l'auditeur ne s'émeut , & ne se met en haleine comme un cheval genereux , il ne sert de rien de s'exciter & l'agitation de l'Orateur est inutile. Il y a neantmoins cette difference entre le

Jugement des doctes, & le jugement du vulgaire, que celui-cy approuve quelquefois un Orateur qui ne le merite pas, mais il l'approuve sans le comparer, & cela arrive lors qu'un mediocre ou même un mauvais Orateur le delecte, le plaisir qu'il luy donne le contente, il ne connoist pas qu'il y a quelque chose de meilleur, & ce qu'il entend tel qu'il est le satisfait. Un Orateur quelque mediocre qu'il soit, pourveu qu'il ait quelque bonne qualité se peut donner la faveur des auditeurs, & il n'y a rien qui ait plus de pouvoir sur l'esprit des hommes que l'ordre du discours, & l'ornement de l'oraison : ainsi, lors que Quintus Scævola plaidoit pour Marcus Coponius en cette cause dont j'ay cy-devant parlé, n'estimez pas qu'il y eût une seule personne dans l'audiance qui attendît ou qui crût que l'on pût rien dire de plus poly, de plus éloquent, & de plus parfait. Marcus Curius aiant esté institué heritier sous cette condition, si le pupille venoit à mourir avant que d'estre en aage. Scævola vouloit prouver, que Curius ne pouvoit estre heritier, le pupille n'ayant point eu naissance. Que ne dit-il point sur ce sujet du Droit des.

testamens & des anciennes formules ? Que ne dit-il point pour faire entendre en quelstermesle testateur se devoit expliquer s'il vouloit instituer un heritier au cas que le pupille ne vint pas au monde ? Qu'il estoit dangereux de ne s'arrêter point à ce qui estoit écrit dans un testament, de rechercher des conjectures de volonté dans l'opinion des hommes, & de détruire les dispositions des personnes simples par des interpretations subtiles & étudiées ? Que ne dit-il point de l'autorité de son pere qui avoit toujourns defendu les termes des testamens contre les argumens & les conjectures ? Mais que n'ajoutait-il point, pour montrer combien il est important de conserver la rigueur du Droit civil : & comme il disoit toutes ces choses avec une vigueur qui sentoient son homme capable, & avec un stile serré & neantmoins plein d'ornement & d'élégance, vous imaginez-vous qu'il y eût quelqu'un parmy le peuple qui attendist ou qui crût que l'on pût rien dire de plus achevé, & de plus excellent ? Mais Crassus aiant commencé par l'exemple de ce jeune enfant, qui se promenant sur le bord de la mer, & y aiant

trouvé une cheville en voulut faire un navire, & disant que tout de même Scævola se servant d'une finesse & d'une subtilité qu'il avoit rencontrée dans sa cause, en vouloit former la décision d'une question importante dans le jugement d'une succession; Il gagna d'abord l'esprit des auditeurs que cette comparaison réjoüit; il continua de les entretenir de discours gais & agreables & de serieux qu'ils estoient, il les remplit de joie & de plaisir: Et c'est une des trois choses que je vous ay dit estre du devoir de l'Orateur. Il adjouâta que le testateur avoit eu cette volonté, que telle avoit esté sa pensée, que le pupille ne parvenant point à l'aage legitime, quelque chose qui l'en empeschast, soit qu'il mourût auparavant, soit qu'il ne naquît pas, Curius fût heritier; que c'estoit ainsi que l'on avoit accoutumé d'exprimer de semblables dispositions, qu'elles estoient valables, & que l'on n'en avoit jamais jugé autrement. Il disoit ces choses & d'autres de même qualité, avec tant de force, que ceux qui l'écoutoient en estoient persuadés, & c'est un autre effet où l'Orateur doit aspirer; après cela il parla en

faueur de l'équité , il defendit le sens & l'esprit des testamens ; il montra combien on se méprendroit en cette matiere , comme en toutes choses , si l'on s'attachoit à l'écorce des paroles , & si on negligeoit de penetrer dans les volontez des hommes : Enfin il revint à Scævola , luy objectant que c'estoit usurper trop d'autorité que de se vouloir rendre l'arbitre de tous les testamens , & qu'il exerceroit une puissance injuste si personne n'osoit plus composer une derniere disposition , sans estre obligé de suivre son avis. Mais en tout cela il s'expliquoit avec tant de gravité , il emploioit de si beaux exemples , il sçavoit mêler si agreablement les choses qu'il disoit , il railloit de si bonne grace , il disoit si judicieusement le mot pour rire , qu'il excita l'admiration de tous les assistans , & qu'il n'y eut personne dans l'audience qui ne luy donnast son approbation , & il eut un applaudissement si universel qu'il sembloit qu'il eût parlé tout seul , & qu'il n'eût point eu d'adversaire qui eût plaidé devant luy : & c'est le troisieme effet d'un bon Orateur mais certes c'est le plus grand de tous. Il est certain qu'une personne du com-

mun des auditeurs aiant admiré séparément le premier de ces deux Orateurs, changeroit d'avis apres avoir entendu l'autre , & se mocqueroit luy-même de l'opinion qu'il en auroit eüe, & du jugement qu'il en auroit fait ; mais un homme docte écoutant le discours de Scævola reconnoistroit aussi-tost qu'il y a un genre d'Eloquence plus abondant , & plus magnifique : & neantmoins si apres que les deux Orateurs auroient achevé de parler , l'on demandoit qui des deux est le plus excellent, jamais le sentiment d'un habile homme ne seroit autre que celui du peuple. En quoy donc me direz-vous, un docte surpasse-t'il un ignorant : Je vous réponds qu'il le surpasse en une chose importante & difficile: car c'est une belle connoissance que de sçavoir discerner par quelles qualitez l'Orateur fait ce qu'il doit faire , ou par quels manquemens il ne prend pas les avantages qu'il pourroit prendre , & qu'il ne devroit pas laisser perdre. Les doctes ont encore cecy pardessus ceux qui n'ont point de doctrine, que plusieurs Orateurs ayant tous l'aprobation du peuple, ils sçavent qui d'eux a le plus beau caractere & l'Eloquence la plus

parfaite : Car il en faut toujours revenir là, que ce qui n'est point approuvé par le peuple ne peut être approuvé par les sçavans , & comme par la melodie des cordes d'une harpe on reconnoit la science de celuy qui les touche:ainsi par l'impression que l'Orateur fait dans les esprits, on découvre s'il sçait l'art de les émouvoir ; & il arrive assez souvent qu'un habile homme juge pertinemment du merite d'un Orateur , encore qu'il ne luy porte pas une fort grande attention, & qu'il ne fasse que jetter les yeux sur ce qui se passe ; il voit que le Juge s'ennuie, qu'il s'entretient avec celuy qui est assis à son costé, qu'il se met en des postures estranges & ridicules, qu'il demande si l'heure est bien avancée, s'il est temps de lever l'audience ; il reconnoist par toutes ces actions dont il est spectateur, qu'il n'y a point là d'Orateur qui sçache manier l'esprit d'un Juge par son discours , comme le bon joüeur d'instrumens sçait charmer les oreilles par le son harmonieux des cordes de sa harpe:que si au contraire il aperçoit que les Juges aient la teste levée , & les yeux arrestez sur l'Orateur , s'il lit sur leurs visages qu'ils sont instruits

par ses paroles, & qu'ils approuvent les choses qu'il leur explique; si tout de même qu'un oiseau est touché de l'harmonie de quelque air agreable, il voit que son discours tient leurs esprits suspendus; mais s'il les voit agitez par quelque mouvement de haine ou de compassion, ou par quelque autre émotion violente & extraordinaire, qui est l'effet le plus grand de l'Eloquence, quoy que, comme j'ay dit, il ne regarde les actions qu'en passant, & qu'il n'écoute pas ce que dit l'Orateur, il reconnoit neantmoins que la cause qui se plaie est maniée par un Orateur excellent, & que son Oraison ou persuade les Justes, ou les a déjà persuadez.

Après que j'eus ainsi parlé, Atticus & Brutus approuverent mon sentiment, & aussi-tôt reprenant mon premier propos; Puisque tout ce discours, leur dis-je, a commencé sur le sujet de Cotta & de Sulpitius, que je disois avoir eu l'estime & l'approbation de leur temps, retournons à eux pour passer après à ceux qui les ont suivis. Les Orateurs que nous cherchons sont les bons Orateurs & ils sont de deux sortes; les uns ont le caractère simple & serré, & les autres ont

un genie éclatant & une éloquence féconde ; & quoi que celle qui est la plus élevée & la plus magnifique soit la meilleure, l'autre neantmoins peut estre excellente dans son genre, & a un degre de bonté qui la rend estimable : mais en toutes les deux il y a des extremitez à éviter. L'Orateur ferré doit prendre garde de ne tomber pas dans l'indigence & dans la pauvreté ; & l'Orateur élevé doit se deffendre de l'enfleure , & d'une diction empoulée & corrompue. Cotta inventoit subtilement, parloit purement & avec facilité : & comme il s'abstenoit adroitement de toute agitation violente à cause de la foiblesse de sa voix, ainsi il ufoit d'une Eloquence douce, & d'un genre moderé pour l'accommoder à son temperament : il n'y avoit rien que de bon & de sain dans son discours, & quoi que le caractere de son Oraison n'eust point du tout cette vigueur qui jette le trouble dans les ames & que son action fust plus tranquille qu'il ne faut pour toucher puissamment les cœurs & pour fléchir la severité de juges : toutesfois la beauté de son discours & la force de son raisonnement gaignoit les esprits, & les manioit si doucement

ment, que pour peu qu'ils fussent émus par ses paroles, ils faisoient les mêmes choses que lors qu'ils estoient emportez par la souveraine Eloquence de Sulpitius. Et certes Sulpitius estoit le plus grand Orateur de tous ceux que j'ay entendus, & il estoit Orateur si vehement, que peu s'en faut que je ne die que c'estoit un Orateur tragique; il avoit la voix non seulement forte, mais aussi agreable & éclatante; il ne peut desirer plus de bien-seance dans le geste & dans tout le mouvement du corps; & il l'avoit tel qu'il doit estre, non pour le theatre, mais pour le Barreau; il avoit une éloquence qui couloit facilement, & qui estoit toute pleine de mouvement & d'agitation; elle estoit tantmoins sans excès, & son abondance n'estoit point vicieuse: celui qui vouloit imiter Crassus, comme Cotta formoit sur le modele d'Antonius; mais Cotta n'avoit pas la force d'Antonius, & Sulpitius ne parloit pas avec les traces incomparables de Crassus. O art. vain, dit alors Brutus! & comment est-il possible que ces deux personnages sans posseder ces deux grandes qualitez aient esté de si grands Orateurs? On peut remarquer en eux, re-

pris-je, que deux Orateurs qui sont fort dissemblables peuvent toutesfois estre fort éloquens : car il n'y a rien de si différent que Cotta & Sulpitius , chacun d'eux neantmoins a surpassé de bien loin tous les autres Orateurs de leur temps. Et c'est icy qu'un habile homme qui se mêle d'instruire les autres en l'Eloquence, doit montrer son jugement , reconnoissant quel est le vray caractère de l'esprit , à quel genre d'oraison chacun est naturellement porté, & donnant l'institution conforme au naturel de celui que l'on veut enseigner : De la même sorte qu'Isocrate ayant à conduire l'esprit brillant de Theopompe & l'esprit doux d'Ephore , disoit qu'il donnoit à l'éperon à l'un , & qu'il retenoit l'autre avec le frein. Les Oraisons que l'on attribue à Sulpitius ont esté comme l'on croit composées apres sa mort par Publius Canutius, qui a paru au Barreau au même temps que moy, & qui à mon sens est le plus éloquent de tous ceux qui n'estant pas de l'ordre du Senat se sont mêlez de la plaidoirie : mais en verité nous n'avons point d'Oraison de Sulpitius & je luy ay oüi dire assez souvent qu'il n'avoit point accoutumé d'écrire, &

qu'il ne pouvoit s'en donner la peine. Ce fut Lucius Ælius qui composa l'Oraison pour Cotta, intitulée de la Loy Varia, & il la fit à la priere même de Cotta. Ælius fut un excellent homme, il estoit Chevalier Romain & des plus estimez, & il estoit d'ailleurs fort sçavant dans les lettres Grecques & Latines; il avoit grande connoissance de nostre antiquité, soit de celle qui touche l'invention des choses, soit de celle qui concerne l'Histoire; enfin il possédoit merveilleusement les anciens livres; nôtre Varron a tiré cette belle science de luy, & comme c'estoit un tres-grand Personnage, & qu'il avoit un rare esprit accompagné d'une doctrine infinie; il l'a accrue par son travail, & en a écrit des livres & plus illustres, & en plus grand nombre. Mais Ælius faisoit profession de la Philosophie Stoïque, & il ne fut ny ne voulut jamais estre Orateur; il composoit neantmoins des Oraisons pour estre prononcées par d'autres, comme celles qu'il fit pour Quintus Metellus, pour Quintus Cæpio, pour Quintus Pompeius Rufus, quoy qu'il soit vray que Rufus a travaillé à celles qu'il a prononcées pour luy-mé-

me, mais non pas le secours de *Ælius*; car je suis témoin qu'ils composoient ensemble, & je puis dire qu'en ma jeunesse j'estois present à leurs compositions, lors que je frequentois en la maison de *Ælius*, que j'allois entendre ordinairement, & avec beaucoup de soin. Mais ce qui m'estonne est, que *Cotta* tout grand Orateur qu'il estoit, & qui ne manquoit pas de jugement, ait voulu faire passer pour siennes les foibles oraisons de *Ælius*. Ces deux grands Orateurs *Cotta* & *Sulpitius* n'avoient point de tiers de leur âge qui fut égal à eux. toutesfois *Pomponius* me plaisoit, ou plustost ne me déplaisoit pas.

Au reste, outre ces habiles hommes desquels j'ay cy-devant parlé, il n'y en avoit point à qui l'on donnaist les causes illustres. *Antonius* estoit extremement recherché, & l'on n'avoit point de peine à le faire charger des affaires. *Craffus* y estoit plus difficile, il s'en chargeoit toutesfois; Ceux qui ne pouvoient avoir ny l'un ny l'autre alloient à *Philippus* ou à *Cesar*; *Cotta* & *Sulpitius* estoient de ceux que l'on souhaittoit, & ces six Orateurs plaidoient toutes les grandes causes; les Audiances n'estoient

pas alors si fréquentes qu'elles ont esté de nostre temps, & d'ailleurs cette coutume n'estoit pas encore introduite, qu'une même partie fist plaider sa cause par plusieurs Advocats, qui est la chose du monde la plus vicieuse : car il faut répondre à ceux que l'on n'a point ouïs, il arrive assez souvent que l'on nous rapporte les choses autrement qu'elles n'ont esté dites : davantage, il importe extrêmement que l'Advocat voie de quelle sorte son adversaire parle de chaque chose qui est en controverse, & encore plus qu'il soit présent, pour reconnoître comment les choses qui se disent sont receuës par les auditeurs ; mais la plus grande difficulté est, qu'une deffense ne pouvant avoir qu'un seul corps, il arrive neantmoins qu'après que l'Avocat qui a deffendu l'accusé a achevé la cause, elle recommence de nouveau ; car une même cause n'a qu'un même commencement, & une même fin ; L'Exorde & la Peroraison ne peuvent tirer naturellement d'un même sujet que les mêmes mouvemens ; Les autres parties sont comme des membres, qui étant bien disposez, & tenant dans le corps de l'Oraison les places qui leur

appartiennent, y peuvent conserver leur force, & leur dignité. Mais s'il est bien difficile que dans une longue Oraison l'Orateur ne soit un peu différent de luy-même, combien est-il plus difficile qu'il ne soit point différent de l'Orateur qui a parlé devant luy ? Mais parce que c'est un plus grand travail de plaider une cause entière, que de la plaider divisée entre plusieurs Avocats, & que c'est le moien d'obliger plus de monde, que de parler en même temps dans plusieurs causes, c'est pour cela que nous avons volontiers reçu cette mauvaise coutume.

Il y avoit quelques personnes qui joignoient Curion à Cotta & à Sulpitius, & qui tenoient qu'il estoit le troisième de cet'age; ils se fondoient peut estre sur ce que ses paroles avoient de l'éclat, & qu'il ne parloit pas fort mal Latin: ce n'est pas qu'il eust de la doctrine; mais je croy que l'élégance de la diction luy venoit d'un usage domestique. En effet, il importe à l'instruction des enfans, quelles personnes parlent ordinairement devant eux, & avec quelles personnes ils parlent tous les jours dans la maison, & enfin de quelle sorte leurs

peres , leurs Maistres , & leurs meres parlent. Nous avons les lettres de Cornelia mere des Gracches, & nous pouvons dire qu'ils n'avoient pas esté tant élevés dans son sein que dans son langage. Nous avons oüi souvent parler Lelia fille de Caius Lelius , elle avoit pris la teinture de l'élégance de son pere. Il en est de même des deux Mucia ses filles, avec lesquelles je me suis autrefois entretenu; Et des Licinies ses petites filles, que j'ay aussi oüi parler toutes deux. Quant à vous, Brutus, il vous peut souvenir d'avoir eu la conversation de celle qui épousa Scipion. Il m'en souvient fort bien , dit Brutus. Et d'autant plus qu'elle estoit fille de Lucius Crassus. Que vous semble, luy dis-je, de Crassus fils de cette Licinia , & que Crassus adopta par son testament ? On tient, me répondit-il , qu'il avoit beaucoup d'esprit ; Et même Scipion mon Colleague a un langage que je trouve bon , & une Eloquence que j'approuve. Vous en jugez bien , luy repliquay-je, & il est vray qu'il est d'une race qui semble avoit esté produite par la sagesse même, & estre sortie de cette divine origine. Je vous ay déjà parlé de ses deux

ayeux, Scipion & Crassus. Quant à ses trois bifayeux, Quintus Metellus eut quatre fils illustres, Publius Scipion estant homme privé garentit cét Estat de la domination de Tiberius Gracchus. Quintus Scevola l'Augure estoit grand Jurisconsulte, & personnage extrêmement doux & accort: Que si nous pénétrons plus avant dans l'antiquité tout ce que nous trouvons parmi les ancestres est éclatant. Publius Scipion s'y presente, qui fut deux fois Consul, & Caius Lelius le plus sage de tous les hommes. Orace incomparable, dit alors Brutus, où toute la sagesse des autres est entrée, & a receu sa dernière perfection, comme l'on a coutume d'anter diverses sortes de fruits sur une bonne plante. Ainsi pour comparer les petites choses aux grandes, je me persuade qu'encore que Curion ait esté laissé en bas aage par ses parens, toutesfois il a trouvé dans sa famille la pureté de la langue, comme une qualité hereditaire; & je fais ce jugement avec d'autant plus d'assurance, que de tous ceux qui ont eu du nom pour l'Eloquence, je n'en ay point veu qui eût moins de connoissance des belles disciplines. Il n'avoit leu ni Poëte

Il fut
nommé
Corculū.

ny Orateur, il n'avoit fait aucune étude de l'Antiquité, il ne sçavoit ny le Droit public, ny le Droit civil & privé. Il est vray que d'autres ont eu les mesmes defauts; & que nous avons veu de grands Orateurs qui avoient peu de ces nobles connoissances, comme Sulpicius & Antonius: mais les pieces qu'ils faisoient estoient toujours composées avec soin, & avec art, & cela consistant en cinq parties qui sont connues de tout le monde, l'on ne pouvoit dire que chacun d'eux ne possédast pas quelque chose de toutes; Et certes, il n'eût dû avoir le nom d'Orateur, si l'une luy eût entierement manqué; mais celui-cy excelloit en une partie, & celui-cy en une autre. Antonius avoit l'invention bonne, il choisissoit bien ce qu'il alloit dire, il sçavoit le preparer, & le mettre en sa place, & après l'avoir ainsi disposé, il avoit une memoire heureuse pour le retenir: il avoit d'ailleurs l'action merveilleuse, & comme en quelques-unes de ces qualitez il estoit égal à Crassus, il le surpassoit mesme en d'autres, mais le discours de Crassus avoit plus d'éclat & de lumiere. Au reste, il ne se peut faire, que ny Sulpitius, ny

Cotta, ny aucun autre bon Orateur aient esté entierement dépourueus des choses qui dépendent de ces cinq belles & excellentes parties. L'exemple donc de Curion fait connoistre qu'il n'y a rien qui donne plus de reputation à l'Orateur que la beauté du langage & l'affluence des paroles ; car autant qu'il estoit tardif à concevoir, sa composition estoit rompuë, & sans liaison. Il ne reste que l'action & la memoire, mais en l'une & en l'autre il estoit ridicule, il avoit le mouvement du corps si desordonné que Caius Julius en fit une raillerie dont on s'est tousiours depuis souvenu. Car voiant comme il se penchoit & se balançoit de costé & d'autre, il demanda qui estoit celuy qui haranguoit dans une barque. Cneius Sicinius luy donna un autre trait sur le mesme sujet. Cét homme qui estoit extrêmement libre en paroles, & qui n'avoit rien de qualitez d'un Orateur, sinon qu'il sca voit railler admirablement, estant Tribun du peuple, & aiant un jour retenu fort long-temps les Consuls Curion & Octavius, après ce long discours que Curion fit devant Octavius son College qui étoit assis, & qui à cause de

goutte avoit les membres embarassez, & le corps frotté d'onguens, s'adressant à Octavius, luy dit : Certes , Octavius , vous avez une extrême obligation à vôtre Collegue; car s'il ne se fust point remué & agité à son ordinaire , les mouches vous eussent icy mangé aujourd'hui. Mais Curion avoit si peu de memoire , que quelquesfois aiant proposé de parler de trois choses; ou la troisiéme luy échappoit , ou il en adjoutoit une quatrième dont il n'avoit point parlé au commencement ; & que dans une affaire importante où je plaidois contre luy pour Titinia , & luy contre moy pour Servius Navius, lors que j'eus conclu , & qu'il voulut prendre la parole , il oubliâ en un instant toute la cause : il disoit que Titinia l'avoit enforcélé, & que cette disgrâce luy estoit arrivée par ses enchantemens. Voila de grandes marques d'une mauvaise memoire : mais ce qui est étrange , est que lors qu'il faisoit quelque ouvrage, il ne se souvenoit pas de ce qu'il avoit écrit peu auparavant, ce qui se voit dans le livre , où il s'introduit luy - mesme , parlant avec nostre amy Panfa , & avec Curion son fils , à la levée du Senat que Cesar qui

estoit alors Consul avoit assemblé , sur ce que son fils luy avoit demandé ce que l'on avoit fait au Senat. Curion fait dans ce livre une longue invective contre Cesar, & dans l'entretien qu'il a avec Pansa, & avec son fils Curion , selon la coutume des Dialogues , quoy qu'ils parlassent de ce qui s'estoit passé dans l'assemblée du Senat tenu par Cesar lors qu'il estoit Consul, il reprend beaucoup de choses que Cesar ne fit qu'un an après , & durant les années suivantes qu'il eut le gouvernement des Gaules. Alors Brutus plein d'étonnement : Est-il possible , s'écria-t'il , que cet homme eût tellement perdu la memoire , que mesme en lisant ce qu'il composoit , il ne s'avisast pas d'une telle erreur où il estoit tombé : mais adjoutay-je , s'il vouloit reprendre les choses dont il parle , il n'avoit qu'à commencer son livre d'un autre temps , auquel elles étoient déjà faites ; Enfin il est si étourdi , que dans le mesme ouvrage où il dit qu'il sortoit du Senat assemblé par l'autorité de Cesar Consul , il ne feint point de dire qu'il n'alloit point au Senat durant le Consulat de Cesar. Il ne faut point s'étonner, si un homme en qui cette par-

tie de l'esprit, qui est comme le tresor de toutes les autres, estoit si foible, qu'en composant il ne se souvenoit pas de ce qu'il avoit écrit peu de lignes auparavant, perdist en un instant les especes des choses qu'il avoit à dire, & qu'il avoit conceuës sur le champ sans une plus longue meditation. Cela estoit cause, qu'encore qu'il ne manquast pas de civilité & d'affection de servir ceux qui vouloient l'employer, & qu'il eût une extrême passion de plaider, on luy portoit fort peu de causes: cependant il tenoit un rang honorable parmy les Orateurs de son aage, & on estimoit qu'il suivoit de près les plus excellens de cette profession; ce qu'il faut, comme j'ay dit, attribuer à l'élégance de son langage, & à la qualité de son élocution, qui estoit accompagnée d'une vivacité, d'une vitesse, & d'une fécondité incroiable. J'estime donc que ses Oraisons meritent d'estre leuës. Il est vray qu'elles ont quelque langueur, mais elles ne laissent pas d'estre capables de donner aliment à l'Eloquence: & quoy que j'avoüe que la faculté qui estoit en Curion estoit mediocre, elle eut neantmoins le credit de le faire passer pour

Orateur , fans les autres parties qui forment la gloire des Orateurs.

Mais reprenons la suite de nostre sujet. Dans ce mesme ordre fut Carbo, dont le pere estoit extrêmement éloquent : & quoy que son esprit eust peu de pointe , & de subtilité , il ne laissa pas d'estre mis au nombre des Orateurs : ses paroles estoient graves , il parloit aisément , & son discours avoit une autorité qui luy estoit naturelle. Quintus Varius inventoit subtilement , & n'avoit pas moins de facilité ; mais il estoit puissant , & plein de vehemence , sa diction n'estoit ny sterile , ny basse , & l'on pouvoit dire hardiment qu'il estoit Orateur. Cneius Pomponius parloit avec tant de contention & avoit la voix si forte , qu'on l'entendoit de toutes parts ; il jettoit l'émotion dans les ames , & il estoit aigre & injurieux. Lucius Fufius estoit bien au dessous de ces personnages , toutesfois l'accusation de Marcus Aquilius luy avoit donné la reputation d'homme exact & diligent. Mais , Brutus , puis que nous en sommes venus à Marcus Drusus vostre grand oncle , qui estoit certes un grave Orateur , quoy

qu'il ne se servist de son éloquence, lors qu'il s'agissoit des affaires d'Etat ; à Lucius Lucullus , qui avoit l'esprit si beau ; à vostre pere , qui sans doute avoit grande connoissance du Droit Public & Privé ; à Marcus Lucullus ; à Marcus Octavius fils de Cneius Octavius, qui par son autorité, & par la force du discours qu'il fit contre la loi Sempronius, concernant la provision des solds, la fit revoquer par les suffrages de tout le peuple ; à Cneius Octavius fils de Marcus, à Marcus Caton le pere, à Quintus Catulus le fils, mettons tous ces illustres personnages hors de la lice de la plaidoirie, pour leur laisser le soin de l'Etat, & le maniment des affaires, qui est leur veritable emploi, & une occupation digne de leur haute suffisance, & de leurs grands genies.

Jepourrois aussi mettre dans ce rang Quintus Cæpio, s'il ne se fust point separé du Senat par un trop grand attachement à l'Ordre des Chevaliers. Jepourrois icy parler de Cneius Carbo, de Marcus Marius, & de plusieurs autres de cette trempe, qui ne meritoient pas l'attention d'une assemblée d'habiles gens, & que je n'ay connus que pour

des esprits propres à monter dans la Tribune , & haranguer un peuple turbulent & seditieux. Et puis qu'il vient à propos de parler des personnes de cette sorte , je puis dire en troublant un peu l'ordre & la suite des temps , que Lucius Quinctius en estoit nagueres. Palicanus estoit un homme tel qu'il le faut pour se faire écouter par des ignorans ; mais Lucius Apuleius Saturninus a esté après les Gracches le plus éloquent de tous les auteurs de trouble & de sedition ; il faut neantmoins remarquer qu'il se rendoit maistre des esprits plustost par sa façon exterieure , par son port & par sa propreté , que par son esprit & par son éloquence. J'ajoute Caius Servilius Glaucia , le plus méchant qui fut jamais , mais subtil , rusé , & d'ailleurs personnage extrêmement ridicule ; quelque reproche qu'il y eût en sa vie , & avec quelque infamie qu'il eût exercé la Preture , il fût parvenu au Consulat si on l'eût admis à la poursuite de cette dignité ; car il avoit le menu peuple à sa devotion , & ayant obligé l'Ordre des Chevaliers par la grace qu'il luy avoit procurée , il pouvoit aussi espérer toutes choses de sa faveur. Il fut

fait Preteur le même jour que Saturninus Tribun du peuple fut tué d'autorité publique sous le Consulat de Marius & de Flaccus : c'estoit un homme semblable à cet Hyperbole Athenien, dont les qualitez malignes ont esté censurées par les anciennes comedies Grecques. Sextus Titius est venu après, c'estoit un grand parleur, & qui ne manquoit pas de pointe d'esprit, mais il y avoit tant de negligence & de mollesse dans son geste, que l'on donna son nom à une lanse nouvelle; de sorte que l'on doit bien prendre garde de ne rien faire, & de ne rien dire que l'on puisse contre-faire, & qui puisse donner sujet de rire.

Mais nous sommes remontez sans y penser, à un aage plus ancien que celuy où nous estions descendus, retournons maintenant à celuy dont nous avons déjà parlé. Publius Antistius estoit du même temps que Sulpitius: c'estoit un plaideur de causes assez supportable; mais parce qu'on ne laissoit pas de le mépriser, & de railler de ce qu'il disoit, il demeura quelques années sans se produire; & enfin estant Tribun on approuva l'action qu'il fit plaidant une

cause entiere , & dans toutes les parties contre la poursuite extraordinaire que Caius Julius faisoit du Consulat : & ce qui luy fit avoir en cette occasion, l'approbation publique fut , que Sulpitius mesme son Collegue traitant le mesme sujet , il dit de plus belles choses , & en plus grand nombre que cét excellent Orateur : Ce fut-là le commencement de sa reputation. Après son Tribunat , on se mit à luy porter plusieurs affaires , & depuis toutes les plus importantes furent pour luy : Il examinoit la cause avec jugement , il s'en preparoit avec soin ; Il avoit bonne memoire , ses paroles n'estoient ny basses , ny elegantes ; il parloit vifte , il avoit le discours coulant & facile , & semblable à un habit qui a quelque chose du bel air & de la mode. Il y avoit toutesfois à redire en son action , tant par le defect de sa voix, que par les inepties où il tomboit quelquesfois. Il fleurit en un temps mal-heureux, entre le depart & le retour de Sylla, l'Etat estant sans puissance & sans dignité ; mais la vraie cause qui le faisoit estimer , estoit la solitude du Barreau où il n'y avoit plus d'Orateurs. Sulpitius estoit mort, Cotta & Gu-

on étoient absens ; il ne restoit des
advocats de cet aage que Carbo &
Componius ; mais il les surpassoit tous
eux. Lucius Sifenna se trouva à l'en-
trée de l'aage suivant : il estoit homme
savant & studieux , il parloit bien , il
entendoit les affaires d'Etat, son discours
estoit pas dépourveu des belles raille-
ries ; mais il ne pouvoit se charger d'un
grand travail , & il n'avoit pas assez
l'usage dans la plaidoirie. Il se rencon-
tra entre le temps de Sulpitius & celui
d'Hortensius ; & comme il ne pouvoit
atteindre au merite du premier, il falloit
qu'il cedast à la gloire du second. Tout
son genie se reconnoist par l'Histoire
qu'il a faite : il est vray qu'elle est plus
belle que toutes celles qui l'ont prece-
dée, mais on ne laisse pas d'y apercevoir
combien il estoit éloigné de la perfe-
ction , & l'on decouvre aisément qu'il
ne donne pas à ce genre d'écrire tout
l'ornement qu'il est capable de recevoir.

Ce fut en ce temps , qu'Hortensius
commença à paroistre : il estoit encore
fort jeune ; mais dès que son esprit se
montra, il eut l'aprobation universelle,
semblable à quelque admirable statuë
de Phidias. Il plaida la premiere

fois devant les Consuls Lucius Crassus, & Quintus Scævola, & il n'y eut un seul des Juges qui ne fît état de son action; les Consuls mesmes la loïerent, & l'honneur qu'il receut fut d'autant plus grand qu'ils estoient tous extrêmement capables: il n'avoit alors que vingt un an, & aiant vécu jusqu'au Consulat de Lucius Paulus, & de Caius Marcellus, il se trouve qu'il a fait quarante ans la profession d'Avocat. Nous parlerons encore dans la suite de nostre discours de cét illustre Orateur, & nous avons voulu en cét endroit le joindre avec d'autres Orateurs d'un aage différent du sien: & certes c'est une chose assez ordinaire, & même qui a quelque sorte de nécessité, que ceux qui vivent long-temps se rencontrent avec de plus vieux & de plus jeunes qu'eux, & qu'on les compare aux uns & aux autres. Accius dit, que Pacuvius & luy donnerent la comedie en mesme année: mais Accius estoit aagé de quatre vingts ans, & Pacuvius n'avoit que trente ans. De mesme on ne met pas seulement Hortensius avec ceux de son aage, mais on le joint au mien, & mesme Brutus au vostre, & on le joint encore à l'aage

qui le précède un peu, car il plaidoit du vivant de Crassus, il estoit en sa force au temps de Antonius, tenant le Barreau avec luy, & avec Philippus; même en cette cause que Philippus plaida en sa vieillesse pour les biens de Pompée. Il fut le principal Avocat dans cette affaire, quoy qu'il fût bien jeune, & déjà il estoit parvenu au rang de ceux que j'ay mis dans l'ordre de Sulpitius. Et quant Marcus Piso, Marcus Crassus, Cneius Lentulus, & Publius Lentulus Sura, tous Orateurs de son aage, il avoit plus de réputation qu'eux; De leur temps j'étois encore dans mes premières années, en effet j'étois plus jeune que Hortensius de huit ans, & je puis dire que ce grand homme m'a tenu dans un long exercice de cette illustre profession par laquelle nous aspirions à une même gloire, & comme j'ay plaidé contre vous pour diverses personnes, Hortensius vous eut aussi pour adversaire en la cause qu'il plaida peu devant sa mort pour Appius Claudius.

Ainsi Brutus, nous sommes parvenus jusques à vous. Vous voyez que je n'ay point parlé de grand nombre d'Orateurs qui ont fleuri entre mon commen-

cement & le vostre : il y en a qui sont encore vivans ; mais j'ay resolu de ne les point nommer , afin de n'estre pas obligé de vous dire le jugement que j'en fais , & je me contenteray de vous nommer ceux qui ne sont plus. Ce n'est pas , dit alors Brutus , la raison que vous alleguez qui vous empêche de nommer les vivans. Quelle est-elle donc à vostre avis , luy dis-je ? Vous craignez , me répondit-il , que l'on ne sçache de nous ce que vous dites icy , & que ceux que vous auriez obmis ne vous en fissent mauvais gré. Est-ce dis-je alors , que vous ne pouvez garder le secret ? Nous le garderons fort bien , me dit-il , mais je croy que vous aimés mieux n'en point parler que de dependre de nostre discretion. A ne vous en point mentir , luy dis-je , je n'estimois pas que ce discours deust venir jusques à nous , mais la suite des aages des Orateurs m'a conduit insensiblement jusques à ceux de ce temps. Si vous le trouvez bon , repartit Brutus , parlez-nous de quelques uns , & retournons aussi - tost à vous & à Hortensius. Nous reviendrons , Hortensius , luy dis-je , & je laisse d'autres à parler de moy. Non , non , m

dit-il, car encore que tout le discours que vous avez fait jusques à cette heure m'ait esté fort agreable, je l'ay neantmoins trouvé un peu long, par l'impatience que j'avois de vous entendre parler de vous même. Ce n'est pas que je desiré que vous nous entreteniez de la gloire de vostre Eloquence, dont les belles qualitez sont assez connuës, & de tous en general, & de moy en particulier; mais je veux apprendre par quels degrez elle est parvenuë au point où vous l'avez mise, & par quels exercices elle a fait un si merveilleux progrez. Je satisferay, luy dis-je, à vostre desir, puis que vous ne voulez pas que j'entreprenne icy l'Eloge de mon esprit, mais seulement que je vous fasse le recit de mes labeurs. Toutesfois je parleray auparavant de quelques autres, puisque vous me l'avez permis.

Je commenceray par Marcus Crassus qui fleurit en même temps que Hortensius; il estoit pourveu d'une mediocre doctrine, & la nature l'avoit encore moins avantage de ses dons, mais en recompense il estoit laborieux; & d'ailleurs comme il emploioit beaucoup de soin à rechercher les affaires, & qu'il

ſçavoit les attirer par ſa civilité, il fut durant quelques années au rang des premiers Orateurs ; il parloit bien, ſa diction n'avoit rien de bas ; il y avoit de l'art dans ſa compoſition, mais elle eſtoit ſans ornemens ; il montroit dans ſon diſcours beaucoup de généroſité, & neantmoins ſon action eſtoit ſans chaleur par le défaut de ſa voix qui ne s'élevoit jamais, de ſorte qu'il diſoit toutes choſes d'un même ton, & que ſa prononciation eſtoit toujours égale. Caius Fimbria eſtoit de ſon temps, il faiſoit profeſſion d'inimitié avec luy ; celui-cy ne dura gueres, parce qu'il ſe produiſoit comme un eſtourdy, il ne pouvoit rien dire ſans crier, ſes paroles eſtoient aſſez bonnes, mais il les pouſſoit avec trop de véhémence : il avoit une éloquence furieufe, & il y avoit ſujet de s'eſtonner que le peuple fût tellement aveugle que de mettre cét extravagant au rang des hommes diſerts. Cneius Lentulus avoit l'action ſi belle, qu'elle le faiſoit paſſer pour plus éloquent qu'il n'eſtoit ; il n'avoit pas l'eſprit extrêmement ſubtil, & on le reconnoiſſoit même aux traits de ſon viſage ; il n'eſtoit pas abondant en paroles, mais il avoit l'adreſſe de ca-

cher

par ce défaut, & les auditeurs y étoient
 rompez ; il prenoit la liberté de se tai-
 re par de certains intervalles ; il uſoit
 de fréquentes exclamations ; il gaignoit
 l'attention par l'agrément de ſa
 voix douce , & ſon air eſtoit de ſe mo-
 quer des choſes en les admirant , & de
 mettre en chaleur en parlant : & quoy
 que des qualitez d'un Orateur il en
 manquaſt beaucoup à Lentulus , on ne
 ſe trouvoit pas à redire en luy : &
 comme Curiona poſſédé ce nom glorieux
 ſans autre avantage que d'avoir eu quel-
 que facilité de ſ'exprimer , & une heu-
 reuſe affluence de paroles ; ainſi Lentu-
 lus aiant l'action excellente , a couvert
 tout ce qu'il n'avoit pas des autres par-
 ties oratoires , & a eſtably ſa reputation
 quelque mediocre que fût ſon Eloquen-
 ce. Peu de temps apres a paru Publius
 Lentulus ; il eſtoit lent & à concevoir
 à parler , mais il avoit bonne mine , &
 en luy le mouvement du corps eſtoit
 plein d'art & de grace , il avoit d'ailleurs
 une voix douce & forte : ce perſonna-
 ge n'avoit rien de beau que l'action , &
 eut moins de qualitez d'un Orateur
 que Cneius Lentulus. Marc Piſon n'a-
 voit rien qu'il n'eût acquis par ſon

estude, & l'on peut dire que de tous ceux qui l'ont précédé, c'est celuy qui a eu le plus de connoissance des disciplines des Grecs. La nature luy avoit donné une pointe d'esprit qu'il avoit même renduë plus parfaite par le secours de l'art ; il estoit subtil & adroit à pointiller sur les paroles , & même en cela il se rendoit souvent fascheux & incommode , quelquefois il y rencontroit froidement , mais d'autres fois aussi il y estoit agreable. Il ne pût soutenir long-temps le travail du Barreau , & continuer cette course laborieuse de la plaidoirie , car il n'avoit pas la vigueur du corps , & il trouvoit d'ailleurs insupportables les folies des hommes qu'il faut que nous devorions : quelquefois même il témoignoit avec chaleur l'aversion qu'il en avoit, soit que ce fût un effet de son chagrin comme l'on croioit, ou que sa propre inclination luy donnât un genereux dégoust de cet employ ; ainsi il décheut de cette belle reputation qu'il avoit acquise en sa jeunesse , toutesfois la cause des Vestales luy donna depuis une gloire extremement illustre , & de ce moment il entra dans cette noble carrière , où il demeura autant de temps qu'il

en put supporter les labeurs : mais venant à relâcher , l'honneur qu'il possédoit luy échapa, & il vid perir son estime à mesure qu'il se retira de l'estude. Publius Muræna avoit un esprit mediocre, mais il se portoit avec grande ardeur à la recherche de l'antiquité ; il avoit de l'amour pour les belles lettres , il en sçavoit quelque chose , & il estoit homme de grand travail. Caius Censorinus étoit assez sçavant en Grec , il disoit facilement ce qu'il avoit medité ; quand il parloit il y apportoit quelque grace , mais il estoit paresseux & ennemy du Barreau. Lucius Turius avoit peu d'esprit , mais il estoit laborieux : de quelque sorte qu'il plaïdast il plaïdoit souvent , & il s'en fallut peu de voix qu'il ne parvint au Consulat. Caius Macer n'eut jamais gueres de credit, mais il travailloit à ses affaires avec tout le soin que doit avoir un Advocat. Il eust obtenu un rang plus illustre dans cette profession , si sa vie , ses mœurs, & enfin sa mauvaise mine ne luy eussent osté tout ce que son esprit luy donnoit de reputation ; il n'avoit la diction ny feconde, ny sterile ; son discours n'estoit ny fort éclatant, ny extrêmement grossier ; sa voix , son

geste, & toute son action estoit sans agreement, mais il estoit merueilleusement exact soit dans l'invention des choses, soit dans la composition, & je n'en ay point veu qui le surpassast en cela : toutesfois cette exactitude estoit plustost la qualité d'un homme fin & rusé, que celle d'un veritable Orateur ; on faisoit estat de luy pour les causes publiques, mais il avoit encore plus de vogue pour les causes privées. Caius Pison parloit sans agitation, il avoit le discours égal & uniforme, il n'avoit pas la conception tardive ; mais faisant bonne mine & couvrant adroitement son jeu, il paroissoit plus fin & plus habile qu'il n'estoit. Marcius Glabrio qui estoit de l'aage de Pison, avoit esté bien instruit par les soins de Scævola son ayeul, mais il estoit demeuré derriere par le deffaut de son naturel-negligent & paresseux. Lucius Torquatus parloit elegamment ; il estoit fort judicieux dans ses advis, & au reste c'estoit un homme extremement agreable. Quant à Pompée, nous estions luy & moy d'un même aage, c'estoit un personnage né pour toutes les grandes choses, & qui pouvoit atteindre à la suprême Eloquence ; mais il aimait

mieux cultiver les vertus militaires, & il eut l'ambition de parvenir à une gloire plus illustre; Il parloit avec assez d'abondance; il examinait les affaires avec beaucoup de jugement, son action estoit belle, il avoit la voix éclatante, & dans ses mouvemens il conservoit une grande dignité. Decimus Syllanus vostre beaupere estoit de mon aage, & de celuy de Pompée; il avoit peu d'estude, mais il avoit de l'esprit & assez d'Eloquence. Quintus Pompeius surnommé le Bithinique, estoit plus aagé que moy de deux ans; il avoit grande affection pour le Barreau, & beaucoup de doctrine: c'estoit un homme fort laborieux, & je le connoissois fort particulièrement, car il estoit amy de Pison, & le mien, & nous estions dans les mêmes estudes, & dans les mêmes exercices; son action n'estoit pas digne de son Eloquence; car il avoit le discours assez plein & assez abondant & il plaidoit avec peu de grace. Publius Antonius estoit de même aage que luy, il n'avoit rien de considerable que la voix qu'il avoit haute & perçante. Lucius Octavius Reativus avoit un grand employ, & mourut en sa jeunesse; l'on peut

dire de luy qu'il se presentoit au Barreau avec plus d'audace que de preparation. Caius Stajenus qui s'estoit adopté luy-mesme, & qui s'estoit donné le nom d'Ælius, avoit une façon de parler enflammée, petulante, & furieuse, il avoit l'aprobation de plusieurs personnes, & il fût parvenu aux honneurs sans le desordre où il tomba, aiant esté surpris dans un crime, & n'aiant pû se garantir de la peine ordonnée par les loix. Caius & Lucius Cepasius freres furent en ce temps, c'estoient des hommes inconnus qui s'éleverent en un instant à la charge de Questeurs; ils avoient un langage grossier, & qui se sentoit du village: Et pour n'obmettre aucun de ceux qui se sont fait écouter, Caius Cofconius Calidianus n'avoit point du tout de lumieres d'esprit, mais il distribuoit au peuple ses paroles telles qu'elles estoient, & le peuple qui venoit l'entendre en foule les recevoit avec de grandes acclamations. Il en estoit de même de Quintus Arius, qui fut comme le second de Marcus Crassus. L'exemple de ce personnage nous apprend combien il est utile & avantageux en cette ville de s'accommoder au temps, de

suivre le vent de la faveur & de la puissance, & des'aprocher des grands pour les servir dans leurs pretentions, ou les assister dans leurs disgraces ; ce sont les voies par lesquelles cét homme de basse naissance est parvenu aux honneurs, & a acquis des richesses & du credit, il avoit aussi par les mesmes moiens obtenu quelque rang dans le Barreau, quoy qu'il n'eust ny esprit ny doctrine : mais comme des Athletes qui ne sont pas accoutumez au travail, s'ils ont le courage de recevoir quelques blessures, n'ont pas le cœur de supporter dans les Jeux Olympiques les rayons du Soleil : Tout de même Arrius aiant donné un heureux établissement à sa fortune, a perdu le fruit de ses grands travaux, & la severité de cette année fameuse, où l'on a fait de si beaux reglemens pour l'honneur de la Justice, a esté pour luy un soleil incommode dont il n'a pû souffrir la lumiere.

Il y a long-temps, me dit alors Atticus, que vous puisez dans la fange, mais je n'en disois rien, ne croiant pas que vous en deussiez venir jusques à des gens de la trempe d'un Stajenus & d'un Antronus. Je n'estime pas, luy dis-je,

que vous aiez cette pensée de moy que je le fasse par vanité , puis que je parle de ceux qui sont morts : mais je suis l'ordre du temps , & je ne puis éviter qu'il ne me souviennne des personages qui ont esté , & dont j'ay la connoissance , & je garde cette Justice que je parle de tous également , & si vous voulez sçavoir pourquoy j'observe les qualitez de tous , c'est pour faire connoître , que de ce grand nombre de personnes qui ont eu l'assurance de parler en public , il y en a peu qui meritent que l'on fasse état d'eux , & qu'il n'y en a pas beaucoup à qui cét exercice ait donné quelque nom. Mais retournons à nôtre discours. Titus Torquatus fut homme sçavant , il avoit étudié à Rhodes sous la discipline de Molon ; il estoit naturellement disert , & avoit la parole assez belle , & le langage assez facile ; s'il eust vécu plus long-temps les brigues ne donnant plus les dignitez , il fût parvenu au Consulat ; il avoit les qualitez pour reüssir au Barreau , mais il n'y avoit point d'affection ; il n'a pas fait aussi ce que demande une profession si laborieuse , & toutes fois , il n'a ny perdu l'occasion de servir ses amis dans
leurs

leurs affaires , ny manqué à son honneur dans le Senat , lors qu'il a esté question d'y dire son avis , & de l'appuier par le discours. Marcus Pontidius & moy nous sommes sortis d'une même ville , il a plaidé plusieurs causes devant les Juges , il avoit la langue diserte , & les paroles luy sortoient de la bouche avec une grande vitesse , il n'estoit pas sans jugement dans les affaires , je diray plus qu'il estoit d'un degré au dessus de ceux de cette qualité , mais il estoit colere , & en plaidant il s'emportoit avec trop de vehemence : il ne s'échauffoit pas seulement contre son adverfaire ; mais ce qui est merveilleux , il querelloit souvent le Juge , quoy qu'il soit du devoir de l'Orateur de se le rendre favorable. Marcus Messala estoit plus jeune que moy , mais s'il ne manquoit pas de paroles , celles qu'il disoit , avoient peu d'ornement ; il estoit judicieux & subtil , & n'estoit pas dépourveu de la prudence que doit avoir un Advocat , il voioit bien ses causes , il estoit soigneux de s'en bien preparer , il estoit homme de grand travail , & son esprit se déme-
toit aisément de plusieurs affaires. Les
deux Metellus Celer, & Nepos ne s'é-

toient pas exercez à la plaidoirie, ils n'étoient pas fans esprit, ils avoient mesme quelque doctrine, & leur genre de discourir estoit propre pour haranguer le peuple. Cneius Lentulus Marcellinus ne passa jamais pour homme qui ne fut pas disert; mais il fit voir dans son Consulat qu'il avoit beaucoup d'Eloquence. Les sentences ne manquoient pas à son discours, il avoit assez de paroles, sa voix estoit claire, & sonore, & il étoit assez agreable. Caius Memmius avoit bien étudié, il s'estoit fort adonné aux livres Grecs, & il avoit du dégoût pour les Latins; c'estoit un Orateur subtil & qui avoit la parole douce, toutesfois comme il estoit ennemi, non seulement de la plaidoirie; mais aussi de la meditation, il perdit le talent qu'il avoit pour l'Eloquence, à mesure qu'il perdit le soin de cultiver son esprit.

Je souhaiterois, dit alors Brutus, qu'il vous pleust de parler des Orateurs qui sont vivans, aussi bien que de ceux qui sont morts, ou du moins que si vous ne trouvez pas bon de parler de tous, vous voulussiez bien choisir les deux que vous avez accoutumé de loier. Cesar & Marcellus sont ceux que je vous

propose , & je vous assure que j'ay la
mesme passion de vous entendre sur le
sujet de ces deux personnages, que j'a-
vois de vous oïir parler de ceux que
nous avons perdus. Pourquoi desirez-
vous cela de moy, luy dis-je? est-ce que
vous voulez sçavoir ce que je juge de
ces grands hommes que vous connoissez
autant que je les connois ? Certes , me
dit-il , je connois assez Marcellus, mais
j'ay peu de connoissance de Cesar , car
j'ay entendu parler assez souvent le
premier ; mais depuis que j'ay pû faire
jugement de l'Eloquence , Cesar a tou-
jours esté absent de Rome. Hé bien, luy
dis-je, que vous semble de celui que vous
avez oïi si souvent ? Je fais , me dit-il ,
le mesme jugement de luy que je fais
de vous. S'il est ainsi , luy repartis-je ,
je souhaite que Marcellus vous soit fort
agreable , & que vous l'approuviez
extrêmement. Je fais aussi grand état de
luy , me dit-il , & ce n'est pas sans cause
que je l'estime : car il a bien travaillé
pour devenir éloquent , & cette étude
le possédant tout entier , elle luy a fait
laisser les autres, & il s'est exercé à écri-
re & à composer sans aucun relasche; aussi
ses paroles sont bien choisies, & il en a

grande abondance ; elles sont accompagnées d'une belle voix , d'une action pleine de dignité , & qui rend tout ce qu'il dit illustre & magnifique : enfin je le trouve tellement orné des bonnes qualitez qui forment un Orateur, que je crois qu'il les a toutes ; & il est certes loüable de ce qu'en ce temps mal-heureux , au milieu des calamitez fatales qui nous environnent, il use de la liberté qui nous reste de nous consoler , & tire sa satisfaction de la joie que les gens de bien ont en eux-mêmes , & des douceurs qui se goutent dans l'étude. Je l'ay veu nagueres en la ville de Mitylene ; mais bons Dieux quel homme ay-je veu ? j'ay veu un homme merveilleux , & à n'en point mentir un vray homme ; son Eloquence avoit autresfois de la ressemblance avec la vostre , mais maintenant je le trouve plus semblable à vostre ami Cratippus , personnage pourveu d'une excellente doctrine , & d'une infinie abondance de toutes choses. Encore , luy dis-je , que je sois ravy de vous oüir parler à l'avantage d'un si homme de bien , & d'une personne que j'aime si parfaitement ; toutesfois ce que vous en dites me remet dans la memoire l'i-

image de nos infortunes que je taschois de chasser de mon esprit par la longueur de ce discours.

Mais je voudrois bien qu'Atticus nous voulust dire ce qu'il juge de Cesar. Vous estes bien ferme , me dit-il , dans la resolution de ne parler point des vivans. Il est vray que si vous vouliez nous entretenir de la mesme sorte que vous nous avez entretenus de ceux qui sont morts , & parler de tous , sans en laisser un seul , vous rencontreriez bien des gens de la taille d'un Antronius , & d'un Stajenus. Que si vous avez voulu vous deffaire de cette foule de personnes de neant , ou que vous aiez apprehendé que quelques-uns ne se plainussent d'avoir esté oubliez , ou d'avoir esté loüiez mediocrement ; vous pourriez neantmoins nous parler de Cesar , puis que l'on sçait assez quel jugement vous faites de son esprit , & en quelle estime il a le vostre. Mais , adjouta Atticus , adressant sa parole à Brutus , le jugement que je fais de Cesar , & ce que j'en entends souvent dire à ce grand Juge de l'Eloquence , est que c'est celuy de tous les Orateurs qui parle le plus élégamment , & cette qualité n'est pas

seulement en luy une vertu domestique ; comme l'on disoit nagueres des familles des Lelius, & des Mucies. Ce n'est pas que Cefar n'ait aussi trouvé dans sa maison l'élégance ; mais il l'a cultivée par un grand travail , & il en a acquis la perfection par une longue étude , par des labeurs continuels , & par une haute & exquise connoissance des choses. L'on sçait que ce grand Homme au milieu de ses graves occupations , ajouta encore Atticus jettant les yeux sur moy ; vous a dédié un ouvrage , où il traite fort exactement par quels moïens on peut acquérir l'élégance de nostre langue. Il enseigne au premier livre de ce bel ouvrage , que le choix des mots est la source de l'Eloquence ; & puis se tournant à Brutus ; Il donne , dit-il, une loüange singuliere à nostre ami , qui s'est dispensé de parler de luy , & s'en est déchargé sur moy ; Et voicy en quels termes il le loüe. Plusieurs ont travaillé long-temps , & par le secours de l'étude , & de l'usage ont tasché de se rendre capables d'exprimer noblement leurs pensées ; mais quant à vous , il faut avoïer que vous estes l'Auteur de toute nostre abondance ,

que c'est de vous que nous la tenons , “
& que c'est un service signalé que “
vous avez rendu à vostre Patrie , & “
qui a relevé l'honneur & la gloire du “
peuple Romain. Certes , dit enfin At-
ticus , c'est trop peu pour un homme
d'un tel merite , que de dire qu'il a
sceu le langage ordinaire , & qu'il a eu
l'élégance qu'une personne de condi-
tion peut apprendre dans sa famille. Il
me semble , dit alors Brutus , s'adres-
sant à moy , que la louange que Cesar
vous donne est belle & magnifique ,
puis qu'il ne se contente pas de vous
nommer l'Authéur de nostre abondance
& de dire que c'est à vous que nous en
sommes redevables , qui est , sans doute
un éloge illustre ; mais que de plus il
ne feint point de reconnoître que ce
present que nous avons reçu de vous a
fait honneur au nom & à la dignité du
peuple Romain. En effet , par vostre
moien la Grece que nous avons vaincuë
n'a plus d'avantage sur ses vainqueurs :
elle ne nous surpassoit qu'en une seule
chose qu'elle ne possède plus , ou qui
au moins nous appartient maintenant
aussi bien qu'à elle. Au reste je prefe-
re ce témoignage de Cesar & la gloire

qu'il vous attribué, non pas seulement aux honneurs que Rome vous a rendus, mais aux triomphes des autres. Vous avez raison, luy dis-je, & je dois estre glorieux de ce que Cesar dit de moy, pourveu qu'il en parle selon sa pensée, & que ce ne soit pas un effet de sa bienveillance : car quiconque soit celuy, je ne dis pas qui a orné l'Eloquence; mais qui l'a engendrée dans cette ville, & qui en a esté comme le Pere, si toutesfois il y a quelqu'un à qui cét honneur soit deu, je puis assurez qu'il a rendu un plus grand service au peuple Romain, que ceux qui ont pris quelques chasteaux dans la Ligurie, & qui ont fait de ces petites conquestes pour lesquelles nos ancestres ont decerné plusieurs fois le triomphe. Et de vray, pour ne parler point des biens que cette ville a receus dans la paix, ou dans la guerre, de la sagesse de ces grands Hommes à qui elle a donné les commandemens, dont les divins conseils ont souvent sauvé cét Estat, & empêché sa ruine, n'est-il pas certain qu'un Orateur est preferable à ces petits Generaux d'armée? Mais pourra-t'on m'objecter, le service d'un General d'armée est plus utile que celui

d'un Orateur ? Personne ne le nie, je ne laisse pas neantmoins de donner la preference à l'Orateur, sans craindre que vous me condanniez; & pour en parler franchement, j'aimerois mieux avoir fait l'action que Crassus fit pour Marcus Curius, que d'avoir obtenu deux fois le triomphe, pour avoir mis quelques petites places sous l'obeïssance du peuple Romain. Mais me dira-t'on, il étoit plus important à l'Etat que ces places fussent prises, que non pas que la cause de Marcus Curius fust bien plaidée; j'en demeure d'accord, mais il estoit aussi plus important aux Athéniens que leurs maisons fussent bien couvertes, que d'avoir cette belle statuë d'yvoire de la Deesse Minerve, toutesfois j'aimerois mieux estre Phidias, cét illustre & admirable Sculpteur que d'estre un fort habile Charpentier. Il faut considerer, non pas combien une personne est utile; mais quel est son véritable prix: Il y a peu de grands Peintres, & d'excellens Sculpteurs; mais il y a assez d'artisans & de gens de travail, & nous ne pouvons jamais en manquer.

Poursuivez, dis-je alors à Atticus;

de parler de Cefar, & dites-nous ce que vous avez encore à nous en dire. La pureté de la diction, dit-il, est donc comme le fonds & tout le fondement de l'Orateur, mais jusques à cette heure, ce n'étoit pas une qualité qui vint de la raison ou de l'étude, & ceux qui la possédoient ne la tenoient que de la coutume & du bon usage de leur temps. C'est ainsi qu'elle estoit en Caius Lelius & en Publius Scipion, c'étoit une vertu de leur siècle, ils avoient l'élégance du langage de la même sorte qu'ils avoient l'innocence des mœurs: toutesfois tous ne l'avoient pas, car Cæcilius & Pacuvius parloient mal, mais il se peut dire que tous ceux qui n'avoient point vécu hors de Rome, ou dont le langage n'avoit point esté corrompu par quelque vice domestique, parloient élégamment. Cette pureté si agreable n'a pû durer en cet état, & l'antiquité en a veu la decadence & à Rome & en Grece: c'est un desordre qui a pris naissance de l'abord d'un grand nombre de gens, qui sont venus à Athenes & en cette ville, & qui y ont apporté les defauts de leur païs. Nous devons purger nostre langue de ces corruptions, & comme on éprouve l'or à la

Cependant, il faut qu'en cela nous nous servions de nostre raison qui ne peut estre sujete à changement, & il se faut bien garder de suivre aveuglement le mauvais usage. Lors que j'estois encore bien jeune je voiois Titus Flaminius qui a esté Consul avec Quintus Metellus, on tenoit qu'il parloit bien, mais c'étoit un homme sans étude. Catulus n'estoit pas sans doctrine, comme vous avez remarqué; mais la seule chose qui le faisoit passer pour Eloquent estoit la douceur de sa voix & la delicateffe de sa prononciation. Cotta avoit pris une autre route pour acquerir cet illustre titre, il trainoit ses paroles pour s'éloigner de la façon de parler des Grecs, & tout contraire à Catulus son discours avoit je ne sçay quoy de dur, de sauvage, & de rustique. Sisenna se méloit de corriger le langage ordinaire, & le tour que luy fit Caius Rufcius ne le pût empêcher de se servir de mots inusitez. Quel tour, dit Brutus, & qui est ce Caius Rufcius? c'est un homme, dit Atticus, qui fut accusateur de Chirtilius. Sisenna defendoit l'accusé, & dit en plaidant qu'on luy imputoit quelque crimes de neant, & pour exprimer le peu de cas qu'il en faisoit, il se servit d'un mot qu'il

Sputati
lica cri-
mina.

avoit formé de la salive qu'on jette par terre quand on veut mépriser quelque chose ; mais comme ce mot estoit nouveau & sans usage , Rufcius prenant la parole dit aux Juges : Je vous demande, Messieurs, vostre protection, je ne sçay où j'en suis , j'apprehende les surprises & les embusches, je n'entends pas Sisenna, le sens de vos paroles. Que veut dire ce mot que vous venez de prononcer ? je n'en connois qu'une partie, & l'autre m'est absolument inconnuë. Cela fit faire de grandes risées , toutesfois cet homme qui estoit mon ami, estimoit que c'estoit bien parler que de parler d'une façon nouvelle.

Quant à Cesar, il a recours à la raison, pour corriger par le bon usage la coutume vicieuse & corrompue , & comme l'élégance des mots est une qualité nécessaire non seulement à l'Orateur, mais même à tout citoyen Romain, quoy qu'il ne fasse pas profession d'Eloquence, elle est toujours merveilleuse en sa bouche , & lors qu'il joint à l'élégance des mots les ornemens Oratoires, c'est une excellente peinture qu'il met en un beau jour. Je n'estime pas qu'il y ait quelqu'un à qui il doive céder pour la pureté du

angage, qui consiste à se bien servir des termes communs & des mots receus dans l'usage : mais il a davantage une Eloquence pleine d'éclat & de dignité, & une action genereuse & magnifique; en luy tout est grand, & majestueux, il a la voix, le geste, & toute la grace du corps en un haut degré de perfection. Certes, dit Brutus, j'ay leu plusieurs de ces Oraisons qui me plaisent extrêmement, il a encore composé des Commentaires que l'on ne peut assez estimer. Car la diction en est propre, pure, & j'ose dire toute nue, c'est une beauté naturelle sans ajustement & sans fard, il n'a relevé d'aucunes fleurs cet excellent ouvrage, & il l'a dépoüillé de tout ornement comme un beau visage que l'on découvre & à qui l'on oste le voile; mais voulant préparer à d'autres de la matiere pour en faire une Histoire, il a peut-estre obligé les ignorans qui s'imaginent que pour estre agreable, elle doit estre bien peignée; & au contraire il a fait perdre à tous les habiles gens le dessein d'y travailler. En effet il n'y a rien de si agreable dans une Histoire que cette brieveté illustre, & cette incomparable pureté qui éclatent dans cette belle piece.

Mais il est temps de laisser les vivans & de revenir aux morts. Caius Sicinius petit fils de Quintus Pompeius, & qui mourut apres avoir fait la charge de Questeur, estoit Orateur assez considerable, & on fit estat de son Eloquence qu'il avoit étudiée sous Hermagoras. La methode de ce personnage n'a rien de l'abondance necessaire pour orner le discours, mais elle est propre pour l'invention, elle prescrit des regles, & donne certains preceptes qui n'élevent pas l'esprit & qui ne font guere paroistre l'Orateur, mais ils luy montrent l'ordre, & le mettent dans des routes asseurées & qui l'empêchent de faillir. Sicinius donc aiant fait cette estude & estant venu au Barreau avec ces dispositions, & d'ailleurs les paroles ne luy manquant pas pour s'expliquer raisonnablement, & observant bien les regles qu'il avoit apprises, avoit obtenu un rang honorable parmy les Avocats. Caius Visellius Varro mon cousin qui estoit de même aage que Sicinius, avoit beaucoup de doctrine; il mourut apres avoir exercé la charge d'Edile Curule, estant appelé au jugement d'une affaire criminelle. J'avouë que le jugement du peuple a esté

différent du mien touchant l'Eloquence de Varro, car le peuple n'en estoit point satisfait, il avoit le discours prompt & précipité, il estoit obscur, parce qu'il estoit rempli de pointes, & enfin il parloit avec une vitelle & une rapidité qui offusquoit les lumieres de son Oraison. Mais j'ose dire qu'il n'y en a point eu qui eût des paroles mieux choisies, & plus grand nombre de belles Sentences : Il estoit homme consommé dans les bonnes Lettres & sçavant dans le Droit civil, qu'il avoit étudié sous la discipline de son pere. Je trouve encore parmi les morts Lucius Torquatus, que peut-estre vous n'eussiez pas si tost pris pour un Rheteur, quoy qu'il ne fust pas sans éloquence, que pour un homme d'Etat. Il avoit beaucoup d'estude, ses connoissances n'estoient communes, au contraire elles estoient toutes rares & relevées; il avoit une memoire divine, & des paroles pleines d'élégance & de gravité; enfin il ornoit toutes ces belles qualitez d'une vie où reluisoit une grande integrité & une merveilleuse sagesse. Mais il me souvient de l'éloquence de Triarius, qui dans cet aage venerable parloit avec la suffisance & l'erudition

d'un homme vieilly dans les livres : j'y prenois un singulier plaisir, j'admirois l'autorité avec laquelle il disoit les choses, & il me semble que je voy encore ce visage severe, & que j'entens ces paroles prononcées, avec tant de consideration, & tant de poids. Alors Brutus vivement excité au nom de Torquatus & de Triarius qui estoient ses intimes amis. Certes dit-il, je ne parle point des autres pertes que nous avons faites dont le nombre est infiny; mais quand je pense à ces deux personages, je regrette que les conseils que vous avez toujours donnez pour le bien de la paix, n'aient esté suivis; nous n'eussions pas perdu ces hommes illustres, ny tant d'autres que cette guerre fatale nous a malheureusement ravis. Ne renouvelons pas, luy dis-je, nos douleurs par le souvenir de nos infortunes, la memoire des choses passées ne fait qu'aigrir nos maux, qui peut-estre à l'avenir deviendront encore pires. Ne nous arrestons donc pas à nous plaindre, & continuons d'examiner les qualitez de nos Orateurs. Marcus Bibulus qui est mort dans ces troubles, a fait divers écrits, & quoy qu'il ne fût pas Ora-
teur

teur, ce que nous avons de luy est neant-
moins bien travaillé. Nous pouvons en-
core le louer de générosité. Appius
Claudius vostre beaupere, mon Colle-
gue & mon amy, estoit studieux, docte
& fameux Orateur, fort exercé dans la
plaidoirie & sçavant en l'antiquité, en
la fonction des Augures, & en tout ce
qui depend du Droit public. Lucius Do-
mitius n'avoit point du tout d'art, mais
il parloit bien, & il parloit d'ailleurs
avec beaucoup de liberté. Il y a encore
Publius & Lucius Lentulus, tous deux
Consulaires; le premier qui se porta si
généreusement à venger mes injures, &
qui fut auteur de mon salut, devoit à
son travail tout ce qu'il avoit d'Eloquen-
ce: La nature ne l'avoit pas orné de ses
graces, mais il y avoit tant de vertu dans
son ame, & il avoit le cœur si vaste & si
grand qu'il s'élevoit à la dignité des
plus excellents hommes, qu'il aspiroit à
toutes les choses, où il les voioit aspirer,
& y parvenoit avec toute la gloire dont
elles sont accompagnées. Lucius Len-
tulus estoit Orateur assez puissant, si
toutefois il estoit Orateur, mais il ne
pouvoit supporter le travail de la medi-
tation; il avoit la voix belle, & quoy

que ses paroles ne fussent pas bien polies , elles n'estoient pas extrêmement rudes & incultes , mais il parloit avec un merveilleux effort , & son discours portoit la terreur dans l'esprit. Il est vrai que l'on pouvoit desirer quelque chose de plus achevé pour le Barreau , mais il en sçavoit assez pour parler des affaires publiques , & pour en dire son avis dans le Sénat. Titus Posthumius même plaidoit assez raisonnablement : mais quand il s'agissoit de l'Estat il se montroit aussi vehement Orateur , qu'il estoit grand homme de guerre ; il s'emportoit alors avec trop de violence , & au reste il avoit grande connoissance du Droit public, & estoit bien informé des choses establies par nos Loix.

Certes, dit Atticus, je vous accuserois de vanité, si comme vous disiez tantost, tous ces personages dont vous parlez estoient encore vivans , vous n'oubliez pas un de ceux qui ont eu l'assurance de plaider ; de sorte qu'il me semble que vous ne deviez pas obmettre Marcus Servilius. Je n'ignore pas, luy dis-je, qu'il n'y ait bien des hommes qui sans avoir jamais paru en public eussent mieux parlé que ces Orateurs dont je

remarque icy les qualités ; mais ce que j'en fais est pour vous faire connoître , que ceux qui ont osé parler sont en petit nombre , & qu'entre eux-mêmes il y en a peu qui meritent qu'on les estime. Je ne laisseray donc pas ces Chevaliers Romains nos amis qui sont morts naguères, Publius Cominius , que j'eus pour adversaire en la cause de Caius Cornélius qu'il avoit accusé ; il y avoit de l'ordre dans son discours , & il estoit d'ailleurs prompt & vehement ; & Titus Accius contre qui je defendis Aulus Cluentius ; il avoit la diction pure & assez féconde , & il estoit sçavant dans les preceptes de Hermagoras ; que s'ils ne donnent pas les grands ornemens de l'Eloquence , ils fournissent des argumens propres à toute sorte de causes , & qui sont toujours prests dans l'esprit de l'Orateur , semblables à ces longues javelines que l'on donne aux soldats armez à la legere , afin que le bras où elles sont attachées , porte son coup avec plus de roideur. Mais certes , je n'ai veu personne qui ait surpassé mon gendre Pison , ny en affection au travail , ny en lumiere d'esprit ; il employoit tout son temps ou à plaider , ou à estudier , ou à

écrire , ou à méditer ; en effet il faisoit de tels progresz , que je puis dire qu'il voloit plutost qu'il ne couroit à l'Eloquence ; il estoit excellent dans le choix des mots , & il avoit les périodes justes , & bien arrondies ; il estoit plein d'argumens , & de raisons pour confirmer ce qu'il avoit proposé ; il avoit avec cela des sentences agreables & de belles pointes ; enfin la nature luy avoit donné le geste si parfait , que l'on croioit qu'il y eust de l'art où il n'y en avoit point , & qu'il sembloit que toute son action fût étudiée. J'ay peur qu'on ne s'imagine que je me laisse emporter à mon affection , & que je le loüe avec excez ; mais je puis asseurer sans flatterie que j'en dis encore trop peu : il avoit bien de plus grandes qualitez , & je n'estime pas qu'aucun autre de son aage eût une moderation & une pieté égale à la sienne , & possedast une seule vertu au même degré que luy. Je ne veux pas oublier Marcus Cælius , quelque malheur ou quelque dessein qu'il ait eu à la fin de sa vie ; tant qu'il a suivi mes conseils , il est demeuré constamment attaché aux interests du Senat & de tous les gens de bien , & il n'y a point eu de Tribun du

peuple plus affectionné que luy au bon party , & plus ennemy des entreprises des méchans & des attentats des sédi- tieux ; Cette conduite estoit belle & le faisoit bien considerer , mais il agissoit avec une Eloquence noble, & éclatante ; son discours estoit galant & du bel air, & il l'ornoit d'une gayeté si merveil- leuse, que ce qu'il faisoit en estoit encore plus estimé ; Il a fait quelques harangues au peuple qui ont eu de la reputation ; il a entrepris trois accusations, toutes trois avec chaleur ; mais il les a entreprises pour l'intérêt de l'Estat , il a aussi plai- dé quelques fois pour la defense des ac- cusez , & quoy que ses autres ac- tions dont j'ay parlé fussent plus par- faites, celles-cy ne laissoient pas d'avoir leur prix, & d'estre de quelque mérite. Il fut élevé à la charge d'Edile Curule avec l'approbation des bons Citoyens ; mais je ne sçay comment il est arrivé, que dans mon éloignement de cette vil- le, il s'est éloigné de ses bonnes inclina- tions, & que depuis il est tombé dans le precipice , voulant se rendre imitateur de ceux qu'il avoit si genereusement destruits.

Mais parlons un peu de Marcus Calli-

dius, qui ne fut pas de la foule des Orateurs, & qui au contraire se tira de la foule comme une personne singulière; & fut un excellent Orateur; Il avoit une diction delicate & éclatante, dont il ornoit de hautes & de rares pensées. Il ne paroissoit rien de si facile & de si maniable que son stile, il en estoit le maistre, & il n'y a point eu d'Orateur qui ait sceu tourner le sien à sa volonté comme luy : ses paroles estoient si pures; qu'on peut dire que c'estoit la pureté même, elles couloient avec une liberté incroyable, & il n'y avoit rien qui les pût arrester, il ne disoit pas un seul mot qu'il n'eut adroitement placé, comme quelque piece de prix delicatement enchassée dans un ouvrage de marqueterie, pour user de la comparaison de Lucilius : il n'avoit point de termes durs à l'oreille, de mots bas, ou nouveaux, & il ne traïsnoit point ses paroles; non content d'employer les mots en leur signification propre, il se servoit souvent de metaphores, & il sembloit, tant elles estoient justes, non pas que les mots eussent esté transportez dans un lieu estranger, mais qu'ils n'eussent fait que passer à leur place naturelle; au-

reste il ne répandoit pas ses paroles à l'avanture & sans y observer le nombre, au contraire il sçavoit les renfermer dans un tour & dans une cadence, dont l'artifice estoit couvert, & qui ne finissant pas toujours de la même sorte avoit une variété agreable. Son discours estoit d'ailleurs enrichi des figures des mots, & des sentences qui sont comme les lumieres d'une piece oratoire, & c'estoient de superbes ornemens qui relevoient toutes les parties de son Oraison; il alloit droit au point d'une affaire; il touchoit judicieusement le nœud de la difficulté, & connoissoit avec une grande clarté ce qui est compris en divers lieux dans les Formules des Jurisconsultes, le sujet de la controverse, & l'estat de la question: Il avoit avec tout cela un fort bel ordre & où l'art estoit exquis; son action estoit élégante. & tout son caractère estoit sain, & avoit une agreable douceur. Que si c'est estre parfait Orateur que de parler avec cet agrément, il n'en faut point chercher de plus excellent que luy; mais des trois choses que doit avoir l'Orateur, & que nous avons cy-devant remarquées, d'instruire, de réjouir, & d'émou-

voir ; Callidius fit admirablement les deux premières, il expliquoit parfaitement la cause, il remplissoit de volupté l'esprit des auditeurs, & il l'attachoit à ses paroles par de merveilleuses chaînes : mais il ne possédoit pas la troisième qualité, & il n'avoit pas le don d'émouvoir & de transporter les esprits, & c'est neantmoins en quoy consiste la plus grande force de l'Orateur. Son Oraison n'avoit ny contention ny vigueur, soit qu'il l'évitast de sa propre inclination, & qu'il estimast que ceux qui parloient avec cette émotion ; & cette ardeur, étoient des furieux, ou que naturellement son action n'eust pas cette chaleur, ou qu'il n'y fût pas accoutumé, ou qu'il ne peust la supporter ; enfin, cette seule qualité n'a point esté en luy, & l'on peut dire que si elle estoit inutile, il ne l'a point eüe, & que si son éloquence en eut esté plus parfaite, elle luy a manqué. Il me souvient qu'il accusa Quintus Gallius d'avoir voulu l'empoisonner, il disoit qu'il avoit découvert cet attentat, que les preuves en estoient invincibles, qu'il avoit de quoy convaincre Gallius par ses écrits, par la deposition des témoins, par la force des tortures, & par
l'autorité.

l'autorité des Loix : & enfin , que c'étoit un crime manifeste. Après qu'il eut plaidé cette cause d'une façon belle & exquise ; je deffendis Gallius , & je me servis de tous les moiens que le sujet me peût fournir ; mais entre les autres choses que je dis aux Juges , j'usay de cet argument contre luy , Qu'il n'étoit pas croiable que s'il avoit , comme il disoit , des preuves évidentes de ce crime , s'il avoit des indices si apparens d'une entreprise sur sa vie , il eust parlé en cette occasion avec si peu de force , avec tant de froideur , avec si peu d'émotion , & avec tant de negligence. Dites-moy Callidius , si ce que vous imputez à Gallius n'estoit pas une imposture , agiriez-vous de cette sorte dans une action de cette importance ; est-il possible que vous fissiez si peu d'estat de vostre salut , vous qui montrez pour le salut des autres tant de vigueur , & tant d'éloquence ? où sont les mouvemens d'une douleur si juste ? où est cette ardeur , & ce courage qui tire mesmes des plaintes & des cris de la bouche des enfans quand leur ame est touchée de quelque déplaisir ? Quoy , vôtre esprit n'est point agité ? vous ne

Les Ora-
teurs
dans la
chaleur
de leur
action ,
portoient
la main
au front
& frap-
poient
sur la
cuisse.

donnez aucunes marques de passion & de trouble? vous ne portez point la main sur le front & sur la cuisse? vous n'en êtes pas plus échauffé? & ce qui est bien étrange, vous ne frappez pas seulement du pied. Certes, tant s'en faut que vostre discours ait émeu nos esprits, & enflammé nos cœurs, que lors que vous parliez, nous avions de la peine à nous garantir du sommeil. C'est ainsi que je prenois avantage, ou de la vertu, ou du défaut d'un excellent Orateur, pour refuter le crime dont Gallius estoit accusé. Je ne sçay, dit Brutus, si c'estoit vertu, ou si en verité ce n'estoit pas un défaut, car puis que la plus grande force de l'Orateur est de mettre l'esprit de l'auditeur en flamme, & de luy donner l'inclination que la cause demande, ne faut-il pas avouer que celuy qui n'a pas eu cette faculté a esté privé du plus important, & du plus illustre effort de l'éloquence? Oiii sans doute, luy dis-je, mais revenons à Hortensius.

Il ne nous reste plus à parler que de luy, & puis que vous le voulez, après que j'auray parlé de luy, je diray quelque chose de moy-même: Toutesfois il me semble que nous ne devons pas ou

bliser deux hommes qui eussent esté de grands Orateurs , s'ils eussent vécu plus long-temps. C'est , me dit Brutus , de Caius Curion, & de Caius Lucinius Calvus que vous voulez parler. Il est vray , luy dis-je , & le jugement que je fais de l'un est qu'il raisonnoit avec tant de facilité , & avec une telle affluence de paroles , & qu'il avoit un si grand nombre de beaux sentimens , qu'il expliquoit quelquesfois avec assez de pointes, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus vif , & de plus élégant. Il avoit fait peu de profit avec ses Maistres , & ce qu'il avoit d'éloquence , il le devoit au merveilleux talent que la nature luy avoit donné. Je n'ay point eu connoissance du progres qu'il a fait depuis dans l'étude , où certes il avoit de l'affection ; que s'il eust continué d'écouter mes conseils , comme il avoit commencé , je suis assuré qu'il eust préféré les honneurs qu'il pouvoit obtenir à la puissance qu'il a acquise. Quelle distinction , me dit , Brutus , faites-vous entre les honneurs & la puissance ? Voycy , luy dis-je , comment je la connois. L'honneur est la recompense de la vertu deferée à quelqu'un par le jugement

& par l'amour de tout le peuple. Celuy donc qui l'a obtenuë par les voies legitimes , & par la liberté des suffrages , est à mon avis un honneste homme , & l'on peut dire qu'il est parvenu aux honneurs , & aux dignitez de l'Etat , au contraire , quand on a recherché la puissance & l'autorité dans quelque rencontre extraordinaire , & que pour l'acquérir , on a forcé les Loix , & violenté les esprits , j'estime que l'on ne possede pas veritablement l'honneur , & que c'est n'en avoir que le nom. Que si le personnage dont nous parlons eust voulu me croire , & qu'il se fust contenté de s'élever par les degrez ordinaires des dignitez de cét Etat , & de tenir la route qu'avoit tenu son pere , & tant d'autres excellens hommes , il eust atteint au comble des honneurs , il y fust parvenu avec l'approbation de tout le monde : & sa gloire eust esté immortelle. J'ay souvent exhorté Publius Craffus fils de Marcus Craffus à demeurer dans cette mesme conduite ; il estoit alors bien jeune , & dans les premieres années de son aage il avoit recherché mon amitié , & il faisoit état de mes avis , je luy conseillois

de se tenir ferme dans cette belle voie de grandeur & de dignité par où avoient passé ses ancêtres, il avoit esté fort bien élevé, il estoit plein de doctrine, il y avoit de la vigueur dans son esprit, & sa diction estoit abondante & assez fleurie : D'ailleurs il estoit grave sans estre superbe, & il avoit du courage avec une honneste pudeur : mais il fut aussi emporté par le feu de la vanité, il aspira à une gloire précipitée, & la passion immodérée d'une jeune ardeur le perdit : il avoit eu employ dans la guerre auprès de son General, il voulut commander en un moment & devenir General avant le temps : mais c'est avec beaucoup de sagesse que nos peres ont prescrit un certain aage pour parvenir à cette charge importante ; & certes, ils auroient beaucoup fait, si comme ils ont réglé l'aage d'un General d'armée, ils en avoient aussi pû regler la fortune : mais ce personnage s'estant proposé de se rendre semblable à Cyrus & à Alexandre qui avoient précipité le cours de leurs années, il s'est trouvé enfin fort dissemblable de Lucius Crassus, & de tant d'autres de ce nom illustre & glorieux. Mais retournons à Calvus, car

c'est de luy que je voulois parler; il étoit plus sçavant que Curion , & il avoit la diction plus polie & plus travaillée que luy; en effet, son discours avoit de la doctrine & de l'élégance ; mais il estoit excessivement exact , & en se jugeant luy-mesme avec trop de severité il perdoit le bon sang , craignant d'en faire paroistre de mauvais. Ainsi son stile épuré par une delicateſſe trop scrupuleuse, passoit pour excellent auprès des habiles gens qui l'écoutoient avec attention ; mais la multitude & l'assemblée du peuple , pour qui l'éloquence est née ne le pouvoit goûter, &n'en estoit point satisfaite..

C'est, dit alors Brutus, que nostre Calvus affectoit le nom d'Orateur Attique de-là luy venoit cette bassesse, dont il estoit si amoureux. Il est vray , luy dis-je , qu'il se donnoit ce titre; mais en cela il erroit, & faisoit errer les autres. Car s'il est vray que ce soit avoir l'Eloquence Attique de ne parler pas sans raison , sans pudeur & sans retenuë , il n'y a point d'Orateur que l'on puisse approuver qui n'ait l'éloquence Attique : on a de la haine pour l'impertinence & pour l'effronterie , parce que c'est

s'il faut ainsi dire, la fureur & le dérèglement de l'Oraison ; & au contraire ; on aime le bon sens , & la bien-séance , d'autant que ce sont les vertus de l'Orateur , & les images de la sagesse & de la modestie , & telle doit estre l'opinion de tous ceux qui font profession de l'éloquence ; que si l'on veut que la bassesse, l'indigence & la pauvreté du langage convienne à l'éloquence Attique, pourveu qu'elle ait de l'élégance & de la politesse , & qu'elle se sente du bel air des honnestes gens, je le veux bien aussi ; mais il faut considérer que l'Eloquence Attique a quelque chose de meilleur , & qu'en s'arrêtant à ce qui est de moins estimable , on montre que l'on ne connoist pas les divers degrez & les différentes qualitez des Orateurs Attiques. Je veux , dira quelqu'un , imiter les Orateurs Attiques , mais je luy demande qui sont ceux d'entre les Attiques qu'il veut imiter , car il y en a de divers genres ; il n'y a rien de si dissemblable que Demosthene & Lysias ; que Lysias & Hyperides, que ces trois Orateurs & Æschinés ; Qui est donc celuy que vous voulez imiter ; si vous en choisissiez un, dites-moi si les autres n'étoient

pas Orateurs Attiques ; & si vous voulez les suivre tous , le pouvez-vous faire , puis qu'il y a entr'eux si peu de ressemblance. Mais je voudrois bien que l'on me dist si Demetrius a eu l'Eloquence Attique. De moy , il me semble que je reconnois dans ses Oraisons le bel air d'Athenes : que s'il est plus fleury qu'Hiperides & que Lyfias , c'est que son genie le portoit à parler avec tant de graces, ou que ces beautez luy estant agreables , il travailloit à en orner son discours. En ce mesme temps il y a encore eu deux autres Orateurs qui ont esté fort differens l'un de l'autre , & qui ont neantmoins esté tous deux Orateurs Attiques. Charisius est auteur de plusieurs Oraisons qu'il a composées pour d'autres, & l'on reconnoist que son bur est d'imiter Lyfias. Demochares neveu de Demosthene a aussi laissé quelques Oraisons , & une histoire de ce qui s'étoit fait de son temps a Athenes , où il s'est moins montré Historien , qu'Orateur. Hegesias s'efforce de se rendre semblable à Charisius, & a si bonne opinion de luy-mesme , qu'il croit estre vraiment Orateur Attique , & que l'éloquence des autres est rustique & cham-

Deme-
trius
Phale-
reus.

pêtre auprès de la sienne. Toutesfois se peut-il rien voir de si lasche & de si foible, & dans cette délicatesse qu'il affecte, se peut-il rien voir de si puerile ? Nous voulons ressembler aux Orateurs Attiques, le dessein en est loüable. Mais ces Orateurs-cy sont-ils Orateurs Attiques ? Qui en doute ? oüi, ce sont ceux que nous imitons. Quoy vous imitez ceux qui sont dissemblables entr'eux & qui n'ont aucune ressemblance avec les autres ? Nous imitons Thucydide. Vous prenez un excellent modele si vous voulez faire une histoire, mais vous en devez prendre un autre si vous voulez vous former à la plaidoirie. En effet, Thucydide est un historien illustre & sincere, il écrit les choses passées avec beaucoup d'élégance & de fidélité, mais il n'a aucun usage de ce genre qui convient au Barreau, & qui est propre pour les affaires : son histoire a plusieurs harangues, qui certes sont belles, & que je loüe assez souvent, mais de les imiter je ne le puis quand je le voudrois, & quand je le pourrois, je ne sçay si j'en aurois la volonté, non plus que je ne voudrois pas boire d'un vin d'un excellent terroir s'il estoit trop nouveau, &

que je ne l'aimerois pas aussi s'il estoit trop vieux : ce n'est pas que ce vin n'ait la bonne marque ; mais il est trop vieux, & il n'a plus cette pointe qui réjoüit, & à peine peut-on le souffrir ; il y a un milieu que l'on doit garder en ceci & celui qui aimera le bon vin ne fera tirer ny d'un vin trop vieux , ny d'un vin trop nouveau. J'endis de même de l'Eloquence, je crois que l'on doit éviter celle qui a trop de nouveauté , & qui est encore dans ses premiers boüillons, comme l'on ne s'expose pas volontiers aux premières fumées d'un vin genereux, & que l'on ne doit pas aussi s'arrester au caractère de Thucidide qui a trop d'années pour avoir les graces que nous desirons en l'Orateur ; & certes si Thucidide eût vécu aux siècles suivans, sa diction eût été plus meure, & eût eu plus de douceur & de lumiere.

Imitons donc Demosthene , c'est aussi ce que nous faisons avec tant de labeurs, c'est la fin de tous nos travaux, sans que nous puissions y atteindre , tandis que toutes choses sont faciles à nos Orateurs Attiques : mais qu'ils sçachent que l'on acouroit à Athenes de toute la Grece pour entendre Demosthene, & que quand il devoit parler on s'assembloit de toutes

parts pour oïr cét admirable Orateur, qui entraînait tous les esprits par les torrens de sa haute, & incomparable Eloquence. Au contraire lors que ces Orateurs Attiques ont la parole, non seulement le peuple les abandonne, ce qui les doit toucher sensiblement, mais les Advocats mesmes se retirent. Que si c'est là qualité des Orateurs Attiques que d'avoir la diction basse & de parler sans élévation, qu'ils soient à la bonne heure Orateurs Attiques; mais qu'ils viennent au Palais avec cette Eloquence, qu'ils plaident devant un Juge attentif, ces grands Barreaux demandent une voix forte & éclatante, & c'est-là où j'appelle l'Orateur: & je desire que quand l'on sçait qu'il doit plaider, on ait le soin de retenir sa place, qu'il n'y ayt point de siege vuide, que l'audiance soit toute pleine, que les Officiers soient assez civils pour faire seoir ceux qui se pressent, qu'il y ait grande assemblée, que le Juge se tienne droit & témoigne qu'il est prest d'oïr favorablement l'Advocat; que lors qu'il se presente au Barreau, & qu'il prend la parole tout le monde fasse signe qu'il est temps de se taire & de demeurer dans le si-

lence. Je desire encore que ses paroles soient accompagnées des acclamations frequentes des auditeurs, qu'ils applaudissent, qu'ils admirent, qu'ils aient des mouvemens de joie & de tristesse, qu'ils rient, & qu'ils pleurent quand il luy plaist : & enfin je desire que celuy qui voit ces actions de loin, quoy qu'il ignore ce qui se passe, connoisse neantmoins que les auditeurs sont satisfaits, & qu'il y a sur la scene un grand & merveilleux Acteur. Ne doutez point que l'Orateur dont l'action a cét illustre succez, ne soit vraiment Orateur Attique : tel estoit Pericles, tel Hiperides, tel Æschines, mais principalement tel estoit Demosthene. Que si quelques-uns approuvent le genre d'oraison où le raisonnement est orné de pointes, & dont le corps est assez sain & assez solide, mais est sec, & n'a point de nerfs & de sang, & qu'ils estiment que ce soit le propre des Orateurs Attiques, de n'avoir pas les belles lumieres & les grands ornemens de l'Eloquence ; je crois que ce sentiment se peut defendre, car dans un art si vaste & si susceptible de tant de formes differentes, ce genre subtil & delicat peut avoir son

J'estime & son prix, mais il ne fera jamais un grand Orateur, & l'on peut dire assurément que tous les Orateurs Attiques n'ont pas le caractère de la haute Eloquence, mais que tous ceux qui ont le caractère de la haute Eloquence sont vraiment Orateurs Attiques.

Mais encore une fois revenons à Hortensius. Je vous en conjure, me dit alors Brutus, j'ay de la passion de vous oïr parler de luy, & neantmoins j'avoüe que j'ay pris plaisir à vostre digression, & qu'elle m'a esté fort agreable. J'ay esté tenté plusieurs fois, me dit Atticus de vous interrompre, mais je n'ay pas trouvé à propos de vous arrester au milieu de vostre discours, maintenant donc que je vous vois sur le point de finir, je veux vous dire ce que je pense. Parlez, luy dis-je. J'estime, me dit-il, que l'Ironie dont se servoit Socrate, & que Platon, Xenophon & Æschines luy mettent ordinairement en la bouche est une figure bien galante; car c'est avoir l'esprit bien adroit & bien enjoiné, en parlant de la sagesse, de témoigner qu'on ne la possède pas, & de dire en riant, qu'elle appartient à ceux qui se l'attribuent, comme nous voions que Socra-

te fait dans Platon contrefaisant l'ignorant & le grossier, & élevant jusqu'au Ciel Protagoras, Hippias, Prodicus, Gorgias & les autres Sophistes. Et certes cette sorte de raillerie est bien-seante en la personne de Socrate, & je ne puis approuver la censure qu'en fait Epicure; mais je considère que tout le discours que vous nous avez fait, est une Histoire des Orateurs & de leurs qualitez, & je ne sçay si l'ironie n'est pas aussi vicieuse en cecy, que dans un témoignage, où la sainteté du serment nous oblige de dire la verité. A quel propos, luy dis-je, parlez-vous icy d'ironie? J'en parle, me dit-il; parce que de la sorte que vous avez loüé certains Orateurs, vous pourriez tromper ceux qui ne s'y connoistroient pas. Certes j'ay eu peine à m'empêcher de rire lors que vous compariez Caton à Lysias. J'avouë que Caton estoit un grand homme, que c'étoit un personnage illustre, & qui n'a presque point eu de semblable, il n'y a personne qui ne soit de ce sentiment, mais qu'il ait esté Orateur, qu'il ait égalé Lysias, dont les ouvrages ont toutes les delicateesses de l'Oraison, c'est

Une belle ironie, si nous avons dessein de railler, mais si nous avons intention de parler serieusement, croyez-vous que cette comparaison soit juste? Et ne devons-nous pas dire icy la verité aussi religieusement que nous la dirions dans un témoignage, & en la presence des Juges? J'honore vostre Caton comme un excellent Citoien, comme un sage Sénateur, comme un brave General d'armée, enfin comme un homme qui a possédé toutes les grandes vertus; je louë ses Oraisons comme on doit louër des productions de son siecle; il y paroist quelques lumieres d'esprit, mais sans grace & sans politesse; vous avez parlé de ses Origines, & vous avez dit qu'elles ont toutes les beautez & tous les ornemens de l'Eloquence, vous l'avez comparé à Philistus & à Thucidide. Avez-vous creu que ces sentimens soient approuvez de Brutus, ou de moi? Quoi ces grands hommes, au merite desquels aucun des Grecs n'a pû s'élever, n'auroient point d'autre avantage que d'estre égaletz à un personnage qui ne pouvoit encore deviner ce que c'estoit qu'une Oraison fleurie & abondante? Vous avez loüé Galba, je le trouve bon

si vous le loüiez comme le premier de son temps , car nous avons appris qu'il l'estoit ; mais si vous le loüiez comme Orateur . choisissez quelqu'une de ses Oraisons, & dites-nous si vous voudriez que Brutus , que vous aimez plus que vous même, parlât de cét air. Vous estimez les pieces de Lepidus, je les estime comme vous , pourveu que nous disions qu'elles sont anciennes. Il en est de même de Scipion l'Africain & de Lelius, à qui vous donnez cette loüange , qu'il n'y a rien de plus agreable que ce qu'il a écrit : vous ajoutez même qu'il ne se peut rien faire de plus grand & de plus auguste ; vous avez voulu faire passer ces Eloges sous le nom illustre de Lelius, qui certes estoit un homme excellent , & qui merite qu'on le loüe. Mais que l'amour que vous avez pour ces grands personnages ne vous emporte pas , & prenez garde que cette diction si douce & si agreable ne soit telle que personne ne la juge digne d'arrester ses yeux. Je sçay que Carbo a esté mis au rang des plus celebres Orateurs ; mais l'on sçait aussi qu'il en est de l'Eloquence comme de toutes les autres choses, & que l'on estime toujours ce qui a esté le plus parfait en son temps
quelques

quelques qualitez qu'il püst avoir. J'en dis autant des Gracches & je reconnois qu'ils ont eü ces belles parties que vous avez remarquées. Je ne parle point des autres, pour venir à ceux que vous estimez avoir esté de grands Orateurs, & avoir possédé l'Eloquence en sa perfection. J'ay oüy ces excellens hommes Crassus & Antonius, & je juge de leur mérite comme vous : non pas que j'estime que cette Oraison pour la Loy Servilia, ait esté vostre modele, comme Lysippus disoit que le Doryphore de Polyclèt avoit esté le sien. J'estime que c'est une vraye & naturelle ironie. Je ne vous en diray point les raisons de peur que vous ne croiez que je vous flatte. Je passe tout ce que vous avez dit de ces deux Orateurs & de Cotta, de Sulpitius, & de Cælius ; j'avouë qu'ils estoient Orateurs, mais je vous laisse à juger quel fut le genre de leur Eloquence. Je ne touche point à ce ramas que vous avez fait de tous ceux qui se sont mélez de parler, & je croy que quelques-uns auroient souhaitté d'estre morts, afin que vous leur fissiez l'honneur de les mettre dans le nombre des Orateurs. Atticus ayant achevé. Vous

m'avez donné, luy dis-je, le sujet d'un long discours, & vous avez ouvert un champ qui me fournit la matiere d'une nouvelle conference; mais remettons-la à un autre temps, car il faudroit ouvrir les livres, & principalement ceux de Caton, & je n'aurois point de peine à vous montrer qu'il n'a rien manqué aux traits de son oraison que ces ornemens & ces couleurs qui n'estoient point encore en usage. Ce que je juge de Crassus est qu'il pouvoit peut-estre mieux écrire qu'il n'a fait; certes aucun autre ne pouvoit écrire mieux que luy, & ne vous persuadez pas que j'aie usé d'ironie, quand j'ai dit que cette Oraison dont nous avons parlé, a esté le modele sur lequel je me suis formé; car quelque opinion que vous ayez de cette faculté que je puis avoir acquise par mes longs travaux, je suis obligé d'avoüer que je dois quelque chose aux productions de Crassus, qui estoient en ma jeunesse les seules pieces que je peusse imiter. Que si j'ay nommé si grand nombre d'Orateurs, je vous ay déjà dit que j'ay eu dessein de faire connoître que peu ont merité ce titre glorieux, qui estoit le but des esperances de tous. Enfin, je ne veux point

passer pour une personne, dont les loüanges sont des ironies, & quand même l'ironie auroit esté ordinairement en la bouche de Scipion l'Africain, comme Caius Fannius le dit dans son Histoire, je ne voudrois pas en user avec cette liberté. Comme il vous plaira, me dit Atticus : mais je n'estimois pas que vous voulussiez vous deffendre d'une chose qui a esté estimée en Scipion & en Socrate. Alors Brutus prenant la parole : Nous parlerons, dit-il, de cela une autre fois : mais nous promettez-vous, ajouta-t'il, en s'adressant à moy, de lire avec nous les pieces des anciens, d'y faire vos observations, & de nous en marquer toutes les beautez ? Je le ferai, luy dis-je ; mais il faut que ce soit dans ma maison de Cume, ou de Tuscule, où nous sommes voisins, si toutefois je puis prendre ce loisir.

Retournons maintenant où nous en estions, quand cette digression a commencé. Hortensius estant venu jeune au Barreau, eut incontinent la vogue ; & se montra capable des plus grandes causes. Ses commencemens furent au temps de Cotta & de Sulpitius, & ils s'éleva à la gloire de ces grands

Hommes qui le devançoient de dix ans. Cependant Craffus & Antonius, Philippus, & Julius s'estant mis en grand credit, Hortensius alla aussi du pair avec eux, & il se rendit égal à ceux dont l'Eloquence avoit le plus d'éclat. Il avoit une merveilleuse memoire, & je n'en ay point veu de pareille: quand il avoit medité sur une affaire, il estoit tellement prest, que sans rien écrire il plaidoit sa cause, & disoit les mêmes paroles qu'il avoit disposées dans son esprit: il se souvenoit de tout ce qu'il avoit écrit & composé, même de tout ce que disoient les Avocats qui plaidoient contre luy. Au reste il avoit une telle ardeur pour l'Eloquence, que je puis dire qu'aucun de ceux que j'ay connus, n'en a eu une si vehemente. Il ne se passoit un seul jour qu'il ne plaidast, ou qu'il ne se preparast pour plaider quelque cause, & souvent il plaidoit une cause, & se paroit d'une autre en un mesme jour. Mais il plaidoit d'une façon singuliere, & il faisoit deux choses, qu'autre que luy ne faisoit: il distribuoit les parties de sa cause, & il reprenoit enfin ses moyens, & ceux de son adversaire, se souvenant de tout, avec une admirable

presence d'esprit : il avoit la diction elegante, la forme de son discours estoit belle, & il parloit avec une heureuse fertilité de paroles & de pensées : son esprit & ses exercices luy avoient donné ces excellentes qualitez. Il comprenoit facilement les affaires, il les divisoit subtilement, & il ne laissoit aucune chose de ce qui pouvoit servir, soit pour confirmer ce qu'il avoit proposé, soit pour refuter les objections. Il avoit la voix claire & agreable, & il y avoit plus d'art dans son geste, & dans toute son action, qu'il n'estoit necessaire à un Orateur. Ce grand Homme estant dans la haute reputation, Crassus mourut, Cotta fut chassé, les desordres de la guerre firent cesser les exercices du Palais : Je vins au Barreau, Hortensius alla à l'armée : d'abord il n'eut point de commandement, l'année suivante il fut Maître de Camp : Sulpitius qui avoit la charge de Lieutenant General, & Marcus Antonius estoient absens : il n'y avoit plus que la seule Loi de Quintus Varius qui eût autorité, toutes les autres avoient perdu leur puissance par la confusion des troubles. Lucius Memmius, & Quintus Pompeius qui estoient presens parloient pour eux

mêmes : & quoy qu'ils ne fussent pas des premiers dans l'Ordre des Orateurs, ils estoient neantmoins Orateurs , & Philippus en rendoit témoignage avec une contention , une vigueur , & une abondance telle que pouvoit estre celle d'un accusateur véhément : Les autres qui tenoient le dessus parmi les Orateurs estoient dans les Magistratures, & je les entendois haranguer tous les jours dans les assemblées. Caius Curio estoit Tribun peuple; mais il ne parloit plus depuis que le peuple le laissa tout seul dans la Tribune. Quintus Metellus Celer n'estoit point Orateur ; toutesfois il n'estoit pas sans quelque elegance. Les eloquens estoient Quintus Varius, Caius Carbo , & Cneius Pomponius, qui estoient toujours dans la place , & sembloient y avoir estably leur demeure. Caius Julius Ædile Curule y faisoit presque tous les jours de fort belles harangues ; mais comme j'estois dans cette passion d'écouter, & d'apprendre, Cotta fut éloigné , ce qui fut une facheuse aventure pour moy ; Cependant j'écoutois ordinairement les autres , & j'avois une si extreme ardeur pour l'Eloquence , que non content de

mes exercices ordinaires, je ne passois point de jour sans faire quelque lecture, sans écrire, & sans composer. L'année suivante Varius se retira, ayant esté condamné par l'autorité de la Loy qu'il avoit faite. J'estudiois alors le Droit civil avec Quintus Scevola, & quoi qu'il ne se mêlast pas de le monstrier; neantmoins en donnant ses advis à ceux qui le consultoient, il instruisoit les studieux; & l'on apprenoit de luy la Jurisprudence, sans qu'il fist profession de l'enseigner. Apres cela vint l'année du Consulat de Sylla, & de Pompée, où je connus parfaitement le genre de discourir de Sulpitius, qui estant Tribun haranguoit tous les jours le peuple. En ce même temps Philo le premier homme de l'Academie, avoit quitté Athenes, avec les plus grands de cette ville, à cause de la guerre de Mithridate: ils s'en vint à Rome, où je me mis entierement sous sa discipline. J'estois plein d'une merveilleuse affection pour la Philosophie; & je prenois tant de plaisir dans cette estude, que je ne pouvois m'en retirer: quoy que j'eusse grande passion pour les affaires, & que la varieté & la grandeur des su-

jets qui s'y traittent touchast extrêmement mon esprit; mais les choses estoient reduites à un tel point, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit point d'esperance de voir jamais la Justice dans son autorité, & le Barreau dans son lustre. Sulpitius estoit mort cette année, l'année suivante Quintus Catulus, Marcus Antonius, & Caius Julius qui estoient venus en divers temps à la plaidoirie, furent cruellement massacrez. Ce fut alors que je me mis à entendre Molon, il estoit ensemble grand Maistre de Rhetorique, & grand Avocat. Que si ces choses ne sont pas trop à propos sur le sujet de cette conference, vous sçavez, Brutus, que je les remarque, parce que vous avez voulu apprendre de moy le cours de mes labeurs, & ce que j'ay fait pour suivre les traces de Hortensius; le recit en est superflu pour Atticus qui en est assez informé. Apres cela Rome fut prez de trois ans en paix; mais elle n'avoit presque plus d'Orateurs, les uns estoient morts, les autres en fuite, quelques-uns s'estoient retirez, même ces lumieres naissantes Marcus Crassus, & les deux Lentulus estoient absens. Hortensius estoit dans la grande

de

de estime, & sa reputation augmentoit tous les jours. Antistius Piso plaidoit souvent, Pomponius n'avoit pas tant d'affaires, Carbo en avoit peu, Philip-pus encore moins, & une cause ou deux faisoient tout son emploi : de moy j'étudiois pendant tout ce temps, & les jours & les nuits, & je remplissois mon esprit de toutes les belles connoissances. J'avois en ma maison Diodorus le Stoïcien, qui y est mort depuis peu, après avoir demeuré, & avoir vécu assez long-temps avec moy ; nous nous occupions ensemble, principalement en l'étude de la Dialectique, qui peut estre nommée l'abregé de l'Eloquence. Vous sçavez, Brutus, le jugement que vous en avez fait, vous avez estimé que sans elle vous ne pouviez acquerir la vraie Eloquence que l'on peut aussi nommer la pleine Dialectique. J'estois fort assidu auprès de ce personnage, je l'écoutois avec grande attention & je m'instruisois dans toutes les belles choses qu'il sçavoit, & neantmoins je ne laissois pas de m'exercer à l'Eloquence. Je declamois assez souvent avec Marcus Piso, & tous les jours avec Quintus Pompeius ou avec quelque autre, je declamois en

Latin , & encore plus en Grec , soit que la langue Grecque estant pleine de fleurs & d'ornemens contribuast mesme à me donner l'élégance de la langue Latine , soit que parlant devant des Grecs tres-sçavans en l'art oratoire , je ne pusse rien apprendre avec eux , & qu'ils ne pussent m'avertir de mes fautes , si je ne declamois en Grec.

Cependant il s'éleva un grand trouble dans l'état , ceux qui estoient éloignez voulant rentrer dans l'autorité , survint la mort cruelle de trois grands Orateurs, Scævola, Carbo, Antistius , le retour de Cotta, Curion, Crassus, des deux Lentulus, & de Pompée; les loix reprirent leur puissance , la justice fut rétablie, l'Etat recouvra sa splendeur , on perdit de l'ordre des Orateurs Pomponius, Censorinus , & Muræna. Alors je me mis à la plaidoirie, & je me chargeay de toute sorte de causes publiques & privées : au reste je vins au barreau non pas pour y apprendre comme plusieurs y sont venus , mais pour faire parade de ma doctrine, & y montrer le fonds que j'avois, & les fruits de tous mes labeurs. Sylla estoit alors Dictateur , & Molon aiant esté envoyé au Senat pour traiter

des affaires de ceux de Rhodes , je l'écoutois soigneusement , & la première cause publique que je plaiday fut celle de Sextus Roscius : cette action fut si estimée, que l'on me jugea capable de plaider les plus grandes causes. J'en plaiday depuis plusieurs autres , mais je venois toujours bien préparé , & je composois mes plaidoirs avec beaucoup de soin & de travail. Mais parce que vous ne vous contentez pas de me reconnoître seulement par quelques marques , & que vous voulez que je me montre à vous tout entier , je vous diray certaines choses qui peut-estre ne sont pas bien nécessaires.

En ce temps-là j'estois maigre, j'avois la complexion foible , le col long & menu , & j'estois d'un temperament qui sembloit ne pouvoir souffrir le travail , le mouvement & l'agitation, sans mettre ma vie en peril: & parce que quand je plaidois , je pouffois ma voix de toutes mes forces , que je me mettois tout en chaleur, que je faisois de grands efforts, que je ne prenois point de relasche , & que je parlois tout d'une haleine sans soulager mes poulmons, mes amis se mettoient en peine pour moy , ils me prioient , &

les Medecins m'exhortoient aussi avec eux, de quitter le barreau, mais je jugeay que je devois plutoſt mettre tout au hazard, que de quitter un emploi qui me promettoit tant de gloire ; Neantmoins je creus que je devois avoir ſoin de me conſerver, & que je pouvois éviter le peril dont j'eſtois menacé en me moderant, parlant avec moins d'effort, relachant de ma vehemence, & changeant enfin toute mon action. Pour cela je me reſolus de faire un voiage en Aſie, de ſorte qu'ayant paru au barreau deux ans entiers, & mon nom eſtant déjà aſſez connu, je partis de Rome; je demeuray ſix mois à Athenes avec Antiochus grand & celeſtre Philoſophe de l'ancienne Academie, & je me remis avec luy à l'étude de la Philoſophie; dès ma jeuneſſe j'y avois eu une ſinguliere affection, qui s'eſtoit accruë dans mon eſprit avec l'aage, & à dire vray, je ne l'avois jamais quittée, & elle avoit touſiours eſté un de mes plus doux entretiens. Cependant je voiois Deme- trius ancien maſtre d'Eloquence, & aſſez habile avec lequel je continuoſ mes études. Je quittay Athenes & je m'en allay par toute l'Aſie, où j'eus ce bon-

heur que les plus grands Orateurs vou-
loient bien m'admettre dans leurs exer-
cices : Menippus estoit le premier d'en-
tr'eux, & à mon jugement c'estoit le
plus éloquent, & certes Menippus étoit
un vray Orateur Attique, si pour estre
Orateur Attique c'est assez de ne dire
rien que de bon sens & d'agreable. Au
reste j'avois ordinairement auprès de
moi Dionysius, Æschyle, & Xenocles,
qui estoient les premiers Maîtres de
Rhetorique de l'Asie. Mais je ne me
contentay pas de m'estre exercé avec
tous ces personnages, je m'en vins à
Rhodes, & je travaillay encore à l'Elo-
quence auprès de Molon, que j'avois
oüi à Rome ; il estoit grand Avocat &
excellent Ecrivain, il remarquoit d'ail-
leurs fort judicieusement les defauts, &
ses instructions dressaient admirable-
ment l'esprit : Son travail fut de repri-
mer la licence de mon élocution, de la
resserrer dans ses bords, de moderer
ces boüillons qui s'enfloient excessive-
ment, & retenir cette jeune ardeur qui
se laissoit emporter à sa fougue, & sem-
blable à un torrent rouloit avec des ef-
forts vehemens & impetueux. Je revins
à Rome deux ans après que j'en fus

Menip-
pus Stra-
tonicer-
sis.

Dioni-
sius M-
gnes,
Æschil-
Gnidiu-
Xenocl-
Adram-
tenes.

party , & j'y revins non seulement plus accoutumé à parler , mais aussi presque tout changé : car je ne forçois plus ma voix , j'avois modéré cette excessive ardeur qui enflammoit tout mon discours ; j'estois devenu assez vigoureux , & mes poulmons ne faisoient plus ce grand effort , & soutenoient mieux mon action. Il y avoit alors au barreau deux excellens Orateurs qui piquoient mon ambition , c'estoit Cotta & Hortensius ; j'avois passion de les imiter , mais ils avoient des qualitez différentes ; l'un estoit temperé , avoit la parole douce , & exprimoit ses pensées avec facilité & avec des termes propres ; l'autre estoit élégant , & avoit l'action vehemente. Il est vray , Brutus , que lors que vous l'avez veu il commençoit à perdre son éclat ; mais quand son Eloquence estoit dans sa force , il y avoit du feu dans ses paroles , & de l'émotion dans tout son discours ; c'est d'Hortensius que je parle , & c'est avec luy que mon esprit avoit le plus de raport , parce qu'outre que j'aprochois plus de son aage que de celui de Cotta , j'avois encore quelque chose de son ardeur & de sa vehemence. J'avois veu qu'en l'affaire de Marcus

Canuleius, & en celle de Cneius Dolabella homme Consulaire, Cotta estoit le principal Avocat, mais qu'Hortensius avoit eu le fort de la cause : En effet ce grand abord de peuple, ce bruit, & ce murmure de tant d'auditeurs, demande un Orateur vehement, enflammé, actif, & dont la voix éclatante se fasse entendre de toutes parts. Je demeuray une année au barreau à mon retour d'Asie, & durant cette année je plaiday de grandes causes. Ce fut en ce temps que je demanday la Questure, que Cotta aspira au Consulat ; & Hortensius à la charge d'Ædile. Cependant j'allay en Sicile en qualité de Questeur, Cotta fut Consul, & eut le gouvernement des Gaules ; Hortensius estoit à Rome le premier des Orateurs. L'année suivante je revins de Sicile, & certes ce que j'avois acquis d'usage & d'expérience par mes labeurs touchoit alors à sa perfection, & sembloit estre parvenu à sa maturité. Il me semble que j'en ay assez dit, & que je n'ay peut-estre que trop parlé de moy-mesme. Toutesfois je n'ay eu intention que de vous faire connoistre mes travaux & mes estudes, & je n'ay pas eu dessein de celebrer mon

esprit , & de me vanter d'Eloquence , dont je ſçay que je ſuis fort éloigné. Après donc que j'eus paſſé cinq ans au barreau plaidant pluſieurs cauſes , & courant dans la meſme carrière que les plus grands Orateurs , j'entrepris cette grande affaire , & ce combat fameux de la cauſe des Siciliens , j'eſtois deſigné à la charge d'Ædile , & j'eus pour adverſaire Hortenſius qui eſtoit deſigné Conſul.

Ce n'eſt pas ſatisfaire à ce que j'ay entrepris , ſi je me contente de vous dire quelles qualitez a eu Hortenſius , il faut que j'en tire quelques preceptes , & que je marque ce qui ſe doit conſiderer en la conduite. Après qu'il eut eſté Conſul il vid que des Orateurs qui avoient eſté élevez à cette dignité , il n'y en avoit un ſeul qui luy fuſt comparable , & il creut que les autres luy eſtoient trop inferieurs. Cela fut cauſe , qu'il comença à perdre cette chaleur , que depuis ſon enfance il avoit toujours eue pour l'étude , & comme il eſtoit riche , & dans l'abondance de toutes choſes , il ſe reſolut de vivre plus à ſon aïſe , & à ſon avis avec plus de facilité. Les trois premières années qu'il paſſa en cét état , luy oſterent quelques ornemens ,

comme le coloris d'une peinture qui s'efface & qui perd son éclat ; mais il n'y avoit que les Maîtres qui pussent reconnoître ce changement. Les années suivantes , on le veid descheoir dans toutes les parties de l'Eloquence , & principalement on reconnut qu'il n'avoit plus cette habitude de parler promptement , & sans hesiter , que quelquesfois il ne trouvoit pas facilement ses paroles ; & enfin qu'il devenoit de plus en plus different de luy-mesme.

De moy , je ne demeurois pas dans l'oïsveté, je n'obmettois aucun de mes exercices, j'écrivois continuellement , & travaillant à rendre mon stile aussi pur & aussi élégant que je pouvois , j'augmentoïis tous les jours ce que j'ay de faculté de parler. Je laisse plusieurs choses qui se passerent en ce temps , & après que j'eus fait la charge d'Ædile , pour venir à ma Preture ; je fus élu le premier Preteur , & je parvins à cette dignité avec des témoignages d'une merveilleuse affection de tout le peuple. Et certes j'avois gagné sa bienveillance , soit en plaidant ordinairement , & donnant tous les jours des

preuves de mon travail & de mes études, soit par le genre de ma diction qui avoit quelques qualitez exquisés & hors du commun; je parlois d'une façon nouvelle, & cette nouveauté me faisoit suivre & estimer de tout le monde. Je ne diray rien de ce que je puis avoir fait par mes labeurs; mais quant aux autres Orateurs de mon temps, il n'y en avoit un seul qui se fût relevé par l'estude au dessus du vulgaire, & qui eût acquis quelque rare connoissance dans les bonnes lettres, qui neantmoins sont les sources d'où découlent les fleuves de l'Eloquence; il n'y en avoit un seul qui eût embrassé la Philosophie, cette seconde mere des vertus, & de tout ce qu'il y a de plus excellent dans le discours; il n'y en avoit un seul qui sceût le Droit civil, quoy qu'il soit si nécessaire pour les affaires, & pour former le jugement de l'Orateur; il n'y en avoit un seul qui sceût nostre Histoire, d'où cependant, on peut tirer d'illustres témoignages pour s'en servir dans les occasions; Il n'y en avoit un seul qui aiant pressé son adversaire, & par un raisonnement serré & subtil, l'aient mis en estat de ne pouvoir échaper, sceût l'art de recreer.

l'esprit des Juges, de les transporter adroitement de la severité à la joie, & de les faire rire après les avoir entretenus d'un discours solide & serieux; Il n'y en avoit un seul qui sceût estendre & relever son Oraison, & d'une question particuliere se faire un chemin pour entrer dans une proposition generale, & traiter son sujet avec dignité; Il n'y en avoit un seul qui sceût user de quelque agreable digression pour réjouir l'auditeur; qui sceût mettre le Juge en colere, & exciter son indignation; qui sceût tirer des larmes de ses yeux, & luy donner enfin les mouvemens que la cause demande, & que l'affaire qui se traite doit produire dans son ame, en quoi consiste la grande force de l'Orateur.

L'Eloquence d'Hortensius, étant donc presque évanouïe, je fus eslevé au Consulat six ans après luy: alors comme il me veid son égal, il se remit à ses estudes & à ses travaux, afin qu'ayant tous deux la mesme dignité je n'eusse point d'avantage sur luy. Nous avons depuis vécu douze ans dans les mesmes exercices; nous plaidions les grandes causes, & nous estions si unis ensemble, que je le preferois.

toûjours à moy , & qu'il me preferoit
toûjours à luy ; & mon Consulat qui
l'avoit d'abord légèrement touché ,
fut une rencontre qui nous lia plus é-
troitement , tant il fut ravy de la gran-
deur des choses que je fis durant cette
année. Nous courions dans cette lice ,
nous voions nos labeurs couronnez
d'une haute estime , & enfin nous
jouissions de nostre gloire , peu devant
ce desordre , où le bruit des armes a jet-
té la terreur par tout ; dans cét accident
nous avons perdu la voix , & nos lan-
gues sont devenuës muettes. La Loy
de Pompée aiant limité à trois heures
la longueur d'une plaidoirie , & nous
obligeant de plaider tous les jours des
causes toutes semblables , si je ne dis
plustost les mesmes causes , & les mes-
mes sujets, Il vous peut souvenir , Bru-
tus , que vous en avez plaidé plusieurs
de cette sorte , & seul , & avec moy , &
Hortensius mesme a esté dans cette car-
riere comme nous , quoy qu'il y ait
peu esté par l'accident de sa mort , éga-
lement prompte & funeste. Il estoit dans
la plaidoirie dix ans avant vostre nais-
sance , & peu de jours devant sa mort il
defendit avec vous Appius vostre beau-

pere, n'estant aagé que de soixante quatre ans.

Ses Oraisons & les miennes feront voir mesme à ceux qui viendront apres nous, quel fut nostre caractere. Mais si nous voulons sçavoir d'où vient que Hortensius eut plus de gloire en sa jeunesse, que depuis qu'il fut dans un aage plus avancé, nous en trouverons deux causes, qui sont certes veritables. La premiere est, que le genre de son éloquence estoit Asiatique, plus propre aux jeunes gens qu'aux vieillards : Ce genre Asiaticque est de deux sortes, l'un est plein de Sentences & de pointes, & les Sentences y sont plustost belles & delicates que graves, & serieuses, tel fut Timée dans son Histoire, & dans nos premieres années, Hierocles parla de cét air, & Meneclés son frere encore plus, nous avons les Oraisons de l'un & de l'autre qui meritent qu'on en fasse estat, comme des meilleures pieces de ce genre. L'autre n'a pas tant de Sentences qu'il a de feu & de rapidité dans les paroles; & telle est maintenant l'Eloquence de toute l'Asie : elle ne coule pas seulement avec

Hierocles, Als
bandeu

Æfchi-
lus Gni-
dius &
Æfchi-
nes Mi-
lesius.

la vîteſſe d'un grand fleuve; mais elle a de l'ornement dans la diſtion, & il y entre auſſi de la raillerie & de la gaieté: c'eſtoit le genre d'Æſchile & d'Æſchinés, ils parloient avec une activité admirable; mais ils n'avoient point la beauté des Sentences, & ils ne ſça-voient pas donner cét ornement à l'Or-raison.

Ces genres d'Eloquence ſont, comme j'ay dit, propres à la jeuneſſe; mais ils ne conviennent pas à la gravité des vieillards. Hortenſius donc qui eſtoit excellent en l'un & en l'autre, ravifſoit tout le monde, lorſqu'il eſtoit jeune, & ſes actions avoient de merveilleux applaudifſemens. C'eſtoit le caractère de Meneclés de ſe ſervir d'un grand nombre de belles Sentences; mais comme ce Grec en chargeoit trop ſon diſcours, de meſme Hortenſius affectoit tellement d'en dire, qu'il en diſoit qui eſtoient plus agreables & plus ajuſtées qu'elles n'eſtoient utiles & neceſſaires à ſon ſujet; au reſte, ſon langage eſtoit polly, & ſes paroles bien choiſies, & il ſça-voit joindre l'elegance avec une incroyable vigueur: mais les vieillards n'approuvent pas cette façon de parler ſi

vive & si enflammée, & j'ay veu assez, souvent que Philippus en rioit, & que quelquefois même il en avoit de l'indignation ; mais la jeunesse admiroit son genie ; & le peuple se sentoit ému ; la multitude le trouvoit excellent Orateur, & dès qu'il commença à paroître en public ces nobles qualitez le mirent dans les premiers rang : Car encore que ce genre de parler ait peu de majesté, on disoit qu'il estoit propre à son aage ; on voioit dans ses discours des lumieres d'esprit, les graces d'un homme nourry dans l'estude, & façonné par l'exercice ; on voioit encore cette belle forme & ce tour agreable qu'il donnoit à ses periodes, toutes ces choses le faisoient considerer comme un grand & merveilleux esprit ; mais lors qu'il eut passé par les charges, & que son aage & les honneurs qu'il possédoit sembloient desirer plus de gravité, il avoit toujours la même éloquence, quoy qu'elle n'eust pas la même bienveillance, & les mêmes graces. Il y avoit encore une autre cause de la diminution de sa gloire ; c'est qu'il s'estoit relasché dans ses études, & dans ses exercices, & bien qu'il eust toujours

conservé cette délicatesse, & cette fécondité de Sentences & de pensées, il ne leur donnoit plus ces grands & ces magnifiques ornemens dont il avoit accoutumé de les relever : De sorte, Brutus, qu'il ne faut pas s'estonner, si les actions que vous luy avez veu faire, n'ont pas répondu à sa reputation ; puisque vous ne l'avez pas veu dans sa fleur, & lors que ses études estoient dans leur force, & son Eloquence au comble de sa perfection.

Je connois bien, dit alors Brutus, l'importance des choses que vous avez remarquées ; mais certes, j'ay toujours tenu Hortensius pour un grand Orateur, & j'approuvay extrêmement l'action qu'il fit pour Messala durant vostre absence. Je l'ay oüy estimer, luy dis-je, & pour témoigner l'excellence de cette piece, l'on dit qu'il l'avoit écrite mot pour mot, comme il la prononça. Hortensius donc a fleury depuis le Consulat de Crassus, jusques à celui de Paulus & de Marcus : Et quant à moy, j'ay esté dans la mesme lice depuis la Dictature de Sylla, jusques à cette même année, où Hortensius a perdu la voix par l'ordre
de

de sa destinée , moy la mienne par le fort mal-heureux , & la fatalité de cet Estat. Je vous conjure , me dit Brutus , d'augurer mieux de la fortune publique : Je le veux , luy dis-je , puisque vous le desirez , & je le veux plustost pour vostre consideration que pour la mienne ; mais il me semble que Hortensius est mort heureusement pour luy ; puisqu'il n'a pas veu les malheurs que nous voions , & qu'il a tant de fois preveus. Nous avons souvent deplore ensemble les calamitez dont l'Estat estoit menacé : nous scavions que des interests particuliers estoient les causes de nos desordres , & nous jugions bien qu'enfin ils allumeroient une guerre civile , & que ceux qui avoient l'autorité éloigneroient toutes les propositions de paix & d'acc commodement. La mort a garenty Hortensius du sentiment de ces miseres , & il a jöüy jusqu'à sa dernière heure de la felicité qui l'a toujours accompagné ; mais Brutus , Hortensius estant mort , l'Eloquence est demeurée sans appuy , si nous ne la prenons en nostre protection , & si nous ne voulons bien estre les tuteurs de cette pupille. Rete-

nous la donc auprez de nous, aions
soin de la conserver, ne souffrons point
qu'elle ait aucun commerce avec ces in-
connus, & ces insolens, & gouvernons-la
comme une fille bien née, sans permet-
tre que des amans indiscrets l'import-
tunent.

Certes j'ay du regret d'estre entré un
peu trop tard dans le chemin de cette
vie, & que cette nuit obscure des affai-
res publiques m'ait surpris avant que
j'aye achevé ma traicte: mais Brutus, au
milieu de mes déplaisirs, je ne suis pas
sans consolation, vos lettres qui me
font toujourns si agreables m'ont fait
prendre courage, & m'ont donné des
avis dignes de vostre vertu. Vous m'a-
vez dit que je devois supporter nos in-
fortunes; que mes actions sont si illus-
tres, que quand je ne seray plus, elles
parleront toujourns de moy, que ma gloi-
re me survivra, & que si dans l'estat pre-
sent des affaires mon autorité peut ser-
vir à la reünion des esprits, & au rétablif-
sement de la paix, j'aurai le bon-heur a-
vant que de mourir, de contribuer en-
core au salut de ma Patrie. Que s'il faut
que je perisse dans cette fatale conjon-
cture, ma mort me sera glorieuse, & ren-

dra même témoignage à la posterité de la generosité de mes conseils. Je suis donc, Brutus, assez consolé pour ce qui me regarde; mais quand je jette les yeux sur vous, j'ay une extreme douleur, que vostre jeunesse soit arrestée au milieu de sa course, & que la belle carriere de vostre gloire, & de vos loüanges soit traversée par ce desordre public, & par cette malheureuse calamité. C'est le sujet de mes afflictions; c'est la cause de mon inquietude, & c'est encore ce que regrette Atticus, qui vous estime autant que je fais, & qui a pour vous les mêmes tendresses que moy : nous vous souhaitons tous les avantages que vous meritez ; nous avons une passion extreme que vous puissiez jouir des fruits de votre vertu, & que Rome recouvrant sa splendeur avec sa tranquillité vous puissiez y faire encore éclater vos grandes qualitez, y renouveler la memoire de cette divine Eloquence, & en augmenter même le lustre & la dignité. Vous estiez l'honneur, & le plus riche ornement du Barreau ; vous couriez dans une lice, où vous surpassiez tous les autres : Car non seulement vous y aviez apporté un esprit formé par l'estu-

de, & par l'exercice; mais vous y faisiez paroître une Eloquence ornée de tout ce que les autres sciences ont de rare & d'exquis; & avec tout cela vostre ame se montrait sur cét illustre theatre, dans l'habitude de toutes les vertus. Ainsi deux choses nous affligent en même-temps, & que vous soiez privé de la gloire de servir vostre Patrie, & que vostre Patrie soit privée de l'utilité de vos services; mais bien que nos malheurs vous empêchent de poursuivre une si noble course, je vous exhorte, Bruus, de n'arrester pas celle de vos études, & de vos labeurs, achevez ce que vous avez presque fait, ou plustost ce que vous avez déjà parfaitement accompli: je veux dire que vous vous mettiez hors de la foule de tous ces Orateurs que j'ay ramassés dans ce discours. Et certes il n'y a point d'apparence que l'on ne vous place que dans le rang du commun des Avocats, vous qui avez travaillé plus que tous les autres, pour acquérir toutes les belles connoissances, & qui n'en trouvant pas dans Rome autant que vous desiriez, en avez cherché jusques dans cette ville, qui a toujours

esté la demeure de l'Eloquence. Que vous auroit servy de vous estre si soigneusement exercé avec Pammenés le plus éloquent homme de la Grece ? Quelle utilité aurions-nous tirée de l'ancienne Academie, & de nos conversations avec son successeur cét excellent Ariste, mon hoste & mon amy, s'il faut qu'avec toutes nos études nous n'aions rien qui nous relève au dessus de la pluspart de ce grand nombre d'Orateurs ? Ne voyons-nous pas qu'à peine un siecle entier en a produit deux qui eussent quelque nom. Galba parmy tous ceux qui tenoient le Barreau avec luy, estoit le seul qui meritaist le titre de grand Orateur : Nous avons appris que l'ancien Caton ne l'égalait pas, ni ceux qui les suivoient. Lepidus & Carbo sont venus apres. Les Gracches haranguoient le peuple d'un air plus facile, & plus libre que n'avoient ceux qui les ont precedez ; mais l'éloquence jusques à ce temps-là estoit imparfaite. Depuis on a veu s'élever la gloire de Antonius & de Crassus, & depuis encore on a veu paroistre celle de Cotta, de Sulpitius, & de Hortensius. C'est icy qu'il faut que je m'arreste, &

que cét entretien finisse ; & je ne puis mieux achever que par la loüange de ces grands Hommes, au rang desquels il est honorable de trouver place ; Et certes c'est la rencontre la plus favorable que je puisse avoir, & la plus digne des souhaits d'un esprit genereux.



LE SONGE

DE

SCIPION.





LE SONGE DE SCIPION.

C'est Scipion qui parle.



STANT arrivé en Afrique pour exercer, comme vous sçavez, la Charge de Colonel de la quatrième Legion sous le Consul M. Manilius, la premiere chose que je fis ce fut d'aller trouver le Roy Massinissa, lequel aimoit passionnément toute nostre famille pour beaucoup de sujets & de raisons. Dès qu'il me vid chez luy, ce bon vieillard me courut embrasser avec beaucoup de tendresse & de larmes. Jettant quelque temps après les yeux au Ciel : je te rends graces, s'écria-t'il, auguste Soleil, & à vous aussi grands Dieux qui peuplez le Firmament, de ce qu'a-

Tome XII.

N n

vant que de mourir je vois dans mon Royaume & dans ma maison P. Cornelius Scipion , dont le nom mesme est capable de me remplir de joye , tant je cheris & porte fortement gravé dans l'esprit le souvenir de ce meilleur & de ce plus invincible des hommes qui le portoit, il n'y a pas long-temps. Après je me mis à luy demander des nouvelles de son Royaume , & luy s'informa de l'estat où se trouvoit nostre Republique : Nous tinmes plusieurs autres discours le reste de la journée, qui se passa de la sorte. Quand nous fusmes sortis de table , où je fus regalé d'un souper fort somptueux , nous continuâmes nostre entretien bien avant dans la nuit ; ce bon Vieillard ne me parlant d'autre chose que du Grand Africain, & se souvenant non seulement de toutes ses actions ; mais mesme de toutes ses paroles.

Comme nous nous fûmes allé coucher , la fatigue du chemin & le trop long-temps que nous demeurâmes, avant que de nous retirer en nos chambres, furent cause que je fus saisi d'un sommeil bien plus profond qu'à l'ordinaire. Alors, à ce que je crois, en

suite de nostre conversation passée (car il arrive souvent que nos pensées & nos entretiens nous causent des songes , semblables à ceux qu'Ennius écrit qu'il avoit d'Homere, duquel il avoit le souvenir toujours present, & coustume de parler presque à toutes les heures du jour) alors , dis-je , le Grand Africain m'apparut avec un air & un visage , qui m'estoit plus reconnoissable par le portrait que j'avois de luy , que par l'idée qui m'en pouvoit rester pour l'avoir veu autrefois. Dès que je l'apperceus , je frissonnay de frayeur ; mais , aye bon courage, me dit-il, Scipion , & quitte ta peur , ne songe qu'à te bien souvenir de ce que je te vay dire. Découvres-tu cette Ville, qui s'estant veu forcée par mon bras de se soumettre à l'Empire Romain, rallume une guerre éteinte & ne se scauroit tenir en repos, (or il me monstroit Carthage d'un certain lieu fort élevé , tout rayonnant d'étoiles , & rempli d'un lustre & d'un éclat merveilleux) au siege de laquelle tu viens presque en l'équipage d'un simple soldat ; avant deux ans d'icy , estant Consul tu la mettras à feu & à sang , & ce

beau surnom que tu ne tiens jusqu'icy qu'en qualité de mon heritier, sera deu à ton propre merite. Lors que tu auras ruiné Carthage, que tu auras eu l'honneur du triomphe, que tu auras esté fait Censeur, & esté de suite Lieutenant en Egypte, en Syrie, en Asie, en Grece, tu seras élu Consul pour la seconde fois en ton absence, & tu viendras à bout d'une guerre fort importante : tu détruiras Numance ; mais après que tu seras entré triomphant dans le Capitole, tu trouveras la Republique toute troublée par les mauvais desseins de mon neveu. Dans cette conjoncture il faut, Africain, que tu fasses voir à ton pays jusqu'où va la grandeur de ton Ame, de ton esprit & de ta prudence. Je vois qu'après ce temps-là ton destin prend une route incertaine : car lors que tes années auront parcouru huit fois sept cours du Soleil, & que ces deux nombres dont chacun pour des raisons particulieres, passe pour accompli, auront achevé par leurs periodes celui qui semble devoir estre le dernier de ta vie, toute la Ville de Rome ne jettera plus les yeux que sur toy, & n'a-

dorera que ton nom ; le Senat , toutes les personnes d'honneur , les alliez , les Latins auront une extrême veneration pour toy , tu seras l'unique appuy sur lequel Rome fondera l'esperance de sa conservation & de son bonheur , & pour tout dire en un mot , il faut qu'en qualité de Dictateur tu établisses & affermisses la Republique , si tu te peus sauver des mains parricides de tes parens.

Lelius ayant poussé un grand cry à ces paroles , & tous les autres quelques soupirs ; Scipion leur dit avec un soupir : De grace n'interrompez pas mon sommeil , faites silence , je vous en prie , & écoutez le reste. Mais, Africain , afin que tu sois plus prompt & plus disposé à secourir & à défendre la Republique , apprens que tous ceux qui auront maintenu , assisté ou agrandiy leur pays , trouveront dans le Ciel un beau lieu , lequel est réservé & destiné pour eux , où durant toute une eternité ils seront inondez de plaisirs & de felicitéz : car il n'y a rien que ce grand Dieu qui gouverne tout ce monde , trouve plus charmant & plus agreable sur la terre ,

que ces assemblées & ces troupes d'hommes , que l'équité ramasse & tient unies , lesquelles vous appelez Villes & Citez ; & ceux qui les ont bien gouvernées , & qui en ont esté les Protecteurs & les soûtiens , à leur départ de la terre , passent dans cet inestimable séjour.

Là, quoy que je ne me sentisse point ému de la crainte de la mort , & que je ne fusse touché que de la trahison de ceux de ma maison , je luy demanday pourtant , s'il estoit vray qu'il fust en vie , & que Paulus mon Pere & les autres que nous tenons pour morts , ne le fussent pas ? Bien davantage me répondit-il , il n'y a que les personnes qui sont delivrées de la prison de leur corps qui soient en vie ; & la vostre à qui l'on donne ce nom , ne merite que celui de mort. Pour voir une preuve de ce que je dis , regarde ton pere Paulus , qui te vient trouver. D'abord que je l'eus apperceu , je ne pûs m'empêcher de répandre beaucoup de larmes , pendant qu'il me les essuyoit par ses embrassemens & par ses baisers. Dès que je pûs parler & secher leur cours : pourquoy , luy dis je , mon tres-vertueux

& tres-bon Pere ! faut-il que je demeure encore sur la terre ; puisqu'à ce que j'apprends du Grand Africain, c'est icy qu'est la vie ? Pourquoy tarde-je de me rendre auprès de vous ? Il ne le faut pas, me repartit-il, parce que si ce Dieu, dont tout ce vaste Univers, que tu vois est le Temple, ne te tire des fers & du cachot de ton corps, tu ne sçau-rois avoir entrée dans ce lieu délicieux : car les hommes sont produits, à condition qu'ils maintiendront cette petite boule que tu vois suspendue au milieu de ce grand Temple, laquelle se nomme la Terre ; l'esprit qu'ils ont a esté tiré de ces feux eternels que vous appelez les astres & les étoiles, dont la rondeur estant animée par des intelligences celestes, parcourt d'une vîteſſe merveilleuſe la carrière qui leur est assignée. Il faut donc, mon fils, qu'avec tout ce qu'il y a de gens de bien, tu laisses ton ame dans la prison de ton corps, & que tu ne partes de la vie de là bas, que lors que celui qui t'y a mis l'ordonnera, de crainte qu'on ne vous puisse accuser d'avoir lâchement abandonné la besongne & la tâche que Dieu vous y avoit donné.

faire. Mais à l'exemple de ton ayeul que voila, & au mien, embrasse sur la terre & pratiques-y soigneusement des actions de Justice, d'équité & de pieté; & crois que cette dernière vertu, qui considere beaucoup le pere & la mere & les parents que l'on a cheries, & honnore encore davantage le pays dont l'on tient sa naissance. C'est là le chemin par où l'on arrive au Ciel, & par où l'on parvient au rang de ceux, qui après avoir achevé le cours de leurs jours, & après avoir esté détachés de leurs corps habitent l'aimable lieu que tu vois, lequel vous nommez, ainsi que les Grecs, voye lactée. Or cet endroit ravissant estoit revestu d'une blancheur tres-éclatante, & toute entremêlée de flammes tres-pures. D'où regardant toutes les autres merveilles d'alentour, elles me sembloient extrêmement ravissantes. Je remarquois des astres que l'on n'a jamais découvert de dessus la terre, & je les apercevois tous si grands que nous ne sçaurions soupçonner ny nous figurer qu'ils le soient à ce point; entre lesquels celui-là estoit le plus petit, qui estant au bord du Ciel plus près de la

terre, brilloit d'une lumiere empruntée & est la Lune. Le globe des étoiles estoit sans difficulté beaucoup plus gros que celui de la terre, laquelle me sembloit si petite, que je dédaignois tout à fait l'étendue de nostre Empire, qui n'en paroist renfermer qu'un point. Comme je m'amusois toujours davantage à la considérer : jusqu'à quand, me dit le grand Africain, ton esprit arrêtera-t'il ses regards là bas : ne vois-tu pas le Palais, où tu te trouves ? Regarde, il est composé de neuf Spheres ou plutôt de neuf globes, creux en leur dedans, dont l'un est le Ciel le plus élevé & sert de surface aux autres & les enveloppe, étant le plus grand des Cieux, enfermant & retenant les autres, soutenant & appuyant les roulemens & les périodes éternels des étoiles fixes. Sept autres sont au dessous de luy, lesquels ont un mouvement contraire à celui de ce firmament. L'astre que vous autres nommez de Saturne en occupe l'un : le second celui de Jupiter, dont les influences sont extrêmement salutaires au genre humain : le troisième porte celui de Mars, dont les rayons sont trop éti-

celans , & ont quelque chose d'affreux : l'on trouve le Soleil en suite presqu'au milieu de tous , lequel est le Chef, le Roy & le Souverain des astres , l'ame , la vie , & le gouverneur du monde ; sa grandeur & sa force sont si prodigieuses , qu'il n'est rien où sa lumiere n'arrive , & où ses rayons ne se répandent & ne penetrent : deux autres planetes sont toujours à ses costez & l'accompagnent inseparablement , dont l'un est celui de Venus, & l'autre celui de Mercure : on voit la Lune au dernier de ces sept estages , laquelle reçoit toute sa lumiere & sa clarté du Soleil. Tout ce qui est plus bas est mortel & perissable, hors les esprits dont les Dieux ont favorisé les hommes : Au dessus de la Lune il n'y a rien que d'eternel La terre qui est au centre , & la neuvième de toutes ces spheres , est immobile , & tient le lieu le plus bas ; toutes les choses lourdes & pesantes s'y portent & s'y rendent d'elles-mêmes.

Ayant considéré tout cela avec beaucoup d'attention & avec un étonnement merveilleux , dès que j'en fus un peu revenu , & que je me fus remis ; mais quelle est , luy dis-je ; cette gran-

de & cette charmante harmonie , que j'entends, & qui me frappe les oreilles? C'est une harmonie , me répondit-il, composée de parties inégales qui ont du rapport ensemble , laquelle est formée par l'agitation & par le roulement des sphaeres , & fait entendre cette belle melodie de differents accords, en meslant avec proportion les tons hauts & les bas ; car il ne se peut faire qu'un mouvement si rapide ne fasse du bruit, & il est naturel , qu'une des choses, qui sont à deux extremittez opposées, produise un son enfoncé, & que l'autre en rende un élevé. C'est pourquoy le cours du firmament , lequel est le plus haut des Cieux, estant le plus vîte & le plus impetueux sert de superius , & rend un ton tres-perçant & tres-vif ; ainsi que d'un autre costé il n'en sort qu'un fort pas & enfoncé du Ciel de la Lune, qui est le dernier de tous ; car la terre qui est encore au dessous, demeure immobile , & attachée au centre du monde. Pour les huit mouvemens circulaires des sphaeres precedentes, entre lesquelles il y en a deux, Mercure & Venus, qui sont de la mesme force, ils font sept sortes

de tons & de chants ; lequel nombre de sept est presque l'encloûture de toutes choses. Ce que des habiles gens ont contretiré sur leurs instrumens de Musique & dans leurs concerts , & ils se sont ouvert par ce moyen une entrée en ce lieu , aussi-bien que ces esprits excellents qui se sont adonnez dans la vie à des occupations celestes. Vos oreilles ont esté étourdies de la grandeur de ce son , & se rencontrent véritablement le sens le plus émoussé que vous ayez , ainsi que la Nation qui habite les Catadupes du Nil , où ce fleuve se precipite & tombe de quelques montagnes fort hautes, a perdu l'ouye par le bruit excessif que cause cette grande cheute d'eau. Celuy qui sort du roulement infiniment vîte & rapide de cet Univers , est si penetrant , que vos oreilles ne le sçauroient entendre , de mesme que vous ne sçauriez voir le Soleil en face , parce que la force de ses rayons surmonte celle de vos yeux & de vostre veüe. J'écoutois toutes ces choses avec beaucoup de surprise & d'admiration , sans pourtant laisser de jetter de temps en temps quelque œillade sur la terre : J'apperçois , me

dit le grand Africain, que tu regardes encore l'element grossier qui sert de sejour & de demeure aux hommes, que s'il te semble si petit, ainsi qu'il l'est, loge & adresse au Ciel toutes tes pensées & toutes tes affections, & n'ayes que du mépris pour les choses de la terre. Apres tout quelle reputation & quelle gloire peux tu acquerir, qui vaille la peine d'estre recherchée? tu vois qu'il n'y a que bien peu d'endroits, & quelques méchans recoins, qui soient habitables; qu'entre ces petits points, pour ne pas dire ces petites taches, où l'on peut habiter, il y a plusieurs vastes solitudes, & que les nations qui peuplent la terre ne sont pas seulement séparées par des si fortes barrieres qu'il ne peut rien passer des unes aux autres; mais encore que les unes se trouvent opposées du levant au couchant, celles-cy du septentrion au midy, & celles-là sont entierement Antipodes aux autres, chez lesquelles vous ne sçauriez esperer la moindre renommée du monde. Remarque que le mesme globe est partagé de plusieurs zones, & tout entouré & comme couronné de di-

vers cercles, dont les deux plus éloignez, qui semblent estre attachez aux poles de l'Univers, se monstrent tout blancs de gelée : pour celuy du milieu, lequel est le plus grand, il paroist tout fumant & tout rosty des ardeurs du Soleil : il y en a deux qui sont habitables, dont celuy qui s'approche du midy, où se trouvent nos Antipodes, ne vous touche en rien, & n'a nul commerce avec vous ; l'autre qui regarde le septentrion est une bien mediocre portion de la terre, ainsi que tu peux voir ; car ce que vous en habitez est une petite isle extremement retressie par le haut & par le bas, & un peu plus large par ses costez, laquelle est entourée & baignée de toutes parts de cette mer que vous appelez là bas Atlantique, grande, Oceane, laquelle te doit sembler maintenant bien petite pour de si grands noms. N'est-il pas vray, que de tous ces endroits habitez & connus, il n'en est point au delà du Caucaze & du Gange, où ton nom, ny mesme celuy d'aucun Romain, ait pû arriver, & que nostre reputation n'a jamais pû traverser cette montagne & ce fleuve ? Qui t'entendra

jamais nommer dans toutes ces parties les plus reculées du levant & du couchant, du nord & du midy; lesquelles estant retranchées, tu peux remarquer combien est étroit & borné le theatre, où vostre gloire cherche à s'étaler? Dis-moy, ceux qui doivent parler avantageusement de nous, combien de temps le feront-ils? quand mesme les descendans de la posterité voudroient faire passer à la leur nostre nom & nos eloges, qu'ils auroient appris de la bouche de leurs peres, neanmoins les deluges & les embrasemens, qui de nécessité doivent arriver là bas de temps en temps, nous empêcheront toujours non seulement d'acquiescer une renommée qui soit eternelle; mais mesme qui soit d'un peu de durée. Pourquoy t'interesser si fort, que ceux qui viendront après toy, parlent de toy, puisque tant de personnes qui ont esté dans ce monde, avant que nous y fussions, dont le nombre aussi-bien que le merite est notablement plus grand que celuy de la posterité, n'en ont dit mot, ny eu aucune connoissance? Bien plus, nul de tous ceux qui peuvent parler de nous ne sçauroient

se souvenir d'une année entière : car la supputation des hommes est ridicule, lors qu'ils mesurent l'année par le cours d'un seul astre, & la bornent à celui du Soleil. Si l'on veut parler proprement, une année ne s'acheve que lors que les astres sont retournez en la mesme place, & qu'après des periodes innombrables & immenses, ils viennent à rendre aux Cieux la mesme face, qu'ils avoient auparavant ; ce qui n'arrive qu'en un si long-temps, que je n'ose dire combien il y entre de vos siecles. Les hommes virent autrefois le Soleil tomber en eclipse, quand l'ame de Romulus monta dans ces lieux sacrez : lors qu'autant de parties du mesme astre s'éclipseront precisement à mesme heure & à mesme temps, toutes les constellations & routes les étoiles estant revenuës & se trouvant au mesme poste, alors vous pouvez dire qu'une année est passée ; mais sçachez que vous n'en avez pas fait enco-la vingtième partie. Tellement que si tu ne pouvois pretendre & esperer d'avoir un jour entrée dans le fortuné séjour que tu vois tout remply de grands & d'illustres Personnages, quel estat devrois-

devrois-tu faire d'une reputation , qui ne sçauroit qu'à grand peine durer l'espace d'une tres-petite partie d'une année veritable ? Si tu as donc le cœur bien assis , & que tu vueilles aspirer au bonheur d'avoir une place dans ce délicieux pourpris de l'éternité , tu ne dois nullement t'attacher aux discours du peuple , ny établir la recompense de tes beaux faits en celle qui nous peut venir de la part des hommes : Il faut que la vertu t'attire par ses propres appas , à la recherche du veritable honneur. C'est aux autres à voir comment ils parleront de toy , & je te puis assurer qu'ils en parleront ; pour toy , considere que l'enceinte de bien peu de pays doit borner & renfermer toute cette renommée ; que personne n'en a jamais acquis une qui ait esté immortelle , qu'il n'en est point parmy les hommes qui ne meure & ne passe avec eux , & que la posterité ne laisse enfin ensevelir aux tenebres de l'oubly.

Comme il m'eut tenu ce discours : Grand Africain , luy dis-je , puisque la porte du Ciel est ouverte à ceux qui rendent du service à leur pays , encore que dès ma jeunesse j'aye tasché de sui-

vre exactement les traces de mon Pere & les vostres, & de ne rien faire qui démentist la noblesse de mon sang; je vous diray néanmoins qu'à la veuë d'une si grande recompense, je ne puis qu'avoir désormais un soin tout particulier de le faire. Net'y épargnes nullement, me répondit-il, & apprends que tu n'es pas mortel, & que ce nom n'est deu qu'à ton corps: Ta personne n'est pas ce que l'on la voit par le dehors: Nostre esprit & nostre ame est ce que nous sommes, & cette figure extérieure, que l'on peut monstrier du bout du doigt, n'est nullement ce que nous appellons nous-mesmes. Tu dois passer à tes yeux pour un Dieu; n'est-ce pas un Dieu, que ce qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, & qui ne gouverne & ne remuë pas moins le corps dont il est chargé, que ce Dieu principal qu'on adore, anime cet Univers. Ainsi que Dieu étant éternel, vivifie le monde lequel est en partie mortel, de mesme nostre esprit n'étant nullement perissable meut un corps qui l'est. Ce qui se meut de luy, mesme est éternel; pour les choses qui empruntent d'ailleurs le mouvement

qu'elles ont, dès qu'on ne leur preste plus elles perdent de nécessité la vie qu'elles avoient auparavant ; il n'y a que celles qui ne tiennent le leur que d'elles-mêmes qui n'en sont jamais privées, parce qu'elles ne le sçauroient jamais estre de leur presence. Ce sont ces dernières, qui sont la source & le principe du mouvement, qui se remarque dans les autres. Un principe ne vient pas de quelque autre chose, ce sont les autres choses qui viennent de luy : il luy est mesme impossible de reconnoître quelques Auteurs, puisqu'il ne seroit pas principe, s'il tiroit & s'il avoit l'estre qu'il a, d'ailleurs que de luy-mesme. Que s'il ne naist jamais, & ne sçauroit estre produit, il s'enfuit qu'il ne meurt & ne perit jamais : car supposé qu'il eust une fois perdu l'estre, il ne pourroit ny le recevoir de quelque autre cause, ny le communiquer aux choses qu'il doit produire, puisqu'il est nécessaire qu'un principe le soit des autres choses. D'où je conclus que la vie & le mouvement vient & procede de ce qui l'a de luy mesme, qui ne sçauroit par consequent ny naistre ny mourir, qui subsisteroit quand

le Ciel tomberoit par piéces , & la terre s'en iroit en fumée & en cendres , & qui ne tient le pouvoir qu'il a de se mouvoir , que de celuy qui luy est essentiel sans que rien luy en ait jamais fait part. Puisqu'il est donc visible , que ce qui se meut par sa propre force est eternal , qui pourroit nier que nostre esprit ne le soit ? car tout ce qui est inanimé a besoin d'une main estrange pour avoir du mouvement , & tout ce qui est vivant & animé ne tire le sien & son action que de son propre fonds : c'est là l'essence & une des prerogatives de l'ame ; laquelle estant la seule chose qui s'agite & se remuë d'elle-mesme , paroist bien estre la seule qui n'a point eu de commencement & n'aura point de fin. Employe la tienne , mon fils , à de bonnes choses. Les soins que l'on prend en faveur de son pays , sont extremement loüables ; l'esprit qui s'y est occupé , en ayant esté beaucoup épuré , trouve une facilité merveilleuse à monter dans ce ravissant séjour , lequel est son veritable pays : Il luy sera encore plus aisé de s'y rendre , s'il fait quelques sorties & prend quelquefois l'effor durant qu'il est ren-

fermé dans son corps, & s'il s'en dégage autant qu'il peut, par la contemplation des choses qui sont au dehors de luy. Pour les Ames des gens qui se sont addonnez aux plaisirs du corps & s'en sont rendus les esclaves, qui n'ont point fait de scrupule de violer à leur sollicitation & à leur suite les loix divines & humaines, après qu'elles seront sorties de leurs corps elles sont contraintes de rouler parmy les bouës & les fanges de la terre, & d'attendre qu'un long cours d'années les ait purifiées avant que de pouvoir espérer d'estre receuës en ce lieu fortuné. A ces paroles il disparut & je me reveillay.

F I N.

Privilege du Roy.

L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemiens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Bailiffs, Seneschaux, Prévosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé GUILLAUME DE LUYNE, Libraire-Juré en l'Université de nostre bonne Ville de Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il a acquis des heritiers de défunt Antoine de Sommaville le droit qu'il avoit dans les Traductions du feu sieur DU RYER; Lesquelles Versions sont si belles & si recherchées du public, & notamment de toute l'Université, qu'il est sollicité journellement de les faire reimprimer, n'y ayant presque plus d'Exemplaires: mais comme lesdites Versions sont d'une dépense de plus de vingt mille livres, comme il est aisé de juger par le nombre des ouvrages, qui est, *les Oeuvres de Ciceron, de Seneque, de Tite-Live, d'Hérodote, & les Metamorphoses d'Ovide*, il craint qu'après avoir fait une dépense si considerable, quelques autres par envie ou jalousie ne voulussent faire pareille chose que l'Exposant; ce qui luy causeroit sa ruine totale, s'il ne luy estoit pourveu: A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces presentes d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter en tous lieux de nostre obéissance toutes les Versions cy-dessus énoncées, en telles marges, formes, caracteres & autant de fois que bon luy semblera durant le temps de dix ans, à commencer du jour que chacun desdits Livres sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Faisons tres-expresses défenses à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, de reimprimer, vendre ny distribuer lesdits Livres sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hospital General de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des Exemplaires contrefaits,

& de tous dépens , dommages & intereffs : à la charge qu'il fera mis deux Exemplaires de chacun defdits Livres en nostre Bibliothèque , un en celle de nostre Cabinet du Louvre , & un autre en celle de nostre tres-cher & feal le fieur Segurier , Chevalier , Chancelier de France , avant que de les expoſer en vente : Et qu'ils feront regiftrés dans le Livre de la Communauté des Libraires de noſtre dite Ville de Paris : Si vous mandons & enjoignons que du contenu en ces preſentes, vous faſſiez jouir & uſer l'Expoſant , & tous ceux qui auront droit de luy, pleinement & paſſiblement , ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens au contraire : V O U L O N S qu'en mettant au commencement ou a la fin de chacun des Exemplaires un extrait des preſentes , elles ſoient tenues pour bien & deuëment ſignifiées , & que foy y ſoit ajoutée , & aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conſeillers ſecrétaires , comme à l'original. M A N D O N S au premier noſtre Huiffier ou ſergent ſur ce requis , faire pour l'execution des preſentes tous Exploits neceſſaires , ſans demander autre permiſſion : Car tel eſt noſtre plaifir , nonobſtant clameur de Haro , harire Normande , & Lettres à ce contraires. D O N N E' à S. Germain en Laye, le dix-neufième jour de Decembre mil ſix cens ſoixante-neuf , & de noſtre Regne le vingtſeptième. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil ,
D' A L E N C E'.

Et ledit de Luyne a fait part dudit Privilege à Jean Cochart , Eſtienne Loyſon , Gabriel Quiner , Claude Barbin , & René Guignard Marchands Libraires à Paris , ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 6. Decembre 1669. Signé, ANDRE' SOVBRON , Syndic.

Achevé d'imprimer le 7. Fevrier 1670.

